

Regard sur l'autre, miroir de soi

recueil de documents



Gymnase de
Morges
Gérard Michaud

Gymnase de
Chamblandes
Jean Cuénot

septembre 1995
(version juillet 2000)

Gravure d'une édition de la première lettre de C. Colomb publiée à Florence en 1493, in BERKHOFER Robert F. : *The White Man's Indian. Images of the American Indian from Columbus to the Present*, Vintage Books, 1979, p. 138

Sommaire

Introduction...	1
ALTÉRITÉ EXTRA-EUROPEENNE.....	3
La découverte de l'Amérique.....	4
Christophe Colomb	4
Pierre Martyr	5
Amerigo Vespucci	6
Montaigne.....	7
Les conquistadors découvrent Mexico	8
L'arrivée des Espagnols, récit aztèque.....	10
Las Casas, la défense des Indiens.....	11
Trois descriptions du sacrifice humain chez les Aztèques	14
Motolinia.....	14
Sahagun	14
Duran	14
Regard indien sur les Blancs.....	15
Masques africains.....	17
L'Antiquité et le Moyen Age	17
La Renaissance et les Temps modernes : de la religion à la « raison »	18
Découverte et mythes	18
Le regard chrétien.....	18
Le regard des Lumières	19
L'ère de la « science » et du racisme.....	20
Carl von Linné : Systema Naturae.....	21
L'époque contemporaine.....	21
L'esclavage.....	21
La colonisation	22
Le Grand Larousse du XIXe siècle.....	23
De la couleur au QI	24
« Étude » du QI des Noirs et des Blancs aux USA dans les années 1990	27
Le racisme différentialiste.....	27
L'image du Noir dans la publicité.....	28
La naissance de l'égalité.....	29
Masques blancs	29
Les Noirs et les Blancs dans la littérature orale africaine	29
Frantz Fanon	31
La société coloniale vue par les Africains.....	31
L'école	31
L'église	33

Les attributs des Blancs dans la littérature orale africaine	34
Si les Noirs... ..	34
L'orientalisme.....	36
Orient et Occident, la construction d'un regard, du Moyen Age à la "modernité"	36
L'Orient chrétien et l'Islam	36
L'Occident : hostilité et controverse	37
Les conséquences idéologiques, humaines et sociales	39
Les XVIe-XVIIe siècles.....	40
La « modernité » européenne et l'Islam.....	40
L'orientalisme comme ethnocentrisme	42
Orientalisme et science	42
Islam et orientalisme	44
L'orientalisme : une science coloniale ?	45
La contemporanéité : le temps européen dans l'histoire universelle ?	45
L'orientalisme de Victor Hugo	47
La première préface des Orientales, janvier 1829.....	47
Sara la baigneuse	48
Altérité intra-européenne	51
Images et usages de la pauvreté	52
La tradition grecque	52
Aristote	52
La tradition judéo-chrétienne	52
L'Antiquité	52
Le Moyen Age et les Temps modernes.....	53
La perception laïque	54
La vision « bourgeoise »	54
La vision révolutionnaire	54
La vision moderne	55
La vision anticapitaliste	56
La vision tiers-mondiste.....	57
Regards sur la femme.....	58
Naissance de l'antiféminisme occidental	58
Le Christ et les femmes	58
Conception de la femme chez saint Paul.....	59
L'antiféminisme des Pères de l'Église.....	60
Images médiévales de la femme	61
La diabolisation de la femme	62
Images de la femme.....	62
XIIe siècle	63
XVIe siècle	63
XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles	64

XXe siècle.....	65
Auguste Forel	65
Valentin Grandjean.....	65
Vers l'émancipation de la femme ?.....	66
Image du Juif et antisémitisme	67
L'Antiquité chrétienne	67
Le Moyen Age	67
Les Temps modernes.....	68
Portraits	68
Doléances des commerçants chrétiens de Berlin et de Cologne, 1673	69
Chanson populaire allemande	69
Les Lumières.....	69
Le XIXe siècle	70
L'antisémitisme raciste.....	70
Alphonse de Candolle.....	70
Le XXe siècle	72
La conférence de Wannsee (20 janvier 1942)	75
Persistances : antisionisme et / ou antisémitisme ?.....	76
Regards helvétiques.....	77
Langues et regards	77
Langues et stéréotypes culturels.....	77
Le Haut-Valais dans les représentations d'élèves de Sierre et de Sion	77
Regards croisés en Suisse	78
Regards alternés entre jeunes Suisses	78
Regards alémaniques	79
Médias romands : regards sur les Suisses et création d'identités régionales.....	80
Les images : titres et formules des médias à propos du vote sur l'EEE	80
L'image des Suisses alémaniques dans les médias romands.....	80
Autoportrait romand	80
Regards sur la Suisse.....	81
Voyageurs du XVIIIe siècle.....	81
Pezay (1771)	81
Bourrit (1776)	82
Voyageurs du XXe siècle.....	82
Regard français.....	82
Impressions maliennes.....	84
Considérations romandes sur les travailleurs étrangers au milieu des années 70	85
La « normalité » en question	87
Éloge de la faiblesse.....	87
Le regard d'autrui	88
La question du regard.....	90

Réflexion de Montaigne	90
Aspects théoriques	93
Altérité et mentalités	94
Face à l'autre : la peur et la fascination	94
L'Autre-miroir et le racisme	95
Christianisme et altérité	96
Altérité et politique : l'enjeu du regard.....	97
Société « primitive», société « pauvre» ?.....	97
États nouveaux, pays « sous-développés » ?.....	98
Le capitalisme ou la misère !	99
Regarder l'Autre	101
J.-J. Rousseau.....	101
A. Jacquard	102
Cl. Lévi-Strauss.....	103
Le regard éloigné.....	103
La tolérance	104
Cl. Liauzu	105
T. Todorov	105
Regarder les objets de l'Autre.....	106
Conclusion	109
Le devoir de l'historien.....	110

INTRODUCTION...

Il n'y pas de regard innocent...

FABRE Thierry : Au-delà de l'« orientalisme », entretien avec Jacques Berque, *Qantara*, nov.-déc. 1994, p. 40

Le regard change selon les aléas de l'histoire, il est tour à tour hostile, compréhensif, passionné, indifférent, serein ou inquiet, répulsif ou admiratif. Réaliste ou fantasmatique.

NAÏR Samir : *Le regard des vainqueurs, les enjeux français de l'immigration*, Grasset, 1992, p. 167

Comment rejeter le regard de l'Autre, alors que nous savons très bien que sans l'Autre nous ne serions pas ?

BERQUE Jacques in FABRE Thierry : Au-delà de l'« orientalisme », entretien avec Jacques Berque, *Qantara*, nov.-déc. 1994, p. 40

L'identité est un processus constant d'identification de soi par le détour de l'autre et de l'autre par rapport à soi.

CENTLIVRES P. cité par MULLER Nathalie : *Frontière linguistique, stéréotypes, identité. Le Haut-Valais dans les représentations d'élèves de Sierre et de Sion*, IRDP, 1994, p. 48

Il ne suffit pas d'apprendre l'autre, il faut aussi poser les questions du regard porté sur lui. Le problème le plus épineux dans le discours de l'anthropologue se résumerait ainsi à la question suivante : à partir de quoi et d'où compare-t-il ? Mais pour y répondre, il est nécessaire qu'il accède à sa propre identité et qu'il se pose la question de savoir qui voit qui.

KILANI Mondher : *L'invention de l'autre. Essai sur le discours anthropologique*, Payot, Lausanne, 1994, p. 299

ALTERITE EXTRA-EUROPÉENNE

LA DECOUVERTE DE L'AMERIQUE

Christophe Colomb

Parce que je vois et connais que ces gens ne sont d'aucune secte, ni idolâtres, mais très doux et ignorants de ce qu'est le mal, qu'ils ne savent se tuer les uns les autres, ni s'emprisonner, qu'ils sont
5 sans armes et si craintifs que l'un des nôtres suffit à en faire fuir cent, même en jouant avec eux.

Ils sont crédules; ils savent qu'il y a un Dieu dans le ciel et restent persuadés que nous sommes venus de là. Ils sont très prompts à dire quelque prière
10 que nous leur enseignons et font le signe de la croix. Ainsi Vos Altesses doivent se déterminer à en faire des chrétiens, et je crois que, si l'on commence, en très peu de temps Vos Altesses parviendront à convertir à notre Sainte Foi une
15 multitude de peuples en gagnant de grandes seigneuries et richesses.

[...] Hier, six jeunes hommes sur une barque ont accosté la nef; cinq d'entre eux sont montés à bord. J'ai ordonné de les retenir et je les emmène.
20 Ensuite, j'ai envoyé des hommes à une maison de la rive ouest du fleuve. Ils m'ont ramené six têtes de femmes, filles et adultes, et trois enfants. J'ai fait cela parce que les hommes se comporteront mieux en Espagne ayant des femmes de leur pays,
25 que sans elles et que souventes fois il advint que des hommes de Guinée, amenés au Portugal pour y apprendre la langue, après leur retour, quand on pensait tirer parti d'eux dans leur pays en raison du bon traitement qui leur avait été réservé et des
30 cadeaux qui leur avaient été donnés, dès l'arrivée dans leur pays disparaissaient à jamais¹.

COLOMB Christophe² : *La découverte de l'Amérique*,

Journal de bord 1492-1493, La Découverte, 1991, vol. I, p. 99-102

¹ Extrait du Journal de bord, 12 novembre 1492 (C. Colomb longe la côte nord de Cuba)

² Colomb (Christophe) : Fils d'un tisserand, il est né à Gênes en 1451; navigateur génial et cartographe émérite, nourri de la *Géographie* de Ptolémée et de l'*Imago Mundi* de Pierre d'Ailly (v. 1400), c'est pourtant sur une erreur de calcul qu'il construit son projet de gagner l'Asie par l'ouest. Après avoir vainement tenté de convaincre le roi du Portugal et celui de l'Angleterre de soutenir une telle expédition, il obtient, non sans peine, le soutien de la reine Isabelle. Accueilli triomphalement à Lisbonne après son premier voyage, il est confirmé dans son titre de vice-roi des terres découvertes et à découvrir (mai 1493). Lors du troisième voyage, il touche le continent américain mais est arrêté et renvoyé en Espagne dans les fers (des adversaires lui reprochent son comportement à l'égard des Indiens). Bien que privé de son titre de vice-roi, il repart pour un quatrième voyage qui se termine par un naufrage. Revenu en Espagne, il meurt en 1506, sans gloire et sans penser qu'il a découvert un monde « nouveau ».



Gravures de la *Chronique de Nuremberg* d'Hartmann SCHEDEL (1493) : les blemmyes, les cyclopes et les panotii, in *Pour la science*, février 1993, p. 66.

Pierre Martyr

Il est établi que chez eux la terre, comme le soleil et l'eau, appartient à tout le monde et que les termes « mien » ou « tien », sources de tous les maux, n'y ont pas cours. Ils se contentent de
 5 tellement peu que les terres sont beaucoup trop vastes pour qu'ils manquent de quoi que ce soit. C'est pour eux l'âge d'or, les champs ne sont clos ni de fossés ni de murs ni de haies; ils vivent, leurs jardins toujours ouverts. Sans lois, sans juges, sans
 10 livres, ils ont la religion du juste. Ils réputent méchant et criminel qui prend plaisir à nuire à son prochain. Pourtant ils cultivent le maïs, le yucca et les ages¹. [...]

Tout ce qui se sème, se plante, se pêche, tout ce
 15 qui sert à la chasse, tout ce qui se fabrique d'une façon ou de l'autre s'exécute d'après les ordres du roi. Il partage la besogne comme bon lui semble entre ses sujets. Les produits de la récolte sont concentrés dans les greniers royaux, puis, tout le
 20 cours de l'année, répartis entre chaque famille d'après ses besoins. Le roi est donc, comme la reine des abeilles, l'économe et le répartiteur de ses sujets. Ces indigènes jouissaient donc de l'âge d'or. Ils ne connaissaient ni le mien, ni le tien, ce germe
 25 de toutes les discordes. Tant qu'ils ne semaient pas, ou ne récoltaient pas, ils jouaient à la paume, ils

chassaient ou pêchaient. Les affaires judiciaires, les procès, les contestations, les disputes entre voisins étaient chose inconnue. La volonté du roi
 30 était considérée comme loi. Les mêmes coutumes étaient adoptées dans toutes les îles. En toutes choses on se contentait de peu.

MARTYR ANGHIERA Pierre² : De Orbe Novo. Première décade, 1493, in : BORIAUD Jean-Yves: *Le nouveau monde*. Paris, Belles Lettres, 1992, p. 60 et *De Orbe Novo. Les huit décades [1493-1525]*, Paris, E. Leroux, 1907, p. 581-2 (Septième décade)

¹ Patates douces

² Martyr Anghiera (Pierre) : Né vers 1457, ce Milanais est attiré par la cour de Castille et y demeure jusqu'à sa mort en 1526. Habile courtisan chargé de diverses missions, il se lie d'amitié avec certains explorateurs de retour en Espagne. Resté lié à divers cardinaux italiens, il leur envoie des informations sur la découverte de l'Amérique. Ces lettres ont d'emblée un caractère semi-public. Un choix est publié en 1504, la première de *Décades* en 1511.

Amerigo Vespucci

Pour ce qui est de leurs manières de vivre et de leurs mœurs, disons qu'ils vont tous absolument nus, hommes aussi bien que femmes, sans plus cacher leurs parties honteuses qu'au sortir du
5 ventre de leur mère. [...] Si l'on excepte les cheveux, ils ne laissent se développer aucun poil sur tout leur corps, dans leurs cils ou leurs sourcils, parce qu'ils voient dans les poils la marque de la brutalité et de la bestialité.

10 [...] Ces gens, vivant en liberté, sans obéir à qui que ce soit, n'ont ni roi ni maître. [...] Ils ne mangent pas à heures fixes, mais lorsque, de jour ou de nuit, l'envie leur en prend. Ils se couchent alors sur le sol, sans nappe ni serviette, puisqu'ils
15 n'ont ni lin ni autre étoffe. Ils placent mets et boissons dans des vases en terre qu'ils fabriquent eux-mêmes, ou dans des pots taillés dans des courges. Ils dorment dans de grands filets de coton suspendus en l'air : si cette coutume a des chances
20 de paraître insolite et un peu rude, je n'en juge pas moins, pour ma part, que c'est là une bien douce manière de dormir. Il m'est en effet arrivé bien des fois de dormir dans de tels filets, et je m'y suis mieux trouvé que sur les tapis que nous
25 possédions. Ils ont le corps propre et net, puisqu'ils se lavent très souvent. Lorsqu'il leur faut, révérence parler, faire leurs besoins, ils ne doivent être vus de personne, et font tous leurs efforts pour cela; à côté, dans ce domaine, d'une telle pudeur,
30 ils font montre, hommes et femmes, d'un manque absolu de propreté et de décence, pour uriner : nous les avons souvent vus répandre ainsi leur urine, alors que nous leur parlions en public.

Dans leurs mariages, ils n'observent ni loi ni
35 contrat, et chacun peut même prendre autant d'épouses qu'il le désire et les répudier quand il le veut, bien qu'ils voient là une offense et un outrage. Les femmes jouissent en l'occurrence d'autant de liberté que les hommes. Ils sont jaloux,
40 et des plus lubriques, les femmes davantage, d'ailleurs que les hommes, et nous pensons devoir passer sous silence, pour des raisons de décence, les artifices dont elles usent pour satisfaire leur sensualité. Elles sont des plus fécondes et,
45 enceintes, n'évitent ni peines ni travaux [...]. Elles manifestaient en outre, à notre égard beaucoup de désir. Nous n'avons vu personne, parmi cette population, observer quelque loi, et on ne peut

appeler ces gens « Juifs » ou « Maure » car ils sont
50 pires que gentils ou païens : nous n'avons jamais en effet remarqué qu'ils fissent des sacrifices ou qu'ils aient réservé des lieux ou des demeures à la prière. Pour moi, leur vie, absolument vouée au plaisir, est épicurienne.

55 [...] Ils ne pratiquent ni troc ni commerce, ni vente ni achat, et leur suffit ce que la nature, spontanément, leur offre. Ils sont si généreux dans leurs cadeaux que jamais ils ne refusent ce qu'on leur demande. Leur générosité, quand il s'agit de
60 donner, n'a d'égal que leur empressement à demander et à prendre, dès qu'ils se disent l'ami de quelqu'un.

[...] Lors d'un décès, ils recourent à des types de funérailles multiples et variés. Certains
65 ensevelissent leurs morts dans de la terre mêlée d'eau, et placent à leur tête des victuailles dont ils sont censés pouvoir se nourrir. Il n'y a ensuite ni lamentation ni cérémonie. En d'autres lieux ils pratiquent un type d'enterrement aussi barbare
70 qu'inhumain: lorsqu'ils estiment l'un d'entre eux tout près de l'heure de sa mort, ses proches l'emmènent dans une vaste forêt et le couchent, entre deux arbres, dans un de ces filets où ils dorment et après avoir chanté une journée entière
75 autour de l'homme ainsi suspendu, à la tombée de la nuit, ils déposent à sa tête eau et victuailles en quantité suffisante pour lui permettre de survivre environ quatre jours, et reviennent ensuite chez eux, le laissant là, seul, en l'air. Après, si le malade
80 se nourrit et survit, puis entre en convalescence et retourne guéri chez lui, ses amis et ses proches l'accueillent en grande cérémonie. Mais bien peu nombreux sont ceux qui surmontent pareille épreuve, puisqu'il n'est personne pour venir après
85 coup les visiter en un tel endroit. Ceux qui viennent à mourir là ne reçoivent aucune sépulture. Ils observent également bien d'autres rites barbares que, pour éviter des longueurs, je passerai sous silence.

90 [...] Ils consomment très rarement de la viande, si l'on excepte celle de l'homme. A dévorer ainsi de la chair humaine, ils se montrent plus inhumains et plus cruels que les bêtes elles-mêmes: tous les ennemis qu'ils tuent ou qu'ils capturent, hommes
95 ou femmes sans distinction, ils les engloutissent avec une telle sauvagerie qu'il ne peut y avoir

tableau ou spectacle plus sauvage ou plus brutal, et il m'est arrivé souvent, en maint lieu, de constater la cruauté, la monstrosité de ces gens étonnés de voir que nous-mêmes ne mangions pas nos ennemis. Que Votre Majesté tienne pour assuré qu'ils suivent un très grand nombre de coutumes d'une telle barbarie qu'on ne pourrait en donner une description suffisante.

VESPUCCI Amerigo¹ : Les quatre voyages [1504]. in: BORIAUD Jean-Yves: *Le Nouveau Monde*. Paris, Belles Lettres, 1992, p. 89 ss

Montaigne

Il n'y a rien de barbare et de sauvage à cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage. Comme de vrai nous n'avons autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usances du pays où nous sommes, là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature de soi et de son progrès ordinaire a produits, tandis qu'à la vérité ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et détournés de l'ordre commun que nous devrions appeler plutôt sauvages.

[...] Ces nations me semblent donc ainsi barbares pour avoir reçu fort peu de façon de l'esprit humain et être encore fort voisines de leur naïveté originelle. Les lois naturelles leur commandent encore, fort peu abâtardies par les nôtres, mais c'est en telle pureté qu'il me prend quelquefois déplaisir de quoi la connaissance n'en soit venue plus tôt, du temps qu'il y avait des hommes qui en eussent su mieux juger que nous.

[...] C'est une nation, dirais-je à Platon, en laquelle il n'y a aucune espèce de trafic; nulle connaissance de lettres; nulle science de nombres; nul nom de magistrat ni de supériorité politique; nul usage de service, de richesse, ou de pauvreté; nuls contrats; nulles successions; nuls partages; nulles occupations qu'oisives; nul respect de parenté que commun; nuls vêtements; nulle agriculture; nul métal; nul usage de vin ou de blé. Les paroles mêmes qui signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la

¹ Vespucci (Amerigo) : Né à Florence vers 1454, il arriva à Séville en 1490. Il navigua pour le compte de l'Espagne et du Portugal, explorant les côtes du Brésil et du Venezuela. Il meurt en 1512. Ses écrits, peut-être en partie apocryphes, pour le moins remaniés, eurent un retentissement considérable. C'est le cosmographe allemand Waldseemüller qui lui attribua le mérite de la découverte du continent américain et qui fut à l'origine du mot *Amérique*.

détraction, le pardon, inouïes. Combien trouverait-il la république qu'il a imaginée éloignée de cette perfection.

[...] Trois d'entre eux, ignorants combien coûtera un jour à leur repos et à leur bonheur la connaissance des corruptions de deçà, et que de ce commerce naîtra leur ruine, comme je présuppose qu'elle soit déjà avancée, bien misérables de s'être laissés piper au désir de la nouveauté, et avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nôtre, furent à Rouen du temps que le feu roi Charles neuvième y était. Le roi parla à eux longtemps; on leur fit voir notre façon, notre pompe, la forme d'une belle ville. Après cela quelqu'un en demanda leur avis, et voulut savoir d'eux ce qu'ils y avaient trouvé de plus admirable; ils répondirent trois choses d'où j'ai perdu la troisième, et en suis bien marri; mais j'en ai encore deux en mémoire. Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange que tant de grands hommes, portant barbe, forts et armés, qui étaient autour du roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde), se soumissent à obéir à un enfant, et qu'on ne choisissait plutôt quelqu'un d'entre eux pour commander; secondement (ils ont une façon de leur langage telle qu'ils nomment les hommes moitié les uns des autres) qu'ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités, et que leurs moitiés étaient mendiant à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté; et trouvaient étrange comme ces moitiés ici nécessaires pouvaient souffrir une telle injustice, qu'ils ne

prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons.

70 [...] Tout cela ne va pas trop mal; mais quoi, ils ne portent point de haut-de-chausses.

MONTAIGNE¹: Essais, I, 31 (Des cannibales), in *Oeuvres complètes*, Seuil, 1967

¹ Montaigne (Michel Eyquem de): Né en 1533, il fut magistrat à Bordeaux avant de se consacrer pour l'essentiel aux réflexions que l'on trouve dans les *Essais* (1572-1588). Il meurt en 1592.

Les conquistadors découvrent Mexico

Le jour suivant, dans la matinée, nous arrivâmes à la Grande Chaussée. Nous suivions la route d'Iztapalapa. Lorsque nous vîmes tant de cités et de bourgs bâtis dans l'eau, et, sur la terre ferme, 5 d'autres grandes villes, et cette chaussée si bien nivelée qui allait tout droit à Mexico, nous restâmes ébahis d'admiration. Nous disions que cela ressemblait aux demeures enchantées décrites dans le livre d'Amadis, à cause des grandes tours, 10 des temples et des édifices bâtis dans l'eau, tous de chaux et de pierre. Quelques-uns même de nos soldats demandaient si cette vision n'était pas un rêve. Il n'y a pas à s'émerveiller de la forme de mon discours, car il faut considérer que je ne sais 15 comment décrire ces choses qui n'avaient jamais été ni vues, ni ouïes, ni même rêvées, et que nous vîmes de nos yeux. [...]

Nous nous avançons sur la chaussée qui est large de huit pas et va si droit à la cité de Mexico, qu'il 20 me semble qu'elle ne dévie ni peu ni prou. Et, quoique cette chaussée soit bien large, elle était comble et ne pouvait contenir toute la foule qui allait vers Mexico ou en sortait, pour nous venir voir. La multitude était telle que nous ne pouvions 25 nous tourner, sans compter tous ceux qui remplissaient les tours et les temples ou qui venaient, en canoas, de tous les points de la lagune. Il n'y avait pas de quoi s'étonner, car ces gens n'avaient jamais vu ni chevaux ni hommes 30 comme nous. Devant ce spectacle admirable, nous ne savions que dire, n'osant croire à la réalité de ce qui nous apparaissait: là, de grandes villes, sur la terre: ici, nombre d'autres, dans la lagune toute couverte de canoas: sur la chaussée, de distance en 35 distance, de nombreux ponts: en face, la grande cité de Mexico. Et nous n'étions même pas quatre cent cinquante soldats, et nous n'avions certes pas oublié les entretiens et les avis des gens de Guaxocingo, de Tlascala et de Talmanalco, et, 40 parmi tant d'autres qu'ils nous avaient donnés, le

conseil de nous bien garder d'entrer à Mexico, si nous ne voulions tous y être égorgés. Que les curieux lecteurs examinent, d'après ce mien récit, si la chose ne méritait pas d'être pesée. Aussi, y 45 eut-il jamais dans l'univers hommes plus audacieux que nous ? [...]

Comme il y avait déjà quatre jours que nous étions à Mexico et que ni le Capitaine ni aucun de nous ne sortait des logements, excepté pour visiter la 50 maison et les jardins de Montezuma, Cortès nous dit qu'il serait bon d'aller à la grand-place voir le Grand Temple de leur Huichilobos, et qu'il voulait, afin de ne lui point déplaire, en aviser le noble Montezuma. Il lui envoya, à cet effet, Geronimo de 55 Aguilar et dona Marina, accompagnés d'un sien petit page nommé Orteguilla, lequel entendait déjà quelque peu la langue. Aussitôt prévenu, le grand Montezuma nous fit dire d'y aller fort à la bonne heure; mais, d'autre part, redoutant qu'il ne fût fait 60 par nous quelque outrage à ses idoles, il résolut d'y aller en personne avec plusieurs de ses Principaux, et, dans sa riche litière, sortit de son palais. A mi-chemin et proche de certains oratoires qu'il y avait là, il descendit de sa litière, considérant comme 65 peu respectueux pour ses idoles d'arriver à leur maison et temple autrement qu'à pied. De nobles personnages lui donnaient le bras, et, devant lui, marchaient des seigneurs et des vassaux, portant, haut élevés, deux bâtons en façon de sceptres, 70 comme signe que le grand Montezuma venait là. Dans la litière, Montezuma portait levée, comme un bâton de justice, une baguette mi-partie or et bois. Il s'en vint ainsi, et, montant dans le Grand Temple, escorté de nombreux Papas, il commença, 75 avec force cérémonies, à encenser Huichilobos. [...]

En arrivant à la grand-place qui se nomme le Tatelulco, comme nous n'avions jamais vu rien de tel, nous demeurâmes stupéfaits de la multitude du 80 peuple et des marchandises et du bon ordre et

régularité qu'il y avait. Les Principaux, qui allaient avec nous, nous montraient tout. Chaque espèce de marchandise était à part et avait sa place assignée et marquée. Commençons par les marchands d'or, d'argent, de pierreries, de plumes, d'étoffes, d'objets ouvragés et autres denrées telles qu'esclaves, mâles et femelles. Je dis qu'on en menait vendre sur cette grande place tout autant que les Portugais tirent de nègres de Guinée. On les tenait attachés à de longues perches, avec des carcans au col pour les empêcher de s'enfuir. D'autres étaient laissés sans entraves. Ensuite, d'autres marchands, vendant des étoffes plus grossières de coton et d'autres choses de fil tordu, et des cacaguateros ou vendeurs de cacao. Ainsi donc il y avait là de toutes les denrées que produit la Nouvelle-Espagne, disposées de la même manière que dans mon pays, qui est Medina del Campo, où se tiennent les fameuses foires et où chaque rue a ses marchandises particulières. Il en était de même dans cette vaste place. [...]

Je voudrais avoir fini de dire toutes les choses qui se vendaient là; mais il y en avait tant et si diverses de qualité que, pour les voir et s'en informer, plus de loisir eût été nécessaire, d'autant que, la place étant si grande et remplie par la foule du peuple et, de toutes parts, entourée de portiques, il n'était point possible de tout voir en un jour. Nous allâmes donc au Grand Temple. Nous approchions de ses vastes préaux, et, avant que de sortir de la place, nous vîmes beaucoup d'autres marchands qui, d'après ce qu'on nous dit, tenaient et vendaient de l'or en grains tel qu'on le tire des mines. L'or était mis dans de petits tuyaux minces, faits avec les plumes des jars du pays, et blancs, afin que l'or parût au travers. Les comptes se faisaient suivant la longueur et la grosseur du tuyau, qui valait tant de couvertures, tant de xiquipils de cacao¹, tant d'esclaves, ou tel objet quelconque contre lequel on l'échangeait.

Or donc, quittant la grand-place, sans plus la visiter, nous parvînmes aux vastes préaux et enceintes du Grand Temple. Ces préaux faisaient en avant du temple un pourpris, à ce qu'il me semble, plus spacieux que la place de Salamanque et enclos de deux murs de chaux et de pierre. Cet emplacement était tout dallé de larges carreaux de pierre blanche et très lisse. Là où il n'était point pavé, le sol était recouvert d'un enduit de chaux bien poli. Le tout était fort propre, tellement qu'on n'eût su y trouver une paille ou un grain de poussière. [...]

Lorsque nous fûmes montés au sommet du Grand

Temple, nous vîmes, dans une petite place qui s'ouvrait en haut, un espace comme une allée, où étaient disposées de larges pierres où l'on plaçait, pour les sacrifier, les misérables Indiens. Il y avait là une forme colossale, comme d'un dragon, et d'autres méchantes figures et beaucoup de sang répandu de ce jour même. Comme nous arrivions, le grand Montezuma sortit du sanctuaire de ses maudites idoles, lequel était au sommet du Grand Temple. Deux Papas vinrent avec lui, et, après force révérences à nous tous et à Cortès, Montezuma dit: « Vous devez être las, seigneur Malinche, d'avoir gravi notre Grand Temple. » Cortès lui répondit par nos interprètes que nous ne nous fatiguions jamais, pour quoi que ce fût. Montezuma, le prenant alors par la main, lui dit de regarder sa grande ville et toutes les autres cités bâties dans l'eau et, sur la terre ferme, autour de la lagune, quantité d'autres villages; que, s'il n'avait pas bien vu sa grand-place, de là il la pourrait mieux voir. Nous restâmes donc à regarder. Cet immense et maudit Temple était si haut qu'il dominait tout. De là, nous voyions les trois chaussées qui mènent à Mexico: celle d'Iztapalapa, par laquelle nous étions entrés quatre jours auparavant, et celle de Tacuba, par laquelle, huit mois plus tard, nous sortîmes en fuyant, la nuit de notre grande défaite, lorsque Coedlavaca, nouveau seigneur, nous chassa de la ville, comme nous le dirons plus avant, et celle de Tepeaquilla. Nous voyions l'eau douce dont s'approvisionnait la ville, venant de Chapultepeque, et, sur ces trois chaussées, les ponts, jetés de distance en distance, par lesquels entrait et sortait l'eau de la lagune, d'un côté à l'autre, et cette vaste lagune couverte d'une prodigieuse multitude de canoas chargées de vivres, de fardeaux ou de marchandises. Nous remarquons que, dans cette grande ville de Mexico et dans toutes les autres cités bâties dans l'eau, il n'était possible de passer de maison en maison que par le moyen de ponts-levis de bois ou de canoas. Et de toutes ces villes s'élevaient des *cues*² et des oratoires en forme de tours et de citadelles, étincelant d'une telle blancheur que c'était chose admirable. Toutes les maisons étaient munies de terrasses, et sur les chaussées d'autres tourelles et temples se dressaient comme des forteresses. Après avoir bien considéré et examiné tout ce que voyaient nos yeux, nous nous retournâmes vers la grand-place. La foule qui l'emplissait, les uns vendant et les autres achetant, était telle que la rumeur et le bruissement des voix et des paroles résonnaient à plus d'une lieue. Et,

parmi nous, il y avait des soldats qui ayant été en beaucoup d'endroits du monde, et à Constantinople et dans toute l'Italie et à Rome, dirent que place si bien alignée et ordonnée, de telle dimension et de si nombreux peuple, ils ne l'avaient oncques vue.

DIAZ de CASTILLO Bernal³ : *La Conquête de la Nouvelle Espagne [1575]*. Trad. José-Maria de Hérédia. Lausanne, Ed. Rencontre, 1962, p. 37-39 et 57-62

¹ Un xiquipil de cacao était de huit mille

grains.

² « temples » (appelés Teocallis, maisons de Dieu, par les Aztèques.)

³ Diaz del Castillo (Bernal) : Né vers 1495, il s'embarque en 1514 pour Cuba où il participe aux trois expéditions lancées vers le Mexique. Après la conquête, il est *regidor* à Coatzacoalcos sur la côte du Mexique; installé au Guatemala dès 1541, il devient *regidor* de la ville de Guatemala où il meurt en 1582.

L'arrivée des Espagnols, récit aztèque

Chapitre VII: Où l'on dit le récit qu'ils ont conté à Motecuhzoma, les messagers qui ont été voir le navire.

Et cela ainsi fait, aussitôt, alors, ils ont fait leur récit à Motecuhzoma, ils lui ont dit combien ils avaient été émerveillés, et ils lui ont montré comment était la nourriture des Espagnols.

Et lorsqu'il eut entendu ce que racontaient les messagers, il fut grandement épouvanté, étonné, et il fut grandement émerveillé par leur nourriture. Mais, encore, il se crut à demi-mort quand il entendit comment éclate sur leur ordre la trompette-à-feu, comment on entend le tonnerre quand elle éclate, comment elle étourdit, elle assourdit nos oreilles. Et, lorsqu'elle éclate, il y a comme un galet arrondi qui en sort, du feu se met à pleuvoir à petites gouttes, à pétiller ; et sa fumée est tout à fait répugnante, à l'odeur suffocante qui frappe fort à la tête des gens; et, lorsqu'elle heurte une montagne, c'est comme si elle la renversait, comme si elle s'écroulait; et un arbre est mis en morceaux, comme s'il se dissolvait, comme si on lui avait soufflé dessus.

Uniquement, tout en métal, sont leurs engins de guerre; de métal ils s'habillent; de métal ils couvrent leurs têtes; en métal sont leurs épées, en métal leurs arcs, en métal leurs boucliers, en métal leurs lances. Et ceux qui les portent sur leurs dos, leurs chevreuils, c'est comme s'ils étaient aussi grands que les terrasses des maisons. Et de tous côtés ils recouvrent leurs corps, seuls apparaissent leurs visages très blancs, ils ont des visages comme de la craie; ils ont des cheveux jaunes, cependant certains ont des cheveux noirs; leur barbe est longue et jaune aussi, ce sont des barbes-

jaunes; ils sont crépus, frisés.

Et leur nourriture est comme de la nourriture d'hommes, très grande, blanche, légère comme si c'étaient des débris, comme si c'était de la tige de maïs tendre; elle a bon goût comme si c'était de la farine de tige de maïs, assez douce, assez mielleuse, elle est mielleuse à manger, elle est douce à manger.

Et leurs chiens sont très, très grands; ils ont des oreilles plusieurs fois repliées, de grandes mâchoires tremblantes; ils ont des yeux enflammés, des yeux comme des braises; ils ont des yeux jaunes, des yeux aux feux jaunes; ils ont des ventres maigres, des ventres cannelés, des ventres décharnés; ils sont très grands, ils ne sont pas paisibles, ils trottent en haletant, ils vont avec la langue pendante; ils sont tachetés comme des jaguars, ils ont des taches de couleurs variées.

Et lorsque Motecuhzoma entendit cela, il fut extrêmement terrorisé, comme s'il était à demi-mort; son cœur se tourmentait, son cœur était bouleversé.

Chapitre VIII: Où l'on dit comment, lui, Motecuhzoma, a envoyé des magiciens, des hommes-hiboux, des enchanteurs¹, pour leur faire quelque chose, aux Espagnols.

Aussitôt, à ce moment, Motecuhzoma envoya des messagers, il envoya toute sorte d'inhumains: des devins, des magiciens; et il envoya des chefs-guerriers, forts, intrépides; ils devaient prendre en charge tout ce dont les Espagnols auraient besoin comme comestibles: des dindes, des œufs, des galettes de maïs blanches, et ce qu'ils pouvaient désirer, et ce avec quoi, alors, leur cœur serait bien joyeux, ils le verraient bien; il envoya des

prisonniers de guerre, bien préparés, au cas où ils boiraient leur sang. Et ainsi ont fait les messagers. Mais, lorsque les Espagnols ont vu cela, ils ont éprouvé un grand dégoût; ils ont craché, ils se sont frotté les paupières, ils ont fermé les yeux, ils ont secoué leurs têtes. La nourriture, avec du sang les messagers l'avaient salie, l'avaient recouverte. Cela a beaucoup dégoûté les Espagnols, leur a donné des nausées, et ainsi ils ont trouvé le sang extrêmement puant.

Et il avait agi ainsi, Motecuhzoma, parce qu'il les croyait des dieux, il les prenait pour des dieux, il leur rendait culte comme à des dieux. Pour cela ils étaient appelés, pour cela ils étaient nommés : les « dieux-venus-du-ciel »; et les noirs furent nommés: les « dieux-sales ». [...]

Et voici pourquoi Motecuhzoma a envoyé des magiciens, des devins: pour qu'ils voient de quelle condition étaient les Espagnols; s'ils pourraient peut-être les ensorceler, leur jeter un sort; s'ils pourraient leur souffler dessus, les fasciner; s'ils pourraient encore leur lancer des pierres; s'ils pourraient encore, avec des paroles d'homme-hibou, former une incantation sur eux, pour les rendre malades peut-être, pour les faire mourir, ou encore peut-être pour qu'ils s'en retournent.

Mais ceux-ci ont fait leur besogne, leur devoir contre les Espagnols; seulement, à ce moment, ils n'avaient plus aucun pouvoir, ils n'ont rien pu faire. Aussitôt, alors, ils sont vite rentrés, ils sont venus dire à Motecuhzoma comment ils étaient, combien ils étaient forts: « Nous ne sommes pas de leur condition, c'est comme si nous n'étions plus rien. »

Aussitôt, Motecuhzoma a donné des ordres rigoureux, a donné en charge, a recommandé, a ordonné sous peine de mort aux intendants et à tous les seigneurs, à tous les chefs, de voir, de prendre soin de tout ce dont les Espagnols auraient besoin.

Codex de Florence. Le récit des informateurs indiens de Tlatelolco recueilli entre 1550 et 1555 par Fray Bernardino de Sahagun, traduit du nahuatl in: *Récits aztèques de la conquête*. Textes choisis et présentés par Georges BAUDOT et Tzvetan TODOROV. Paris, Seuil, 1983, p. 60-66

¹ « magicien » (*nahualli*), « homme-hibou » (*tlacatecolotl*) et « enchanteur » (*tetlachiuiiani*) correspondent à trois spécialités bien distinctes dans le monde de la magie précolombienne. Le *nahualli* était celui qui avait le pouvoir de se transformer en animal, voire en feu ou pluie, ou même de disparaître. Le *tlacatecolotl* était un sorcier nocturne maléfique qui provoquait toute sorte de maladies. Le *tetlachiuiiani* avait pour rôle de découvrir et de prévenir les calamités. (Note du traducteur.)

Las Casas, la défense des Indiens

Nous n'avons aucune raison de nous étonner des défauts, des coutumes non civilisées et déréglées que nous pouvons rencontrer chez les nations indiennes, ni de les mépriser pour cela. Car la plupart des nations du monde, sinon toutes, furent bien plus perverses, irrationnelles et dépravées, et firent montre de beaucoup moins de prudence et de

sagacité dans leur façon de se gouverner et d'exercer les vertus morales. Nous-mêmes, nous fûmes bien pires du temps de nos ancêtres et sur toute l'étendue de notre Espagne, autant par l'irrationalité et la confusion des mœurs que par les vices et les coutumes bestiales (*Apologetica Historia*, III, 263).

On pourrait plaider de façon convaincante à partir de ce que Dieu ordonna à Abraham de lui sacrifier son fils unique Isaac, que Dieu ne déteste pas

entièrement qu'on lui sacrifie des êtres humains (*Apologetica*, 37).

Les nations qui offraient des sacrifices humains à

leurs dieux montraient ainsi, en idolâtres

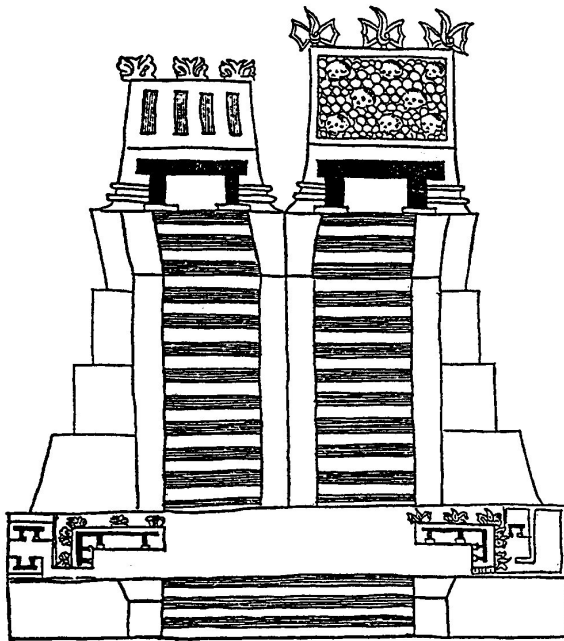
fourvoyés, la haute idée qu'ils avaient de l'excellence de la divinité, de la valeur de leurs dieux, et combien était noble, combien haute leur vénération de la divinité. Elles démontrèrent par conséquent qu'elles possédaient, mieux que les autres nations, la réflexion naturelle, la droiture de parole et le jugement de raison; mieux que les

On appellera un homme barbare, par comparaison avec un autre, parce qu'il est étrange dans ses manières de parler et qu'il prononce mal la langue de l'autre [...]. Selon Strabon, Livre XIV, c'était la principale raison pour laquelle les Grecs appelaient les autres peuples barbares, c'est-à-dire parce qu'ils prononçaient mal la langue grecque. Mais de ce point de vue, il n'est pas d'homme ou de race qui ne soit barbare par rapport à un autre homme ou à une autre race. Comme le dit saint Paul de lui-même et des autres, dans la *Première épître aux Corinthiens* (14,10): « Quelque nombreuses que puissent être dans le monde les diverses langues, il n'en est aucune qui ne soit une langue; si donc je ne connais pas le sens de la langue, je serai un barbare pour celui qui parle, et celui qui parle sera un barbare pour moi. » Ainsi, de même que nous considérons les gens des Indes barbares, ils nous jugent pareillement, parce qu'ils ne nous comprennent pas (ibid., III, 254).

autres, elles usèrent de leur entendement. Et en religiosité elles dépassèrent toutes les autres nations, car celles-là sont les nations les plus religieuses du monde qui, pour le bien de leurs peuples, offrent en sacrifice leurs propres enfants (*Apologetica Historia*, III, 183).

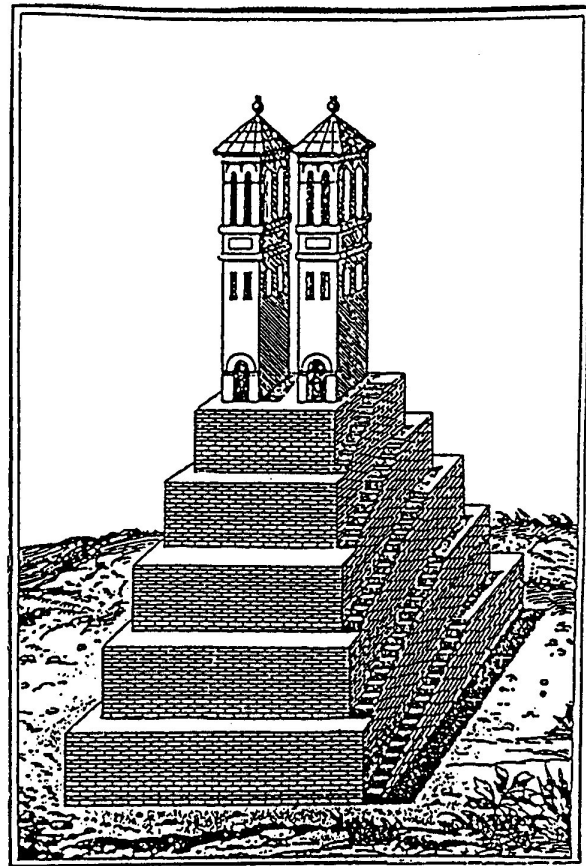
Textes de Las Casas¹ cités par: TODOROV Tzvetan : *La conquête de l'Amérique, la question de l'autre*. Paris, Seuil, 1982, p. 172, 194-197

¹ Las Casas (Bartolomé de) : Fils d'un marchand juif converti au catholicisme, il est né à Séville en 1474 ou 1484. Il étudie à l'université de Salamanque ou de Séville puis gagne l'Amérique en 1502 où il devient prêtre. Bouleversé par les traitements infligés aux Indiens, il entreprend de les défendre. Devenu dominicain en 1523, il est le promoteur de plusieurs projets d'évangélisation et de colonisation pacifiques; en Amérique où il est évêque de Chiapas, puis en Espagne dès 1547, il est l'auteur de nombreux écrits en faveur des Indiens. Il meurt en 1566.



A gauche le temple de Tlaloc; à droite celui de Huitzilopochtli (dessin d'un auteur indien du XVIe s.)

Extrait de Soustelle Jacques : *Les Aztèques*, Puf (coll QSJ), Paris, 1970, p 98



« Mosquée aztèque » (auteur européen du XVIe s.)

Extrait de : *Le conquistador anonyme. Relation de quelques-unes des choses de la Nouvelle-Espagne et de la grande ville de Temistitan Mexico écrite par un gentilhomme de Fernand Cortés [1556]*. Montbonnot-St-Martin, éd J. Millon, 1986, p 65

Trois descriptions du sacrifice humain chez les Aztèques

Motolinia

Sur cette pierre, ils mettaient les pauvres malheureux sur le dos, pour les sacrifier, la poitrine très tendue car ils les tenaient pieds et mains liés, et le principal prêtre des idoles, ou son
5 lieutenant, qui sacrifiaient habituellement, [...] comme la poitrine du pauvre malheureux était tellement tendue, ils l'ouvraient avec beaucoup de forces, à l'aide de ce cruel couteau, et arrachaient

rapidement le cœur, et l'officiant de cet acte vil
10 frappait alors le cœur sur la partie extérieure du seuil de l'autel, laissant là une tache de sang. [...] Et que personne ne pense que ceux qui étaient sacrifiés, par l'arrachement du cœur ou par toute autre mort, y allaient de leur propre volonté; on les
15 y amenait de force et ils éprouvaient violemment la mort et son effrayante douleur.

Sahagun

Les maîtres [des prisonniers ou des esclaves] les traînaient par les cheveux jusqu'au billot où ils devaient mourir. Amenés au billot, qui était une pierre de trois empan de haut ou un peu plus, et
5 de deux de large, ou presque, ils étaient renversés là-dessus sur le dos, et cinq personnes les prenaient: deux par les jambes, deux par les bras, et un à la tête; venait alors le prêtre qui devait les tuer et qui les frappait sur la poitrine des deux

mains avec une pierre de silex, faite à la manière
10 d'un fer de lance, et, par l'ouverture qu'il venait de pratiquer, il introduisait la main et leur arrachait le cœur, puis l'offrait au soleil et le jetait dans unealebasse. Après avoir retiré le cœur et jeté le sang
15 dans unealebasse que recevait le maître de ce mort, on jetait le corps qui roulait sur les marches jusqu'en bas du temple.

Duran

L'Indien prenait sa petite charge de cadeaux qu'emmenaient les chevaliers du soleil, ainsi que le bâton et le bouclier, et commençait à monter pas à pas vers le haut du temple, ce qui représentait la
5 course du soleil d'est en ouest. Quand il atteignait le sommet et se dressait au centre de la grande pierre solaire, qui était là pour indiquer midi, les sacrificateurs arrivaient et l'y sacrifiaient, en lui ouvrant la poitrine par le milieu. On lui sortait le
10 cœur et on l'offrait au soleil, en jetant le sang vers lui. Après, pour représenter la descente du soleil vers l'ouest, ils laissaient rouler le cadavre au bas des marches.

Textes de Motolinia¹, Sahagun² et Duran³ cités par: TODOROV Tzvetan : *La conquête de l'Amérique, la question de l'autre*. Paris, Seuil, 1982, p. 234-235

¹ Motolinia (Toribio de Benavente, dit) : Né entre 1482 et 1491, il est l'un des douze franciscains arrivés au Mexique en 1524. Il est l'un des artisans de l'évangélisation de la Nouvelle-Espagne. En 1536, le chapitre franciscain lui confie le soin de mener une vaste enquête ethnographique sur les cultures indiennes. Il meurt en 1569.

² Sahagun (Bernardino de) : Né vers 1500, il étudie à l'université de Salamanque avant de devenir franciscain. Il est envoyé au Mexique en 1529 pour y renforcer l'équipe des évangélisateurs. Il s'intéresse très vite à la civilisation indienne et il enseigne dans le collège de Tlatelolco que les franciscains viennent de fonder. Les franciscains veulent donner (en latin et en

nahuatl) à des Indiens la formation qui leur permettra d'être les cadres religieux et politiques du Mexique futur. Ces élèves fournissent des renseignements très intéressants quand Sahagun se met à écrire une vaste étude sur la civilisation indienne. Cette étude, où le texte nahuatl est accompagné de sa traduction, nous est parvenu malgré toutes les difficultés rencontrées par Sahagun, c'est le *Codex de Florence* (ainsi nommé parce que retrouvé, on ne sait pourquoi, à Florence en 1793). Il

meurt en 1590.

- ³ Duran (Diego) : Né à Séville en 1537, il arrive vers 1543 à Texcoco (Mexique) et grandit au contact du monde nahuatl. Ses parents semblent n'avoir été ni *conquistadores*, ni colons, ni *encomenderos*. En 1556, il devient dominicain. Dès 1570, il rédige un vaste ouvrage sur la civilisation indienne et la conquête espagnole en s'appuyant sur des sources indiennes écrites et orales. Il meurt en 1588.

Regard indien sur les Blancs



Padre = Fray dominico, muy colérico y soberbio, que junta solteras y viudas, diciendo que están amancebadas, las junta en su casa, y las hace hilar, tejer ropa de curbe y aúasca, en todo el reino, en las doctrinas = doctrina.



Maestros = Los maestros de coro y de escuela de este reino, Inbulario, = Francisco de Palacios de Lunaguana [recuadro: "sepan cuantos"] = doctrina.

GUAMAN POMA DE AYALA Felipe : *Nueva coronica y buen gobierno* [XVIe], Mexico, Fonda de Cultura Economica, 1993, vol. 2, pp. 522, 544

« Vois, disait Ochwiay Bianco, comme les Blancs ont l'air cruels. Leurs lèvres sont minces, leurs nez

pointus, leurs visages sont sillonnés de rides et déformés, leurs yeux ont un regard fixe, ils

⁵ cherchent toujours. Que cherchent-ils ? Les Blancs désirent toujours quelque chose, ils sont toujours inquiets, ne connaissent point le repos. Nous ne savons pas ce qu'ils veulent. Nous ne les comprenons pas, nous croyons qu'ils sont fous ! »

¹⁰ Je lui demandai pourquoi donc il pensait que les Blancs étaient tous fous.

Il me rétorqua : « Ils disent qu'ils pensent avec

leurs têtes.

— Mais naturellement ! Avec quoi donc penses-tu ? demandai-je, étonné.

— Nous pensons ici » dit-il en indiquant son cœur.

JUNG Carl Gustav : *Ma vie. Souvenirs rêves et pensées*, Gallimard (coll. Folio), 1973 (1^e éd. 1961), p. 286

MASQUES AFRICAINS

L'Antiquité et le Moyen Age

Les Éthiopiens [Nubiens] sont de tous les hommes les premiers qui aient existé; et voici les preuves que l'on en donne. D'abord, comme il est presque unanimement reconnu qu'ils ne sont pas venus du
5 dehors, mais qu'ils ont pris naissance dans le pays même, on ne peut sans injustice leur refuser le titre d'autochtones; ensuite il est également clair pour tous, que les hommes qui habitent les contrées méridionales, sont probablement sortis les
10 premiers du sein de la terre pour commencer à vivre; car la chaleur du soleil, après avoir desséché la terre humide, l'ayant fécondée et rendue propre à donner l'existence aux animaux, il est vraisemblable que les lieux les plus rapprochés de
15 cet astre ont dû les premiers produire des êtres animés.

Les Éthiopiens sont aussi les premiers qui aient enseigné à rendre un culte aux dieux, à leur offrir des sacrifices, à pratiquer les cérémonies et les
20 pompes sacrées, enfin à accomplir tous les actes religieux par lesquels les hommes ont coutume d'honorer la Divinité; aussi sont-ils célèbres dans toute la terre pour leur piété, et les sacrifices offerts par les Éthiopiens passent-ils pour être les
25 plus agréables aux immortels.

[...] La plupart des usages adoptés par les Égyptiens sont d'origine éthiopienne, les colonies ayant l'habitude de conserver les mœurs de la métropole : ainsi, les rois honorés comme des
30 dieux, les soins pris pour les funérailles des morts,

et beaucoup d'autres rites sont des institutions éthiopiennes.

DIODORE de SICILE, Ier siècle av. notre ère, in Obenga, pp. 134-6

35 [... Gahmuret] demeura en ce pays jusqu'au jour où il commença à être tourmenté par le désir impatient des prouesses chevaleresques. Toute sa joie se tourna en souci. Pourtant sa noire épouse lui était plus chère que lui-même. Il n'y avait pas
40 au monde de femme plus belle ou mieux faite. Jamais on ne la vit négliger les sentiments qui sont la noble parure d'un coeur de femme, la chaste réserve et la délicatesse.

Wolfram von ESCHENBACH, vers 1200, in
45 Medeiros, pp. 212-3

Imparfait	-	Parfait
Noir	-	Blanc
Amer	-	Doux
Caractère de mal	-	Idée de bien
50 Privation	-	Possession

Thomas d'AQUIN, XIIIe s., in Medeiros, p. 225

Textes cités par : MEDEIROS François (de) : *L'Occident et l'Afrique (XIIIe-Xve siècle). Images et représentations*, Karthala, 1985 ; OBENGA Théophile : *Afrique centrale précoloniale*, Présence africaine, 1974

La Renaissance et les Temps modernes : de la religion à la « raison »

Découverte et mythes

Ils vivaient ainsi que des bêtes, aucunement comme des créatures raisonnables; ils ne connaissaient ni le pain ni le vin, ne savaient ni se couvrir d'étoffes ni habiter dans une maison; pire encore, leur grande ignorance leur interdisait toute conscience du bien et les contraignait à vivre en une bestiale oisiveté.

ZURARA, XVe s., in Mollat, p. 216

Il y a des peuples si sauvages qu'ils ne savent presque point parler, si sales qu'ils mangent les entrailles des bêtes toutes pleines d'ordure sans les

laver, et si brutaux qu'ils ressemblent plutôt à des chiens affamés qu'à des hommes qui ont l'usage de la raison.

15 Vincent LE BLANC, 1649, in Cohen, p. 28

Textes cités par : MOLLAT Michel : *Les explorateurs du XIIIe au XIVe siècle. Premiers regards sur des mondes nouveaux*, J.-C. Lattès, 1984 ; COHEN William B. : *Français et Africains. Les Noirs dans le regard des Blancs, 1530-1880*, Gallimard (Bibl. des histoires), 1981

Le regard chrétien

Estans descendus de la lignée du dit Cham maudit de son Pere, ils ont esté ainsi distinguez des autres hommes pour memoire eternelle de malediction.

Louis MOREAU de CHAMBONNEAU, 1673-77, in Cohen, p. 35

Les habitants sont presque aussi noirs d'âme que de corps, et leurs corps sont aussi noirs que l'on nous peint les Démones.

Louis DU MAY, 1681, in Cohen, p. 40

10 Les *nquiti* [*nkita*, initié après sa résurrection symbolique] composent une secte des plus infâmes. Ils choisissent pour les lieux de leurs assemblées les endroits les plus écartés, les vallons les plus profonds. Les infâmes ministres de cette secte vont la tête levée et ne prennent pas la peine de se cacher. On reconnaît leurs demeures, au grand nombre de troncs d'arbres plantés en demi-cercle devant leurs maisons; les troncs travaillés grossièrement représentent leurs idoles, et sont peints avec aussi peu d'art, qu'ils sont taillés.

C'est devant ces simulacres infâmes, qu'ils font pendant la nuit leurs danses impudiques, qu'ils chantent leurs chansons abominables et qu'ils font des actions encore plus horribles. Mais tout cela est enveloppé d'un secret aussi inviolable que les matières de la confession chez les catholiques. Il n'est permis à qui que ce soit de mettre le pied dans l'enceinte de ces lieux, à moins qu'il ne soit initié à ces mystères, et même, afin qu'on lui porte plus de respect, ils ont donné à cet enclos le nom fastueux de « Muraille du roi de Congo ».

Dès que le candidat paraît, accompagné de ses parrains, on jette devant lui une corde préparée selon les rites magiques. On lui commande de passer et de repasser plusieurs fois sur cette corde enchantée. Il doit s'exécuter; aussitôt, et par la vertu du chanvre qu'on lui a fait absorber, il tombe par terre sans connaissance. Les *nquiti* l'enlèvent et le portent dans la *chimpanço* [*kimpassi*, enclos des épreuves]. Quand il a repris ses sens, ils le contraignent de promettre d'être, jusqu'à la mort, un fidèle disciple de leur secte.

Le père Jérôme de Montesarchio, s'étant une fois

introduit secrètement dans une de ces assemblées,
45 pour en découvrir les usages et les mystères, y
entendit des blasphèmes exécrables, proférés par
ces ministres et par des apostats de notre Sainte
Religion.

On appelle *ndundu* [albinos] ceux qui, étant nés
50 d'un père noir, ne laissent pas d'être fort blancs,
avec les cheveux blonds et crépus. Ces *ndundu*
tiennent le second rang parmi les *nquti*. Les
ministres se servent des cheveux de ces misérables
pour leurs sortilèges.

55 Ceux qui naissent avec les pieds crochus et qu'on
appelle pour cela *ndembola* [*ndèmbo*, autre nom de
l'initiation dans la province de Mpemba], tiennent
un rang considérable parmi les *nquti*, aussi bien
que les pygmées ou nains, qu'on appelle *mbaka ou*
60 *ngudi ambaka*.

Le regard des Lumières

Vous trouverez dans les climats du nord des
peuples qui ont peu de vices, assez de vertus,
beaucoup de sincérité et de franchise. Approchez
des pays du midi, vous croirez vous éloigner de la
5 morale même : des passions plus vives
multiplieront les crimes [...]. La chaleur du climat
peut être si excessive que le corps y sera
absolument sans force. Pour lors l'abattement
passera à l'esprit même; aucune curiosité, aucune
10 noble entreprise. Soit que la chaleur du climat les
rende naturellement lâches; soit que la misère
ayant contraint les particuliers à vendre
quelquefois leur liberté [...] soit que la religion les
mette sous la chaîne du despotisme, soit que la
15 barbarie par elle-même incapable des efforts
d'esprit et de raisonnement nécessaires pour
combinaison un système de gouvernement modéré ait
toujours défendu avec succès la tyrannie.

MONTESQUIEU, XVIIIe s., in Cohen, pp. 108,
20 116, 207

Il y a un ministre, fameux enchanteur, qui se vante
de pouvoir ressusciter les morts. Il se fait appeler
nganga matombola [*tombula*, faire monter,
restaurer dans sa force, initier].

65 CAVAZZI, fin XVIIe s., trad. en français par le
père LABAT au XVIIIe s., in Balandier, pp. 216-7

Textes cités par : BALANDIER Georges : *La vie
quotidienne au royaume de Kongo du 16e au 18e siècle*,
Hachette (VQ), 1965, pp. 216-7; COHEN William B. :
*Français et Africains. Les Noirs dans le regard des
Blancs, 1530-1880*, Gallimard (Bibl. des histoires),
1981, pp. 35, 40, 45, 106

¹ Le terme *kongo* est l'un de ceux qui
désignent l'initiation et le lieu où elle
s'accomplit.

Leurs yeux ronds, leur nez épaté, leurs lèvres
toujours grosses, leurs oreilles différemment
figurées, la laine de leur tête, la mesure même de
leur intelligence mettent entre eux et les autres
25 espèces d'hommes des différences prodigieuses.
[...] Leur intelligence] n'est pas d'une autre espèce
que notre entendement [mais] elle est fort
inférieure. [...] Ils ne sont pas capables d'une
grande attention : ils combinent peu, et ne
30 paraissent faits ni pour les avantages, ni pour les
abus de notre philosophie.

VOLTAIRE, XVIIIe s., in Cohen, p. 129

De quelque côté que je tournasse les yeux dans ce
rian séjour, tout ce que j'y voyais me retraçait
35 l'image la plus parfaite de la pure nature [...].
L'oisiveté et la noblesse des nègres couchés à
l'ombre de leurs feuillages. La simplicité de leur
habillement et de leurs mœurs, tout cela me
rappeloit l'idée des premiers hommes, il me
40 sembloit voir le monde à la naissance.

Michel ADANSON, botaniste, 1757, in Cohen,
p. 111

Si j'étais chef de quelqu'un des peuples de la
Nigritie, je déclare que je ferais élever sur la
45 frontière du pays une potence où je ferais pendre
sans rémission le premier Européen qui oserait y
pénétrer et le premier citoyen qui tenterait d'en
sortir.

Textes cités par : COHEN William B. : *Français et Africains. Les Noirs dans le regard des Blancs, 1530-*

L'ère de la « science » et du racisme

Non seulement leur couleur les distingue, mais ils diffèrent des autres hommes par tous les traits de leur visage, des nez larges et plats, des grosses lèvres et de la laine au lieu de cheveux, paraissant
5 constituer une nouvelle espèce d'hommes. Si on s'éloigne de l'équateur vers le pôle antarctique, le noir s'éclaircit, mais la laideur demeure : on trouve également ce vilain peuple qui habite la pointe méridionale de l'Afrique. [...] Si par hasard on
10 rencontre d'honnêtes gens parmi les Nègres de la Guinée (le plus grand nombre sont toujours vicieux), ils sont pour la plupart enclins au libertinage, à la vengeance, au vol et au mensonge. Leur opiniâtreté est telle qu'ils n'avouent jamais
15 leur faute, quelque châtement on leur fasse subir; la crainte de la mort ne les émeut pas.

Article *Nègre* de l'Encyclopédie de DIDEROT et d'ALEMBERT, XVIIIe s., in Poliakov, p. 192

J'ai tendance à soupçonner que les Nègres, et en
20 général toutes les autres espèces de l'homme (car il en existe quatre ou cinq différents genres) sont naturellement inférieurs aux Blancs. Il n'y a jamais eu de nation civilisée d'une complexion autre que blanche, ni même d'individu éminent dans l'ordre
25 de l'action ou de la spéculation. Les industries ne se sont pas développées chez eux ni les arts, ni les sciences. D'autre part, les Blancs les plus rudes et les plus barbares, tels que les anciens Germains, ou les Tartares actuels, présentent encore quelque
30 chose d'éminent, en valeur, en forme de gouvernement, ou en quelque autre particularité. Une différence aussi constante et uniforme, s'étendant sur tant de pays et tant de siècles, n'aurait pas pu exister, si la nature n'avait pas
35 disposé une distinction originelle entre ces races humaines. Sans parler de nos colonies, il existe des esclaves nègres dispersés à travers toute l'Europe, et jamais on n'a découvert chez eux des symptômes d'ingéniosité; tandis que des gens de
40 basse extraction et sans éducation parviennent à se distinguer chez nous dans toutes les professions.

David HUME, 1754, in Poliakov, p. 201

[Grâce à l'esclavage ils devenaient] encore plus rapprochés de la condition d'hommes raisonnables
45 en devenant nos laboureurs qu'en restant dans leur pays soumis à tous les excès du brigandage et de la férocité.

MALOUET, 1775, in Cohen, p. 208

La race blanche à visage ovale, à cheveux longs, à
50 nez saillant à laquelle appartiennent les peuples policés de l'Europe, et qui nous paraît la plus belle de toutes, est aussi bien supérieure aux autres par la force du génie, le courage et l'activité.

CUVIER, 1798, in Cohen, p. 141

55 Remontant la gradation, nous arrivons enfin à l'Européen blanc, qui, étant le plus éloigné de la création animale, peut de ce fait être considéré comme le produit le plus beau de la race humaine. Personne ne mettra en doute la supériorité de sa
60 puissance intellectuelle. Où trouverons-nous, sinon chez l'Européen, cette belle forme de la tête, ce cerveau tellement vaste ? Où, cette stature droite et ce noble port ? Dans quelle autre région du globe
65 trouverons-nous l'exquise rougeur qui se répand sur les doux traits des belles femmes européennes, cet emblème de modestie et de sentiments délicats ? Où, cette faculté d'exprimer des passions aimables et douces, et cette élégance des formes et
70 de la complexion ? Où, excepté sur le sein de la femme européenne, ces deux hémisphères d'un blanc neigeux, recouverts d'une pointe de vermillon ?

Charles WHITE, 1799, in Poliakov, p. 181

Seuls les peuples blancs, surtout les peuples celtes,
75 possèdent le vrai courage, l'amour de la liberté, et les autres passions et vertus des grandes âmes. [...] Les peuples noirs et laids en diffèrent par une déplorable absence de vertus et par plusieurs vices effroyables. La plupart des nations noires et laides
80 unissent à une irritabilité due à leur faiblesse, une insensibilité révoltante à l'égard des joies et des souffrances d'autrui, même lorsqu'il s'agit de leurs

proches parents; une dureté implacable, et un
manque presque total d'impulsions et de
85 sentiments sympathiques.
MEINERS, 1793, in Poliakov, p. 204

Il est inné chez la plus grande partie des nègres
d'être injustes, cruels, barbares, anthropophages,
traîtres, trompeurs, voleurs, ivrognes, orgueilleux,

Carl von Linné : *Systema Naturae*

Mammifères primates : Homo

Asiatique :

Jaune pâle, de type mélancolique, qui se tient
raide.

- 5 A la pilosité virant sur le noir; aux yeux sombres.
Sévère, dédaigneux, avide.
S'habille de vêtements lâches.
Gouverné par l'opinion, la réputation.

Africain :

- 10 Noir, de type flegmatique, détendu.
A la pilosité noire, crépue, peau douce; nez camus,
lèvres protubérantes. Femmes sans pudeur, aux
mamelles riches en lait.
Rusé, paresseux, négligent.
15 S'enduit le corps de graisse.
Gouverné par le caprice.

Américain :

- Rougeâtre, de type colérique, qui se tient droit.
A la pilosité noire, droite, épaisse; aux narines
20 épatées; au visage couvert de taches de rousseur;
au menton presque imberbe.
Opiniâtre, satisfait, libre.

90 paresseux, malpropres, impudiques, jaloux à la
fureur et poltrons.

Mémoire sur l'esclavage, 1790, in Cohen, p. 209

COHEN William B. : *Français et Africains. Les Noirs dans le regard des Blancs, 1530-1880*, Gallimard (Bibl. des histoires), 1981 ; POLIAKOV Léon : *Le mythe aryen; essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, Ed. Complexe, 1987 (1^e éd. 1971)

Se peint le corps d'artistiques lignes rouges.
Régi par l'habitude.

25 *Européen* :

Blanc, de type sanguin, musculeux.
A la pilosité blondissante et allongée; aux yeux
bleus.
Léger, ingénieux, inventeur. Il est gouverné par les
30 usages et les coutumes.
S'habille de vêtements polaires.
Régi par les usages et les rites.

[Les Noirs] diffèrent autant peut-être des Blancs
par les bornes étroites de leur mémoire et
35 l'impuissance de leur esprit qu'ils en sont différents
par la couleur du corps et l'air de la physionomie.
LINNÉ, XVIII^e s., in Cohen, p. 139

Textes tirés de : COHEN William B. : *Français et Africains. Les Noirs dans le regard des Blancs, 1530-1880*, Gallimard (Bibl. des histoires), 1981 ; LINNÉ Carl von : *Systema naturae*, Halae Magdeburgicae, 1747

L'époque contemporaine

L'esclavage

L'esclavage est de leur propre nature. En effet du
moment qu'ils sont achetés par un blanc, tels libres
qu'ils aient été précédemment, ils lui obéissent
aveuglement, lui reconnaissent une autorité

5 absolue sur leur personne et leur dévouement est
sans borne.
DOUMET, 1769, in Cohen, p. 207

On juge de ces différents peuples par ceux qui habitent le long des côtes; et parce que ceux-ci, souvent trompés par les Européens, ne se font point scrupule de les tromper à leur tour, on accuse toute la nation de duplicité. Ils vendent des hommes, on les accuse d'inhumanité. Est-il beaucoup plus humain de les acheter que de les vendre ? Mais on ne fait point attention que ces hommes qu'ils vendent sont des ennemis pris en guerre et auxquels souvent ils auroient eu droit d'ôter la vie. On croit que le père vend son fils, le Prince ses sujets; il n'y a que celui qui a vécu parmi eux qui sache qu'il n'est pas même permis au

maître de vendre son esclave, s'il est né dans le Royaume, à moins qu'il ne se soit attiré cette peine par certains crimes spécifiés dans la loi.

Abbé PROYARD, chapitre premier d'une *Histoire de Loango, Kakongo et autres royaumes d'Afrique*, 1776, in *Les Mémoires de l'Afrique*, pp. 331-3

Textes tirés de : COHEN William B. : *Français et Africains. Les Noirs dans le regard des Blancs, 1530-1880*, Gallimard (Bibl. des histoires), 1981 ; *Les Mémoires de l'Afrique*, Laffont, 1972

La colonisation

Monseigneur,
Le temps est enfin venu de donner à l'ancien comptoir du Sénégal le développement et la consistance d'une véritable Colonie. En nous ôtant une ressource principale dans l'abolition de la traite des Noirs, le traité de 1815 nous a mis dans la nécessité de nous en créer nous-mêmes une nouvelle, et cette indemnité d'une perte immense nous est heureusement offerte par le sol fertile qui avoisine l'ancien comptoir du Sénégal. Convaincu par les rapports de plusieurs administrateurs qui ont longtemps habité ces contrées des avantages que la culture pourrait trouver dans leurs propriétés végétales, le gouvernement s'est enfin déterminé à éclairer d'un rayon de son génie les bords sauvages du Sénégal, et à diriger l'industrie de ses peuples vers un nouveau système qui doit nécessairement et progressivement les admettre aux bienfaits de la civilisation. Ainsi par une sage compensation du dommage que peut causer aux Français la suppression d'une branche de commerce humiliante pour l'humanité, la France se propose de fonder une colonie réelle dont les produits agricoles rendront un jour bien au-delà de ce qu'elle a perdu. C'est en vain que l'ignorante et aveugle cupidité chercherait à ridiculiser une entreprise également avouée par le sentiment, la politique et la raison; ses faibles efforts n'arrêteront point la marche du génie du gouvernement; les destinées de l'Afrique s'accompliront, et les vastes contrées de Sénégambie, aujourd'hui semblables à celles d'Amérique lorsqu'elle fut découverte par Colomb, offriront un jour à l'oeil du vulgaire étonné ces

riches productions qui font la plus grande splendeur du commerce européen.

C'est ainsi que les peuplades sauvages et barbares d'Amérique se sont civilisées en peu de temps; ainsi les paisibles et vertueux nègres de Sénégambie donneront l'exemple de l'industrie et de l'instruction à toutes les peuplades qui habitent l'intérieur de l'Afrique et avec lesquelles ils sont en relation habituelle. Alors Ministre éclairé du plus vertueux, du plus généreux monarque, vous aurez la double gloire d'avoir immortalisé le règne de notre auguste Père et d'avoir acquis les titres glorieux de destructeur de la barbarie et de l'esclavage et de fondateur de la civilisation en Afrique !

Lettre d'un instituteur au ministre de la Marine, 1822, in *Les Mémoires de l'Afrique*, pp. 416-7

De très grandes villes commerçantes et manufacturières ont été bâties au milieu du continent africain; elles sont les capitales de puissants royaumes, où les arts, les manufactures et l'agriculture attestent le progrès de la vie sociale; la propriété y est assurée, la liberté civile y est garantie, la justice y est administrée avec sagesse et le gouvernement y est respecté.

SISMONDI, 1814, in Cohen, p. 259

Toute nation a le droit indiscutable d'étendre le plus possible son influence, d'appeler au progrès les populations sauvages. [...] Au point de vue humanitaire, dans un intérêt social et en face de ces immenses contrées qui ne sont pas exploitées par leurs habitants, les nations rentrent dans le

droit naturel qui permet l'occupation de la terre à tout nouvel arrivant. [...] Un peuple a donc le droit de se répandre au-dehors, de s'ouvrir des routes nouvelles pour le jour où son berceau sera devenu trop étroit.

Louis JACOLLIOT, 1880, in Cohen, p. 388

Nous admettons le droit et même le devoir des races supérieures d'attirer à elles celles qui ne sont pas parvenues au même degré de culture et de les appeler aux progrès réalisés grâce aux efforts de la science et de l'industrie... Nous avons trop l'amour

de notre pays pour désavouer l'expansion de la pensée, de la civilisation française.

80 Léon BLUM, débat du 9 juillet 1925 à la Chambre, in Liauzu, p. 384

Textes tirés de : COHEN William B. : *Français et Africains. Les Noirs dans le regard des Blancs, 1530-1880*, Gallimard (Bibl. des histoires), 1981 ; LIAUZU Claude : *Race et civilisation. L'autre dans la culture occidentale. Anthologie critique*, Syros, 1992 ; *Les Mémoires de l'Afrique*, Laffont, 1972

Le Grand Larousse du XIXe siècle

L'espèce nègre

Les caractères essentiels de l'espèce nègre sont, en dehors de la coloration de la peau : un front étroit et comprimé aux tempes, le vertex aplati, les lèvres grosses, les maxillaires très saillants, le nez court et aplati, l'angle facial de 60° à 75°, les apophyses montantes de la mâchoire supérieure convergentes, les os du nez n'atteignant pas le frontal, les organes génitaux volumineux, les mamelles allongées et piriformes, les poils rares, les cheveux laineux et les muqueuses violacées.

[...] Sous le climat brûlant de l'Éthiopie, inondé sans cesse par des flots d'une ardente lumière, qui noircit et dessèche, on voit les cheveux se rouler et se crispent sur la tête du Nègre comme sous le fer chaud; la peau, qui exsude une huile noire abondante, est violacée et comme tannée.

[...] Lorsque les Nègres sont échauffés, il se dégage de leur peau une exsudation huileuse et noirâtre qui tache le linge et répand une odeur désagréable. Les Foulahs puent tellement que les lieux où ils ont passé restent imprégnés de leur odeur pendant plus d'un quart d'heure.

La coloration de la peau n'est pas la différence la plus caractéristique qui existe entre l'espèce noire et l'espèce blanche. La structure anatomique nous présente un intérêt d'une tout autre importance, puisqu'elle rapproche le Nègre de l'orang-outang presque autant que du type de l'espèce blanche ou caucasique. Il n'est pas étonnant, pour cette raison, que quelques philosophes anatomistes aient avancé que les singes étaient la racine originelle du genre humain.

[...] Dans l'espèce nègre, le cerveau est moins développé que dans l'espèce blanche, les circonvolutions sont moins profondes et les nerfs

qui émanent de ce centre pour se répandre dans les organes des sens beaucoup plus volumineux. De là un degré de perfection bien plus prononcé dans les organes; de sorte que ceux-ci paraissent avoir en plus ce que l'intelligence possède en moins. En effet, les Nègres ont l'ouïe, la vue, l'odorat, le goût et le toucher bien plus développés que les Blancs. Pour les travaux intellectuels, ils ne présentent généralement que peu d'aptitude, mais ils excellent dans la danse, l'escrime, la natation, l'équitation et tous les exercices corporels. Dans les danses, on les voit agiter à la fois toutes les parties du corps; ils y trépignent d'allégresse et s'y montrent infatigables. Ils distinguent un homme, un vaisseau à des distances où les Européens peuvent à peine les apercevoir avec une lunette d'approche. Ils flairent de très loin un serpent et suivent souvent à la piste les animaux qu'ils chassent. Le bruit le plus faible n'échappe point à leur oreille; aussi les Nègres marrons ou fugitifs savent très bien découvrir de loin et entendre les Blancs qui les poursuivent. Leur tact est d'une subtilité étonnante; mais parce qu'ils sentent beaucoup, ils réfléchissent peu : tout entiers à leur sensualité, ils s'y abandonnent avec une espèce de fureur. La crainte des plus cruels châtiments, de la mort même, ne les empêche pas de se livrer à leurs passions. Sous le fouet même de leur maître, le son du tam-tam, le bruit de quelque mauvaise musique les fait tressaillir de volupté; une chanson monotone, prise au hasard, les amuse pendant des journées sans qu'ils se lassent de la répéter; elle les empêche même de s'apercevoir de la fatigue; le rythme du chant les soulage dans leurs travaux, et un moment de plaisir les dédommage d'une année de souffrances. Tout en proie aux sensations

actuelles, le passé et l'avenir ne sont rien à leurs yeux; aussi leurs chagrins sont-ils passagers; ils s'accoutument à leur misère, quelque affreuse qu'elle soit.

[...] La polygamie est en usage chez les Noirs d'Afrique; chaque individu peut prendre autant de femmes qu'il lui plaît et les répudier à volonté pour vivre avec des concubines. Les mamelles des Nègresses sont grosses et fort longues, si bien qu'elles peuvent les replier par-dessus les épaules et allaiter ainsi les enfants qu'elles portent sur leur dos.

[...] Mais cette supériorité intellectuelle, qui selon nous ne peut être révoquée en doute, donne-t-elle aux Blancs le droit de réduire en esclavage la race inférieure ? Non, mille fois non. Si les Nègres se rapprochent de certaines espèces animales par leurs formes anatomiques, par leurs instincts grossiers, ils en diffèrent et se rapprochent des

hommes blancs sous d'autres rapports dont nous devons tenir grand compte. Ils sont doués de la parole, et par la parole nous pouvons nouer avec eux des relations intellectuelles et morales, nous pouvons essayer de les élever jusqu'à nous, certains d'y réussir dans une certaine limite. Du reste, un fait physiologique que nous ne devons jamais oublier, c'est que leur race est susceptible de se mêler à la nôtre, signe sensible et frappant de notre commune nature. Leur infériorité intellectuelle, loin de nous conférer le droit d'abuser de leur faiblesse, nous impose le devoir de les aider et de les protéger.

Larousse, *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*, 1866-1876, article *Nègre* cité par LIAUZU Claude : *Race et civilisation. L'autre dans la culture occidentale. Anthologie critique*, Syros, 1992, pp. 218-220

De la couleur au QI

Tous les peuples laids sont plus ou moins barbares, car la beauté est la compagne inséparable des nations les plus policées.

[...] L'Européen appelé par ses hautes destinées à l'empire du monde qu'il sait éclairer de son intelligence et dompter par sa valeur est l'homme par excellence, les autres, vile tourbe de barbares, n'en sont pour ainsi dire que l'embryon.

VIREY, 1801, in Cohen, pp. 141-2

De même que les femmes, le Noir est privé des facultés politiques et scientifiques; il n'a jamais créé un grand État, il n'a rien fait en mécanique industrielle. Mais, par contre, il possède au plus haut degré les qualités de cœur, les affections et les sentiments domestiques; il est homme d'intérieur. Comme la femme, il aime aussi avec passion la parure, la danse, le chant.

Gustave d'EICHTAL et Ismail URBAIN, *Lettres sur la race noire et la race blanche*, 1839, in Cohen, p. 328

Le nègre est une monstruosité intellectuelle, en prenant ici le mot dans son acception scientifique. Pour le produire la nature a employé les mêmes moyens que lorsqu'elle enfante ces monstruosité physiques dont nos cabinets offrent de nombreux exemples. [...] Il a suffi pour atteindre ce résultat,

que certaines parties de l'être s'arrêtassent à un certain degré de leur formation. De là, ces foetus sans tête ou sans membres, ces enfants qui réalisent la fable du cyclope. [...] Eh bien ! Le nègre est un Blanc dont le corps acquiert la forme définie de l'espèce, mais dont l'intelligence toute entière s'arrête en chemin.

A. de QUATREFAGES, 1843, in Poliakov, p. 252

L'histoire de l'humanité, qui tient à proprement parler tout entière dans l'histoire de la race caucasique, paraît avoir parcouru jusqu'ici deux périodes; à la première, durant laquelle nous eûmes à nous dépouiller de notre nature originelle nègre, succéda la période mongole (chinoise), à laquelle il faudra mettre fin par la violence.

Max STIRNER, début XIXe s., in Poliakov, p. 277

— En voilà un assaut ! dit Joe.

— Nous t'avions cru assiégé par des indigènes.

— Ce n'étaient que des singes, heureusement, répondit le docteur.

— De loin la différence n'est pas grande, mon cher Samuel.

— Ni même de près, répliqua Joe.

Jules VERNE, *Cinq semaines en ballon*, 1863, in Cohen, p. 337



L'Afrique n'est pas une partie historique du monde.
 Elle n'a pas de mouvements, de développements à
 55 montrer, de mouvements historiques en elle. C'est-
 à-dire que sa partie septentrionale appartient au
 monde européen ou asiatique; ce que nous
 entendons précisément par l'Afrique est l'esprit
 ahistorique, l'esprit non développé, encore
 60 enveloppé dans des conditions de naturel et qui
 doit être présenté ici seulement comme au seuil de
 l'Histoire du monde.

HEGEL, 1830, in Ki Zerbo, p. 10

L'histoire ne jaillit que du seul contact des races
 65 blanches.

GOBINEAU, 1854, in Cohen, p. 329

L'Afrique

Ses habitants, appartenant à une race incontestablement inférieure, sont faibles et légers
70 comme des enfants; cruels sans même avoir conscience de leur cruauté; ils paraissent ne posséder d'énergie que pour souffrir. Chose étrange! dans cette partie du monde, le frère vend son frère, sans hésitation et sans remords. Sans être
75 moins odieux, il se montre parfois plus inhumain encore lorsqu'il le fait servir à de sanguinaires sacrifices. La déchéance native des hommes de la race noire, leur misérable condition – dont ils ne sont pas capables de sortir –, excite la pitié des
80 philanthropes; mais étudiés de près, ils déconcertent les dévouements les plus sympathiques et provoquent les plus excessives sévérités de jugement [...]. L'Afrique est enfin la terre où l'être humain se montre sans culture,
85 absolument comme ses solitudes qu'il abandonne aux animaux comme si c'était leur domaine naturel; où cet être semble plus rapproché que nulle part de la bête féroce ou immonde, du lion des déserts ou du crocodile des fleuves, dont le
90 nègre partage les instincts, du gorille dont il a la laideur et les folles colères, du serpent dont il possède l'astuce. La bonne foi est inconnue à ces hommes de couleur, perfides, vindicatifs; ils sont inaccessibles à la pitié; la terreur seule a prise sur
95 eux; ils ne connaissent pas un autre idéal que la force, qui à leurs yeux légitime tout [...].

Il sera plus facile de faire reconnaître aux populations noires la supériorité des armes à feu sur leurs lances, leurs flèches et leurs sagaies, que
100 de les convertir à des idées de civilisation.

TISSOT Victor et CONSTANT Améro : *Les contrées mystérieuses et les peuples inconnus*, 1884 (ouvrage de vulgarisation) in *Négripub*, pp. 16-17

105 Ces peuples [d'Afrique] n'ont rien donné à l'humanité; et il faut bien que quelque chose en eux les en ait empêchés. Ils n'ont rien produit, ni Euclide, ni Aristote, ni Galilée, ni Lavoisier, ni

Pasteur. Leurs épopées n'ont été chantées par
110 aucun Homère.

Pierre GAXOTTE, historien, 1957, in Ki Zerbo, p. 10

Un Africain évoque quelque chose de très sombre qui ne m'attire pas du tout [...] à cause de la
115 couleur des gens. [...] Beaucoup trop primitif pour que ça m'attire. Scènes de cannibalisme. [...] Je pense que tout ça vient d'une éducation enfantine : les images que j'ai dû voir sur les premiers livres de géographie. [...] Ce qui me rebute surtout c'est
120 l'aspect physique des gens; j'ai horreur du sombre, j'ai horreur de la couleur de peau et de ce côté épaté du nez. [...] Un Noir me fait peur, c'est physique.

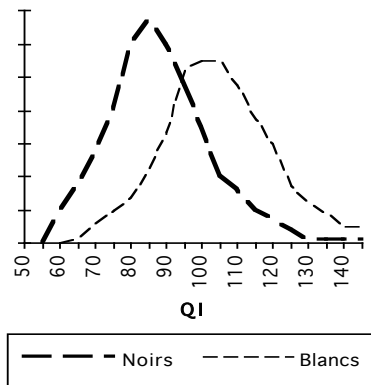
Réponse d'une femme à une enquête du Ministère
125 français de la Coopération, 1962¹ in Cohen, p. 397

COHEN William B. : *Français et Africains. Les Noirs dans le regard des Blancs, 1530-1880*, Gallimard (Bibl. des histoires), 1981 ; HERGÉ : *Tintin au Congo*, Casterman, 1974 (éd. revue, 1^{er} éd. 1946) ; KI-ZERBO Joseph : *Histoire de l'Afrique*, Hatier, 1978 ; LIAUZU Claude : *Race et civilisation. L'autre dans la culture occidentale. Anthologie critique*, Syros, 1992 ; *Négripub. L'image des Noirs dans la publicité*. Somogy, 1992 ; POLIAKOV Léon : *Le mythe aryen; essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, Ed. Complexe, 1987 (1^{er} éd. 1971)

¹ A la même époque, le représentant français à l'ONU déclarait devant l'Assemblée : « Il est peu de traditions qui soient aussi anciennement et aussi intimement mêlées à l'histoire de mon pays que le concept de l'égalité entre les races. [...] Partout où règnent la loi et les mœurs françaises, la discrimination raciale n'a pas droit de cité. Elle n'a même pas lieu d'être interdite car c'est là une attitude si naturelle aux Français qu'il n'est besoin d'aucun règlement pour en assurer le respect. » (in Cohen, p. 401)

« Étude » du QI des Noirs et des Blancs aux USA dans les années 1990

par Richard J. Herrnstein et Charles Murray



Source : *Science et Vie*, no 928, janvier 1995

Pour une critique de cette "étude", on peut consulter l'article qui la présente dans *Science et Vie* de janvier 1995. On retiendra particulièrement l'absence de toute prudence face à la nature de ces tests et face à la différence entre le statut social de la majorité des Noirs et celui de la majorité des Blancs. Il est presque inutile de signaler que Murray a été membre émérite du KKK...

Le racisme différentialiste

Racisme, je le répète, ne signifie pas asservissement d'une race par une autre, mais bien respect de toutes les races, dont la fusion n'est pas à souhaiter. Au lieu de chercher à se mêler aux
5 Blancs, les indigènes jaunes ou noirs de nos colonies offrent beaucoup plus d'intérêt si, tout en adoptant ce qu'il y a d'universel dans notre discipline humaniste, ils cultivent leur propre génie.
10 Tel est le sentiment des Afro-Américains sensés. Ils pensent que leur race comme les autres a sa noblesse.
Une fois établie la séparation des sangs par l'interdiction des unions mixtes, légitimes ou non,
15 et les indigènes confinés dans la classe des sujets, rien n'interdit d'élargir les frontières de ce compartiment élastique. Les sujets jaunes ou noirs de mérite accéderont librement aux fonctions et aux honneurs. A ce titre, la politique française doit
20 être approuvée. Nous avons parmi les Noirs des députés, des avocats, des médecins, des officiers, des administrateurs. Il existe même aujourd'hui un

gouverneur de colonie nègre. C'est dire que nous ne considérons point les Noirs comme une race
25 inférieure. L'unique barrière que constituerait la prohibition des unions mixtes serait destinée aussi bien à protéger la pureté de leur sang que la nôtre. Et je ne doute point qu'ainsi conçu le racisme ne recueille l'adhésion de tous les nègres cultivés.
30 René GONTHIER, 1939, in Liauzu, p. 391-4

L'immigration est condamnable parce qu'elle porte atteinte à l'identité de la culture d'accueil, aussi bien qu'à l'identité des immigrés... La vérité c'est que les peuples doivent préserver et cultiver leurs
35 différences.

R. de HERTE, pseudonyme d'Alain de BENOIST, 1983, in Liauzu, p. 467

Textes cités par LIAUZU Claude : *Race et civilisation. L'autre dans la culture occidentale. Anthologie critique*, Syros, 1992

L'image du Noir dans la publicité

Dans cette transformation de l'Autre en objet de consommation, la publicité a usé et abusé du Noir. *Y a bon Banania* va représenter, de 1915 jusqu'aux décolonisations, l'Africain alliant la force physique, celle du tirailleur sénégalais, et une saine simplicité intellectuelle, celle de l'éternel enfant. Avec le Bibendum de Michelin et le diable de Thermogène, Banania est l'un des plus grands succès publicitaires du XXe siècle. L'association entre produits et personnages exotiques — café, cacao, tabac, rhum, sucre..., — est fréquente. Mais l'un des ressorts principaux du message est aussi la dérision, le jeu de couleurs entre le produit — savon, dentifrice, lessive, ou, au contraire, cirage, — et le Nègre, entre blancheur et noirceur, le jeu des contrastes entre technique et primitivité, civilisation et animalité. Festif, chantant et dansant, symbolisant la sensualité (Joséphine Baker), assumant son rôle de serviteur, ou grotesque quand il singe l'Européen, le succès

publicitaire du Noir tient à ce qu'il est conforme au corps des certitudes collectives de la société française.

La modernité a désenclavé l'univers populaire et lui a ouvert le vaste monde, en réduisant les distances et la durée qui étaient les bornes de l'espace traditionnel. Mais, tout en mettant la différence à la portée de tous, elle la soumet à son ordre, à ses normes, elle l'intègre dans son projet d'éducation.

Les expositions universelles, dont la première se tient à Londres en 1851, mais dont Paris est un des hauts lieux, sont des mises en scène de la modernité (l'électricité et la tour Eiffel en 1889) et de l'expansion françaises.

LIAUZU Claude : *Race et civilisation. L'autre dans la culture occidentale. Anthologie critique*, Syros, 1992, pp. 293-4



Affiche (1960)

Affiche (vers 1950)

Source : *Négripub*, Somogy, 1994 (1^{re} éd. 1992), pp. 61, 113

La naissance de l'égalité

Ainsi que je l'ai observé plus haut, la couleur des Nègres permet de présumer qu'ils appartiennent à une autre espèce que les Blancs ; et je pensais jadis que cette présomption était confirmée par
5 l'infériorité de leur intelligence. Mais à la réflexion, il m'est apparu que leur infériorité pouvait être due à leur condition. Un homme ne mûrit jamais en jugement et en esprit, à moins d'exercer ses facultés. Chez eux les Nègres ont peu
10 d'occasions de les exercer; ils se nourrissent de fruits et de racines, qui poussent sans avoir besoin d'être cultivés : ils ont besoin de peu de vêtements et ils construisent leurs huttes sans grande peine. A l'étranger, ils sont des misérables esclaves, que
15 personne n'encourage à penser ou à agir. Qui peut dire à quel point ils pourraient s'améliorer si, vivant en hommes libres, ils étaient obligés,

comme les Européens, à se procurer leur pain à la sueur de leur front.

20 KAMES, 1796, in Poliakov, p. 202

Nous ne disons pas que les nègres sont des hommes de génie [...] mais nous disons qu'il est faux et extravagant d'en faire des idiots, et que c'est avoir soi-même très peu de cerveau que de
25 bâtir sur leur angle facial, plus ou moins aigu de petites théories physiologiques qui tendent à leur refuser à peu près toute intelligence.

SCHOELCHER, 1848, in Cohen, p. 276

Textes cités par COHEN William B. : *Français et Africains. Les Noirs dans le regard des Blancs, 1530-1880*, Gallimard (Bibl. des histoires), 1981; POLIAKOV Léon : *Le mythe aryen; essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, Ed. Complexe, 1987 (1^e éd. 1971)

Masques blancs

Les Noirs et les Blancs dans la littérature orale africaine

Texte fang

Quand Nzame, le Dieu créateur, eut, aux jours de jadis, fini de forger le monde, il vint ici, sur le sommet du Nsas, que vous voyez se dresser là-
5 haut, et sur un gros bloc, je le connais, il s'assit avant de s'envoler vers les étoiles, vers Otsha alouse¹, où il demeure maintenant, bien haut, bien haut.

Sur le roc si dur que nos outils ne peuvent
10 l'entamer, il promenait sa main toute puissante, et le roc s'enfonçait et se faisait pétrir comme l'argile sous la main des femmes qui font un vase ou une marmite. Dieu fit ainsi un siège et y prit place, ses outils auprès de lui.

15 Et il appela les fils du premier homme, les fils de Sékoume : ils étaient deux, un Blanc² et un Noir ; le Noir était l'aîné.

- "Soulève ce marteau, dit-il au Noir, et forge-moi un coin pour fendre le bois."

20 Le Noir souleva le petit marteau (nous autres, nous ne le soulèverions pas maintenant, mais dans ce temps-là, les hommes étaient plus hauts que cette case et plus forts que les éléphants, du reste, il y en a encore comme cela, mais loin d'ici, loin d'ici,
25 bien loin), le Noir souleva le petit marteau, frappa quelques coups mais le rejeta bientôt loin de lui, trouvant l'outil lourd et le travail pénible.

- "Trop lourd, dit-il ! A quoi bon se fatiguer de la sorte. Voici que la sueur coule sur tout mon corps.

30 Et puis, à quoi bon un coin pour fendre le bois. N'ai-je pas ma femme pour me faire du feu. Dormons plutôt."

Il jette le marteau, se couche à l'ombre d'une roche et s'endort.

35 - "Prends le marteau, dit Nzame au Blanc, et forge le coin."

Le Blanc prit le gros marteau, et sans répliquer, frappa longtemps. Il en était rouge et tout en eau, mais il forgea le coin, il le forgea dur et solide.

40 - "Creuse le roc avec ce coin, ordonna Nzame au Noir."

Et le Noir, grognant et maugréant, car Nzame, l'avait réveillé en sursaut, prit le coin et le marteau, frappa quelques coups, se meurtrit les doigts et
45 s'arrêta aussitôt.

- "A quoi bon creuser une pierre ? Que peut-on faire avec cela ? grommela-t-il tout en colère. Est-ce que j'en mangerai les morceaux ?"

Et rejetant coin et marteau loin de lui, il prit sa
50 pipe, s'étendit au soleil et fuma tranquillement rêvant que les richesses du monde entier lui appartenaient.

Beaucoup d'hommes sont riches dans leurs rêves !

- "Prends ce coin et creuse le roc, dit Nzame au
55 Blanc."

Et le Blanc, sans faire d'observation ni rien répondre, prit le coin et le marteau et creusa longtemps, longtemps, longtemps. Il en était tout rouge et avait le corps tout en eau. Le Noir le
60 regardait, riait et se moquait de lui : "Tô, disait-il, rien du tout, tô rien du tout, tô, rien encore, tô, tô, tô, ah, un petit morceau, un tout petit morceau !"

Le Blanc creusait toujours : plus il s'enfonçait, plus le travail devenait facile. Et le Blanc creusa son
65 trou, grand, grand, grand ! Combien de temps, je n'en sais rien. Jusqu'où je ne sais pas, très loin, peut-être jusqu'au fond de la montagne ! Mais au fond il découvrit un petit trou. Et Nzame dit au Blanc : "Couche-toi, et regarde." Le Blanc se
70 couche, regarde, et il fit : "Oh !" - "Couche-toi et regarde", dit Nzame au Noir. Le Noir se couche, regarde et dit : "Yü !" Qu'y avait-il donc ? Tout l'intérieur de la terre, avec ses trésors, voilà ce qu'on voyait là, du fer, du cuivre, de quoi remplir
75 dix villages comme le nôtre et encore d'autres...

[...] "Entrons", dit le Noir. "Entrons" dit le Blanc. Et les voilà tous les deux travaillant à élargir le trou. Plus de paresse, fini.

"Arrêtez, dit Nzame, voilà ce que j'ai à vous dire.

80 Toi, Noir, lève-toi et va-t-en. Va retrouver tes femmes et peupler la terre. Tu n'as pas voulu travailler, tu n'as pas voulu m'obéir, va-t-en ; toujours tu resteras nu comme maintenant, pour châtier ta paresse et ta désobéissance, tout ce qui
85 devait t'appartenir reviendra au Blanc. Va maintenant et vite."

[...] Et Dieu parla au Blanc.

"Toi, Blanc, tu m'as obéi, tu as travaillé sans rien dire. Voici ta récompense. Tu seras riche, plus
90 riche même que tu ne l'as été en songe. Tu sauras creuser la terre, prendre et fondre les métaux, tu trouveras la cachette des fusils, des boutons, des bracelets."

[...] Et le Blanc partit. Il a appris à ses enfants tous
95 ses secrets : ils connaissent la cachette des fusils, de la poudre, des boutons, des bracelets, et tout : ils n'ont qu'à prendre. Ah ! les heureux Blancs !

[...] Et c'est pour cela que la punition dure toujours : depuis que la terre est terre, depuis que
100 la rivière coule près d'ici ! Le Blanc sera toujours Blanc, le Noir toujours Noir, le Blanc toujours riche, le Noir toujours pauvre. Ah ! pauvre Noir ! Pour savoir où se trouve le trésor caché, il faut attendre la venue du Blanc...

GÖRÖG-KARADY Veronika : *Noirs et Blancs. Leur image dans la littérature orale africaine*, CNRS, 1976, p. 320-323

¹ *Torche de la nuit* : Vénus (note de l'éditeur)

² Exemple d'adaptation ; ailleurs, où l'on ne connaissait pas les Blancs, chacun des deux fils avait un nom, sans distinction de couleur ; l'un se nommait Méfère, le fou, l'autre Nkéle, le fin, le rusé (note de l'éditeur)

Frantz Fanon

Tout peuple colonisé – c'est-à-dire tout peuple au sein duquel a pris naissance un complexe d'infériorité, du fait de la mise au tombeau de l'originalité culturelle locale – se situe vis-à-vis du langage de la nation civilisatrice, c'est-à-dire de la culture métropolitaine. Le colonisé se sera d'autant plus échappé de sa brousse qu'il aura fait siennes les valeurs culturelles de la métropole. Il sera d'autant plus blanc qu'il aura rejeté sa noirceur, sa brousse.

[...] Le Noir qui entre en France change parce que pour lui la métropole représente le Tabernacle; il change non seulement parce que c'est de là que lui sont venus Montesquieu, Rousseau et Voltaire, mais parce que c'est de là que lui viennent les médecins, les chefs de service, les innombrables

petits potentats – depuis le sergent-chef "quinze ans de service" jusqu'au gendarme originaire de Panissières. Il y a une sorte d'envoûtement à distance, et celui qui part dans une semaine à destination de la Métropole crée autour de lui un cercle magique où les mots Paris, Marseille, la Sorbonne, Pigalle représentent les clés de voûte. Il part et l'amputation de son être disparaît à mesure que le profil du paquebot se précise. Il lit sa puissance, sa mutation, dans les yeux de ceux qui l'ont accompagné. "Adieu, madras, adieu foulard..."

FANON Frantz : *Peau noire, masques blancs*, Seuil (Points-Essais), 1975 (1^e éd. 1952), pp. 14-18

La société coloniale vue par les Africains

L'école

Comme médusé, mon père nous regardait partir dans le jour naissant. Il assistait impuissant au rapt de son fils. Ma mère ne laissa rien voir de ses sentiments. Je savais qu'intérieurement elle devait se morfondre et se réjouir à la fois de voir son fils passer dans le camp des êtres forts.

En dépit de l'incertitude de la suite des événements, le fait que les Bambara du Bawé se fussent dérangés jusqu'à nous pour venir me chercher me donna une certaine valeur aux yeux de ma mère, qui sans doute me trouvait en cet instant d'épreuve plus homme, plus Bandia que son mari qui n'avait jamais connu une aventure pareille. Quand je me retournai pour jeter un coup d'œil furtif à mes parents, tandis que mon père baissait toujours la tête, je rencontrai le regard de

ma mère qui brillait d'un mystérieux éclat. Je n'y compris rien sur l'heure, mais je devais savoir plus tard qu'elle était ravie de ce que mon père considérait comme un malheur.

Quand nous arrivâmes à l'autre bout du village, après que les Bambara eurent répété la même scène devant plusieurs cases qu'ils semblaient avoir repérées d'avance, nous étions une cinquantaine de bambins nus, attachés à la même corde. Je reconnus mes compagnons de jeu, dont la présence me redonna encore un peu plus d'assurance. Il y avait Sangba, notre chef de bande, Sazzo le gringalet, Doungoupî, le turbulent, Monguio le fils du forgeron et bien d'autres encore. Il n'y avait pas de filles parmi nous et cela ne me surprit guère car les affaires d'hommes ne

regardaient pas les femmes. Oui, je me considérais déjà comme un homme. Si jamais je sortais sain et
35 sauf de cette épreuve, toutes les filles de mon quartier me vénéreraient et s'arracheraient les feuilles de leur cache-sexe pour m'essuyer le visage en signe d'admiration. Je ne serais plus le petit Adabi d'hier mais celui qui fraie avec les
40 Bawé.

[...] Pour beaucoup, on ne nous reverrait plus jamais, nous rompons définitivement avec le village et le milieu familial.

Suivant la sente qui conduisait au quartier des
45 Bawé, en haut du plateau nord, nous arrivâmes tout essoufflés devant la grande bâtisse où résidait Bobichon [qui est un commandant français] . [...]

“ Mes enfants, n'ayez pas peur, nous dit-il, en hachant ses mots. Je ne vais pas vous manger, ni
50 vous arracher à votre famille. Je veux faire de vous des hommes meilleurs que vos pères, que vos aînés. Je vous offre la porte du paradis et vous ne voulez pas y entrer ? C'est dommage ! Enfin, malgré vous, je ferai de vous des hommes heureux,
55 des hommes civilisés. Demain vous serez des auxiliaires de l'administration et Limanguigna ne sera plus le pays des sauvages. Mes paroles glissent sur vous comme l'eau sur le dos d'un canard. Mais demain, je l'espère, vous serez des
60 êtres plus humains que vous n'êtes présentement. ”

Puis, se tournant vers Doumta, le farouche Bambara, il poursuivit :

“ Tu es un brave caporal, tu seras récompensé des efforts que tu as déployés aujourd'hui. Conduis
65 maintenant ton troupeau de négrillons à l'ombre des arbres que tu vois là-bas ; M. Rigaud, l'instituteur [qui est un Bawé], viendra les voir. ”

A l'ombre des fromagers qui formaient un dôme à la limite de la concession de Sicar, le sorcier blanc,
70 nous fûmes libérés de notre corde. Nous nous égaillâmes sous les arbres, oubliant momentanément notre aventure. [...]

Nous rectifiâmes instinctivement notre attitude quand nous vîmes Bobichon déboucher de sa
75 grande bâtisse et se diriger vers nous. [...] [Avec]

son gros ventre, sa moustache fournie et ses yeux globuleux, [il] était la terreur même ! [...]

“ Alors, Rigaud, [...] sortirez-vous quelque chose de ces bouts d'ébène ?

80 - En tout cas, ça ne va pas être facile, murmura le dénommé Rigaud. Ce sera passionnant d'opérer une mutation en des êtres aussi différents de nous, acheva-t-il, sans se départir de son sourire.

- Je vous souhaite beaucoup de plaisir en leur
85 compagnie, reprit Bobichon, avec une expression d'incrédulité sur la figure. Il est peut-être possible de les amener au raisonnement et au jugement logique ; ils ont peut-être les mêmes facultés que les petits de chez nous...

90 - J'en suis convaincu, M. Bobichon.

- Alors je vous en fais cadeau et je m'en lave les mains. Débrouillez-vous comme vous pouvez, la pédagogie n'a jamais été mon fort.

- Oh! Vous savez, ce n'est pas sorcier; surtout avec
95 ceux-ci, je ne vais pas me casser la tête avec les méthodes de chez nous. Il suffit de leur faire répéter inlassablement les mots et les phrases pour leur faire entrer quelques rudiments de français dans la tête.

100 - Comme vous dites, enchaîna Bobichon. [...] Il me faut des auxiliaires, des gens qui servent d'intermédiaires entre nous et la population. Apprenez-leur des choses empruntées à leur milieu, à leur vie. Pas de grandes théories, surtout
105 pas de philosophie. Ce ne sont pas des hommes de tête qu'il nous faut, mais des hommes de main. Qu'ils nous servent sans poser de questions et qu'ils obéissent avant de comprendre. S'ils arrivent à distinguer leur main droite de la gauche, c'est
110 largement suffisant ; il n'en faut pas plus. Vous m'avez compris, n'est-ce pas ?

- Soyez tranquille, M. Bobichon, vous pouvez compter sur moi. ”

Pierre Sammy : *L'Odyssée de Mongou*, éditions Hatier, Paris, 1977, pp. 40-43, cité in CHEVRIER Jacques (textes recueillis et présentés par) : *Les Blancs vus par les Africains*, Favre, 1998, pp. 65-69

L'église

Au moment où il pénétra dans l'église, il y faisait encore tout noir. Seule la lumière d'un cierge clignotait là-bas sur l'autel. Malgré l'heure de nombreux fidèles remplissaient déjà la nef. Ils
5 récitaient le chapelet, tous ensemble, hommes et femmes. On n'entendait que les mots... *Mââria... Gratia... Yéésus... Maria... Gratia... Yéésus* ; on ne pouvait pas percevoir ce qu'ils disaient au milieu. C'est seulement sur les mots Maria, Gratia, Yéésus,
10 qu'ils prenaient plaisir à appuyer, ils n'articulaient pas le reste. Cette prière, ainsi récitée, ressemblait à un chant étrange, une mélodie funèbre, ennuyeuse et triste où la même phrase musicale reviendrait indéfiniment : cela créait une ambiance
15 propice au sommeil. Aussi voyait-on, çà et là, un homme dodelinant de la tête : il était assoupi.

Le jeune homme prit place près de l'allée centrale, sur le long banc de bois. Il s'adossa à un pilier. Il se mit à rêver pendant que les fidèles récitaient le
20 chapelet *Maria... Gratia... Yéésus... Maria... Gratia... Yéésus*. Et soudain, ils se turent ; ils avaient déroulé tout leur chapelet. Ils attendirent en silence que commence la messe. Les toux se répondaient, répercutées par les échos. C'est
25 incroyable comme plusieurs hommes réunis peuvent tousser ! pensa Banda.

La moitié gauche, exclusivement réservée aux femmes, attira bientôt son attention. Sans parler des vagissements des bébés, il montait de cette
30 partie de l'église une rumeur permanente, sourde et tumultueuse. Le suisse n'avait pas trop de toute son autorité, de toutes ses attributions et de tous ses insignes pour y maintenir l'ordre : pour tout dire, le côté des femmes suffisait à accaparer toute son
35 ardeur et toute sa conscience professionnelle. Cela permettait que du côté des hommes on pût s'adonner, sans angoisse ni scrupule, au plaisir de dormir. L'aube envahissant rapidement la nef, les femmes se découvraient les unes les autres. Elles

40 se considéraient mutuellement avec circonspection d'abord, avec un air hautain ou indifférent ensuite, ou encore avec hostilité. Les jeunes filles surtout et les jeunes femmes avaient bien de la peine à dissimuler leurs sentiments. On pouvait voir que
45 celle-ci détestait celle-là qui portait une plus belle robe ; et cette dernière méprisait superbement quiconque n'avait pas une robe manifestement égale en valeur, en beauté, en coupe, à la sienne. Banda remarqua que rien n'était moins courtois
50 qu'une femme. Bien peu acceptaient de gaieté de cœur l'effort de se pousser légèrement pour faire une petite place à une arrivante. Il se produisit même quelques rixes, anodines par malheur - au gré de Banda qui commençait à s'amuser. Lorsque
55 apparaissait le suisse tout se calmait automatiquement ici tandis que sur son dos éclataient d'autres contestations, d'autres voix...

La clochette tinta là-bas. La vraie messe commençait. Le prêtre et les enfants de chœur, à
60 genoux devant l'autel, dans une attitude d'infini respect et d'humble soumission, la tête inclinée sur la poitrine, récitaient des prières en latin. On entendait leurs voix jusque près du portail : *confiteor Deo omnipotenti... Amen... Dominus*
65 *vobiscum... Et cum spiritutuo...* Qui me dira jamais ce que tout ça signifie... *Dominus vobiscum cum spiritutuo...* pensait Banda. Le catéchiste lui-même m'a avoué un jour qu'il ne le savait pas. C'est vrai qu'il a ajouté que ça n'avait
70 aucune importance. Mais moi je voudrais bien savoir. J'aimerais tant savoir ce que tout ça signifie : *Dominus vobiscum cum spiritutuo...*

BETI Mongo : *Ville cruelle*, Présence africaine, Paris, 1954, pp. 156-158 cité in CHEVRIER Jacques (textes recueillis et présentés par) : *Les Blancs vus par les Africains*, Favre, 1998, pp. 61-63

Les attributs des Blancs dans la littérature orale africaine

A T T R I B U T S	Date de la collecte du texte			Moyenne
	avant 1920	1921-1955	après 1955	
Intelligence, connaissances, ruse	12.9	11.1	16.9	13.0
Vertus esthétiques et éthiques	17.6	4.1	6.5	10.2
Vertus d'efficacité	8.2	3.5	5.2	6.0
Vertus guerrières	5.1	1.2	1.3	2.9
Techniques militaires, armes modernes	8.6	1.7	2.6	5.0
Techniques commerciales, industrielles	5.5	5.8	5.2	5.9
Institutions de civilisation	1.2	15.2	6.5	6.7
Objets de civilisation	13.3	12.3	26.0	16.4
Aspect surnaturel	5.5	1.2	1.9	3.3
Impuissant	0.0	7.6	0.0	2.2
Qualités négatives, maltraitance des Noirs	4.7	18.1	5.8	9.0
Autres	17.4	18.2	22.1	
Ensemble	100	100	100	

D'après GÖRÖG-KARADY Veronika : *Noirs et Blancs. Leur image dans la littérature orale africaine*, CNRS, 1976, p. 227

Si les Noirs...

Au fait, avez-vous déjà pensé que, si au lieu de faire des masques, nous avions fait, nous les nègres, des bateaux à voiles, la tête que vous auriez ? Non, mais, songez que, étant donné toute
5 la variété de bois dont nous disposons chez nous en Afrique, nous aurions pu réaliser la plus belle des goélettes de l'histoire, et voguer vers les nouveaux mondes européens.
Non, mais, songez que si l'un de nous avait pu
10 découvrir les Amériques, la tête que vous auriez, ce soir. Eh oui ! car, d'escalades en escales, et d'escales en esclaves, vous auriez représenté aujourd'hui nos fameux ghettos blancs ; vous

seriez devenus un problème pour le monde noir,
15 nous accusant et nous reprochant sans cesse de faire vis-à-vis de vous du paternalisme libéral.
Tenez ! Imaginez-vous chantant votre détresse sur un tam-tam électronique, ou bien priant nos dieux sur un rythme menuettant. White power !
20 Non, mais, avez-vous déjà pensé que, si au lieu de faire des masques, nous avions fait, nous les nègres, des bateaux à voiles, la tête que vous feriez si, à cause de votre couleur de peau, on vous eût fait accomplir votre service militaire dans ce que
25 nous aurions appelé "la coloniale" ; et si, en temps de guerre, on vous eût mis en première ligne de feu

afin de protéger nos arrières, ce qui est normal ; et
si nos flics vous abordaient en vous tutoyant et en
vous balançant des coups de genoux dans le bas-
30 ventre pour vous faire plier en avant afin que vous
puissiez ramasser à terre votre carte d'identité
tombée ou jetée ; et si, tout petits, dans nos écoles,
on vous eût fait apprendre : “Nos ancêtres les

Bantous ont les yeux noirs et les cheveux crépus !
35 Allez ! Écrivez !”
On a bien fait de faire des masques ; vous n'auriez
jamais pu supporter !

Propos d'Yvan LABÉJOFF, comédien noir, cités in
Classeur des droits de l'homme, s. l. n. d., p. 14

L'ORIENTALISME

Orient et Occident, la construction d'un regard, du Moyen Age à la "modernité"

L'Orient chrétien et l'Islam

Il est clair qu'à l'origine de l'hostilité juive à l'égard de la prédication de Muhammad à Médine, il y avait déjà un sentiment de mépris alimenté par la conscience d'une supériorité religieuse vis-à-vis de ce qui pouvait apparaître comme une *contrefaçon* de la tradition biblique. Mais cette supériorité se fondait aussi sur un héritage livresque ancien, sur un orgueil national et culturel. Ce que les juifs avaient refusé à la prétention de Jésus, personnage évoluant à l'intérieur du judaïsme, ils le refusèrent à celle de Muhammad, élément totalement étranger et extérieur. Si les chrétiens de Nadjrân se montrèrent plus réservés et moins combatifs, c'est sans doute parce qu'ils étaient éloignés de la lutte d'influence qui sévissait à Médine tout en étant davantage arabes. D'où une certaine sympathie de base du Coran pour le christianisme, débarrassée de la passion qui se portait sur l'élément judaïque de Médine, censure, regard de contrôle, en même temps que modèle.

Une fois réduit le judaïsme médinois, c'est surtout aux chrétiens que la conquête arabe va avoir affaire. On a dit et redit que le christianisme monophysite d'Orient s'était empressé d'accepter le joug politique du conquérant arabe parce qu'il en espérait une plus grande tolérance. Idée exacte à condition qu'on la nuance. La conquête arabe a dû

quand même paraître comme un ouragan destructeur, comme une catastrophe douloureuse.

30 Les premières réactions intellectuelles chrétiennes à l'Islam ne nous sont guère connues. Certaines chroniques orientales du VIIe siècle laissent entrevoir une position plutôt favorable.

Sébéos admet par exemple les fondements abrahamiques de l'Islam et irait presque jusqu'à reconnaître une certaine authenticité à la prophétie muhammadienne. Mais un Abû Qurra qui écrivait au milieu du VIIIe siècle avait une connaissance grossière de la doctrine islamique, cependant que le chapitre relatif à l'Islam du *de Heresibus* de Jean Damascène, qui voudrait assimiler la nouvelle religion à une hérésie arianiste, semble bien être une interpolation du IXe siècle.

De toute évidence, à l'époque omayyade, le christianisme disposait, en Orient comme à Byzance, d'un arsenal théologique bien supérieur à celui de l'Islam, presque inexistant alors et qui précisément ne s'est constitué que pour riposter aux attaques du christianisme oriental, lui empruntant ses concepts et ses démarches. Le *Kalâm* [théologie] islamique est né en milieu syrien ou syro-mésopotamien dans un climat de dispute théologique avec les autochtones. Le fait capital toutefois est que l'Orient chrétien, bien plus

55 avancé que l'Occident, vit maintenant sous la
tutelle d'un État tolérant certes mais non
indifférent, au sens où il est déjà doté d'une
religion. Parce que le christianisme oriental a
perdu l'expression et la puissance politiques,
60 l'évolution de son attitude vis-à-vis de l'Islam perd
tout intérêt dans une analyse axée sur les
confrontations de civilisations. Inversement, et à
mesure qu'on avance dans le temps, le
christianisme politique s'identifie à l'Occident
européen, pour culminer dans les Croisades, si l'on
excepte Byzance qui, rétrospectivement, apparaît

comme sans avenir. La chrétienté, réalité purement
occidentale, n'est pas une simple communauté
religieuse, elle s'est voulue corps politique et elle
70 l'a été dans une large mesure. D'elle est sortie
l'Europe moderne, ce qui n'est pas peu de chose,
mais ce qui veut dire que le fait capital c'est son
autonomie, non son degré de culture, grossier au
départ. Or cette autonomie n'avait de sens au
75 Moyen Age que par rapport à l'Islam.

DJAÏT Hichem : *l'Europe et l'Islam*, Seuil (coll. esprit),
1978, pp. 15-16

L'Occident : hostilité et controverse

L'Occident chrétien, entre le VIII^e et le Xe siècle,
a été atteint dans sa chair et dans son âme par les
derniers prolongements de la conquête arabe, lors
de son deuxième souffle. Ce monde menacé, qui,
5 depuis des siècles, n'a pas connu le repos, n'a
pourtant été touché par la vague sarrasine que sur
ses marges: Espagne, Italie du Sud, Gaule
méridionale. Il ne pouvait évidemment, dans un
premier temps, qu'assimiler ces expéditions
10 incessantes, faites au nom d'un État organisé et
impérial, aux autres invasions barbares et
anarchiques dont il était l'objet. Jusqu'à
aujourd'hui, la confusion demeure établie dans les
esprits, ce qui explique qu'un Marc Bloch parle des
15 « repaires » des Arabes, de « leurs fructueuses
razzias », et qu'il qualifie le Freinet du « plus
dangereux des nids de brigands ».

C'est dans cette expérience originelle de l'agression
arabe que la conscience occidentale médiévale va
20 puiser le fondement affectif de sa représentation de
l'Islam, essentiellement pétrie d'hostilité. Mais,
durant le haut Moyen Age, l'Occident, confiné
dans des horizons étroits, n'a pas pu sécréter une
vision cohérente et suffisamment informée de
25 l'Islam. Seule l'Espagne du IX^e siècle crut deviner
dans Muhammad le personnage de l'Antéchrist
puis abandonna plus tard ce type de position pour
y revenir à la fin de la présence musulmane en
Espagne. La tradition carolingienne ne connut pas
30 ces conceptions ou ne les suivit pas et l'on sait par
ailleurs que les relations entre les deux Empires
étaient bonnes.

Pas plus que le mouvement intellectuel irlandais,
la Renaissance carolingienne n'a introduit l'Islam
35 dans ses débats. Il en alla autrement quand la
culture médiévale prit fortement consistance et

quand l'Europe chrétienne, par l'acte de croisade,
se projeta sur l'extérieur.

Ici il faut séparer deux visions: celle du monde
40 populaire et celle de la scolastique. La première
était nourrie de la croisade, la seconde de la
confrontation islamo-chrétienne en Espagne. L'une
se déployait au niveau de l'imaginaire, l'autre au
niveau du rationnel. Dans la littérature populaire,
45 les musulmans étaient des païens et Mahomet un
magicien, homme dépravé, chef d'un peuple
dépravé. Et la *Chanson de Roland*, de son côté,
présente les Sarrasins comme des idolâtres de
Tervagan, mêlant l'épique à l'extravagant. Dans la
50 vision érudite, par contre, il y avait un savoir
préalable. Grâce au *corpus* de Cluny, à la
traduction du Coran par Ketton, la controverse
scolastique s'est nourrie, pourrait-on dire, à la
source. Pierre le Vénérable, Marc de Tolède,
55 Ricoldo, Raymond Martin, Jacques de Vitry, plus
tard Raymond Lulle et Nicolas de Cues, étaient
parfaitement informés du corps doctrinal de
l'Islam. Sans doute faut-il différencier la
controverse contre l'Islam et l'influence de la
60 philosophie islamique sur les grands scolastiques.
Dans quelle mesure la controverse ne représentait-
elle pas une défense et les intellectuels polémistes
des gens ouverts sur le monde extérieur, qui
supportaient mal leur provincialisme? Saint
65 Bernard était infiniment plus fermé que Pierre le
Vénérable. L'arrogance, la mauvaise foi
n'excluaient ni l'intérêt ni même peut-être la
fascination.

Par ses conquêtes scientifiques et sa philosophie,
70 l'Islam se trouve implicitement reconnu comme
élément fondamental de l'histoire de l'esprit. Mais,
reconnu d'une main, il est, en tant que religion et

morale, nié de l'autre, tout en étant de toutes les façons pris en considération. Ainsi l'Occident
75 dissocie-t-il l'apport de la pensée arabe de son jugement sur la valeur de l'Islam.

Une vision intellectuelle s'est donc élaborée au XIIe siècle, elle s'est élargie et précisée aux XIIe et XIVe siècles pour se prolonger jusqu'au XVIIIe
80 *siècle*, pratiquement telle quelle, et, par certains de ses éléments constitutants, jusqu'à l'époque coloniale. Cette vision part d'une vaste colère contre le Prophète qui, par sa « pseudo-prophétie », a stoppé net l'évolution de l'humanité
85 vers la christianisation générale. Qu'il ait été un faux prophète, imposteur et hypocrite, le doute ne semble pas permis à des hommes aussi divers que Raymond Martin, Ricoldo, Marc de Tolède et Roger Bacon. Son message est un message
90 humain, dicté par les noirs desseins d'intérêts terrestres et personnels et le Coran n'est qu'un ensemble de fables empruntées à la Bible et déformées.

Le crime du Prophète n'est pas seulement d'avoir

95 abusé de la crédulité des foules mais aussi d'avoir présenté, tout le long de sa vie, l'exemple même du sensualisme, de la violence et de l'immoralité dont il a marqué les peuples qui l'ont suivi.

Quelque excessifs que soient ces jugements, ils
100 dérivent de la possibilité, non exclue au départ, d'admettre l'Islam comme partie de la vérité chrétienne. Il s'agit seulement de démontrer son erreur d'après les canons de l'Église, de dénier au Prophète sa prétention d'être un vrai prophète, et
105 que la parole de Dieu ait été la parole de Dieu. Aussi bien Allâh est-il Dieu — et non le dieu barbare et spécifiquement arabe de la science moderne — mais il n'a pas parlé à Muhammad. Autrement dit, il n'y a pas ce rejet préalable et
110 global qui se profile à l'horizon de tout jugement moderne sur l'Islam, mais réfutation *a posteriori* d'une possibilité réelle et non réalisée. Il s'agit bien d'une querelle au sein d'un « seul système ».

DJAÏT Hichem : *l'Europe et l'Islam*, Seuil (coll. esprit), 1978, pp. 16-19

Les conséquences idéologiques, humaines et sociales

Aussi bien, l'Islam est-il, dans le sillage de la tradition chrétienne, considéré comme *un perturbateur et un parvenu* appelant précisément la passion parce qu'il prétend se placer sur le même terrain que le christianisme. Si grands que soient ses succès, il n'est qu'un nouveau-venu mal armé, primitif sans élaboration doctrinale et, tout compte fait, simpliste. Ses succès dans le monde ne sont pas la preuve de sa vérité mais un défi à la vérité et un scandale divin permanent, en tant que Dieu, dans ses desseins impénétrables, arme, éduque et fait réussir le mal et le mensonge.

Ici vient s'insérer une vision de l'âme musulmane, issue des conditions mêmes du développement de la pseudo-prophétie. Le comportement du prophète musulman est l'antithèse du comportement de sainteté, fondé sur la répression des instincts. Dans son esprit, dans sa conception du paradis, l'Islam est charnel et matériel. Ses lois et ses institutions n'auront fait que développer ce germe mortel qui le vicie à la base. Si la conception du paradis révèle que nous avons affaire à une religion dénuée de spiritualité, enfermée dans l'image de délices futurs et dégageant une forte odeur de paganisme, la vie du Prophète démontre à son tour la marque de son invalidité. Au vrai, on peut se demander si l'obsession du sexe qui travaillait tout ce petit monde intellectuel frustré n'a pas influé sur l'apparition de cette horreur fascinée devant l'Islam, posé comme religion du sexe, de la licence, de la sauvagerie luxuriante de l'instinct.

A côté du message coranique et de la vie du Prophète, la doctrine et les institutions sociales corroborent, aux yeux des hommes du Moyen Âge, cette vision de la sensualité islamique. La polygamie est naturellement relevée et dénoncée comme un plaisir qui intoxique, ramollit, énerve et effémine. La femme est considérée comme une servante, non comme une compagne, *serva non socia*, alors que la position chrétienne est inverse. Enfin, l'homosexualité est décrite comme permise au paradis par le Coran et à ce sujet Guillaume d'Auvergne remarque que la polygamie n'a pas réussi à éteindre l'homosexualité comme on pouvait s'y attendre. En bref, la société islamique est perçue sur le plan des mœurs comme une société qui ne compte pas la « chasteté parmi les vertus publiques ». Naïvement, la licence sexuelle

est associée à l'Islam, lequel est présenté comme le règne d'une animalité sans freins, et plus naïvement encore cette licence est tenue pour dérivant d'un sensualisme originel inauguré par le Prophète.

A côté de la sexualité, le deuxième thème développé par la vision médiévale occidentale de l'Islam est celui de l'agression, de la force et de la violence. « L'usage de la force, nous dit Daniel, était presque universellement considéré comme une caractéristique majeure et constitutive de la religion islamique et un signe évident d'erreur. » Cette violence musulmane, ressentie profondément et unanimement, est à la fois projection sur l'Islam de la violence occidentale propre, remontée dans l'inconscient collectif de terreurs anciennes, appréhension actuelle et objective, bien qu'amplifiée, d'une violence réelle. Les auteurs qui expriment leur pensée dans un discours rationnel font le parallèle entre le christianisme, qui s'est répandu par la conversion comme par le sacrifice exemplaire des Apôtres, et l'Islam qui a divisé le monde en *Dâr-al-Islâm* [monde de l'Islam] et *Dâr-al-Hârb* [monde de la guerre] avec toute l'idéologie et la mystique de violence réductrice que cette distinction implique. Enfin, descendant de l'esprit général d'un peuple et d'une religion vers les actes particuliers qui en sont le signe et le témoignage, on nous parle de la loi de force que le Prophète a imposée pour s'imposer, de la persécution de l'Église, de la profanation des églises de Dieu transformées en mosquées, c'est-à-dire en « synagogues de Satan », de l'amputation du monde chrétien par l'invasion arabe et l'on avance enfin cette idée que l'Islam n'accepte pas la *disputatio* rationnelle, en quoi nous reconnaitrions volontiers sa résistance aux assauts des convertisseurs.

Ainsi, par elle-même, l'existence d'un Islam à la fois autonome et se réclamant d'une tradition commune, apparaît comme un défi au totalitarisme chrétien, qui se distingue par une conscience d'ancienneté et de légitimité, ensuite parce qu'il n'a pas connu l'expérience du pluralisme religieux de la société. L'unicité du christianisme occidental médiéval a été nourrie du terreau d'un unanimisme préalable, cependant que l'Islam a dû composer avec une société multireligieuse à la base et qui

s'est, petit à petit, laissé absorber.

[...] Et si l'Islam classique a été indifférent vis-à-vis de l'Occident, ce n'était pas manque de curiosité de sa part, mais parce qu'il l'ignorait, n'en ayant rien à tirer. Il reste que les préjugés médiévaux se sont insinués dans l'inconscient

collectif de l'Occident à un niveau si profond qu'on peut se demander, avec effroi, s'ils pourront jamais en être extirpés.

DJAÏT Hichem : *l'Europe et l'Islam*, Seuil (coll. esprit), 1978, pp. 19-21

Les XVIe-XVIIe siècles

Dans la mesure où la chrétienté fait place à l'Europe, dans la mesure où le christianisme, progressivement, y perd le monopole idéologique, l'Islam n'est plus considéré à partir du XVIe siècle comme l'ennemi intime ou primordial. D'un autre côté, le noyau de représentations médiéval, coupé de sa base mais doté d'une puissance d'auto-conservation autonome, menace toujours de resurgir pour peu que les relations réelles entre les deux mondes entrent en phase de conflit.

L'essentiel, toutefois, est la scission majeure qui s'est opérée dans l'esprit européen. Mais il y a plusieurs Europes modernes: l'Europe dérivée de la Renaissance et de la Réforme, l'Europe des Lumières, l'Europe impérialiste d'après 1850. Et au sein de chaque Europe, se recoupent plusieurs cercles, donc différents angles de visions: celui du politique, du religieux, du marchand, de l'intellectuel libre, du colon installé.

Aux XVIe-XVIIe siècles, la conscience religieuse ne polémique plus avec l'Islam. Mais elle reste incapable, dès lors qu'elle s'y intéresse, de dépasser ses racines dogmatiques, prenant comme cible la vérité de la prophétie muhammadienne. [...] Plus souvent, l'Église et la scolastique ignorent l'Islam, si elles connaissent le musulman. Le sentiment de supériorité et de vérité se conjugue avec une conscience de suprématie politique et de civilisation. Le monde enfin trouve son axe puisque la force et la culture coïncident maintenant avec la vérité. Et l'Islam retourne à la barbarie en tant qu'il est expulsé de cette sphère commune où la tradition médiévale pouvait l'accrocher même si

c'était pour le réfuter. Il n'est plus perçu comme adversaire théologique — controversé mais par là même pris au sérieux —, mais comme une religion élémentaire à rejeter du courant spirituel central de l'humanité. C'est ainsi que, durant toute l'époque moderne, le christianisme incarnera le plus fortement en Occident la tendance hostile à l'Islam. Il en va autrement du monde profane, de plus en plus agissant dans la réalité sociale à mesure que le temps passe. Se libérant de la pression chrétienne, la pensée séculière, dans la spéculation intellectuelle comme dans la pratique politique, s'ouvre à une nouvelle vision de l'universel. De ce fait, elle a profondément ressenti l'Islam comme partie intégrante et importante de la vie humaine.

Au niveau politique, l'Islam était identifié à l'Empire ottoman. L'Arabe s'efface de l'horizon européen, mais l'Islam turc s'y intègre. D'où des rapports largement sécularisés, obéissant surtout à la rationalité diplomatique. Certes, il y a eu la Sainte-Ligue et l'action de Pie V, mais Lépante même était-elle une bataille de puissances ou de religions? Et quand les Espagnols chassèrent les Grenadins, après une des plus grandes révoltes de l'histoire pour l'identité, il s'agissait d'un problème de loyalisme politique autant que d'une confrontation entre civilisations. Et, face au monolithisme de l'Empire turc, l'Europe paraissait encore fragile.

DJAÏT Hichem : *l'Europe et l'Islam*, Seuil (coll. esprit), 1978, pp. 22-23

La « modernité » européenne et l'Islam

Le regard intellectuel sur l'Islam, l'Orient et l'âme musulmane s'est enrichi, diversifié; il s'est fait plus direct et plus serein. La notion d'Orient,

essentiellement turco-persan, y apparaît comme une notion de civilisation. La vision populaire oscille entre l'image d'un Orient splendide et

merveilleux, celle d'un Oriental lascif et cruel, d'un Barbaresque fruste et violent, le tout coiffé par la vision d'un Islam religieux fanatique, agressif, simple, élémentaire. Si la conscience vulgaire mêle inextricablement l'Orient drôlatique et l'Orient redoutable, la conscience intellectuelle et politique de l'élite ne s'intéresse qu'à l'Islam et à l'Orient sérieux, débarrassant l'un et l'autre de leur particularisme.

Certes, plus l'Europe affine ses instruments culturels, plus elle se perçoit comme le centre du monde. Et plus elle surplombe le monde par son regard, plus il lui paraît pittoresque. Mais, au XVIII^e siècle, l'enthousiasme, l'optimisme, l'universalisme empêchent ce pittoresque de se tourner en réalité méprisée.

L'universalisme en tant que postulation d'une nature commune pose l'égale potentialité des cultures à réaliser l'humain. Et il se change alors en relativisme.

En dehors du monde orientaliste fixé selon l'expression de Rodinson sur un « essentialisme culturel », tourné vers le passé, privilégiant dogmatiquement la culture classique gréco-romaine et implicitement la société occidentale de son temps, le XVIII^e siècle européen, dans ses noyaux centraux, fut tout entier traversé par un souci de compréhension de l'Islam. Il n'est que de citer Boulainvilliers, Goethe, quelque peu Voltaire et Montesquieu, et même un homme du XVIII^e comme Napoléon, pour s'en convaincre.

Dans quelle mesure le XVIII^e siècle ne doit-il pas sa générosité au fait qu'il a échappé à la gangrène de la volonté de domination? On put ainsi se demander s'il n'y a pas de rupture fondamentale entre le XVIII^e et le XIX^e siècle, avec son impérialisme, son industrie, sa bourgeoisie, et si, avec l'universalisation de fait, ce dernier siècle n'a pas clos l'ère de l'universalisme d'intention: cela pourrait expliquer que les colonisés, pour combattre l'Europe triomphaliste et triviale, en appelèrent aux idées du XVIII^e paradoxalement diffusées par le XIX^e comme sa propre négation.

Car, ce qui, dans la deuxième moitié de ce siècle expansionniste, infléchissait et conditionnait toute la vision de l'Europe, c'était le phénomène de l'impérialisme. L'ethnocentrisme méprisant justifiait la domination, et celle-ci à son tour nourrissait l'ethnocentrisme. Tout entier, le monde non-européen se trouvait dévalorisé et destitué de sa dignité historique. Il devenait un domaine

ethnologique. Dans la mesure où il gardait une agressivité latente, l'Islam était dénoncé comme le repaire du fanatisme et le panislamisme comme une conspiration contre l'Europe. L'Europe confisquait les lumières du XVIII^e pour servir une entreprise terre à terre, et ne puisait derechef dans l'arsenal polémique du Moyen Âge pour disqualifier ceux qu'elle a soumis. A vrai dire, rien n'était plus éclectique que l'impérialisme: il s'identifiait indifféremment et selon le cas aux visages les plus contradictoires de l'Europe. C'est ainsi que le jacobinisme radical français s'appuyait sur l'Église à l'extérieur mais la combattait à l'intérieur, que l'orientalisme dressait tour à tour, contre l'Islam, le christianisme et l'humanisme séculier. Au reste, l'Europe impériale trouvait sa justification finale dans l'idée de mission civilisatrice ou libératrice, ramassée dans les rebuts d'un XVIII^e siècle que, de tout son prosaïsme, de tout son particularisme, elle niait en fait et en esprit.

Même la critique libérale, au XX^e siècle, de la colonisation et de l'impérialisme n'a pas atteint le degré de désintéressement du XVIII^e. Peut-être était-elle acculée, par la force de la dialectique historique, à nier la supériorité de l'Europe au nom d'une certaine idée de l'Europe. L'intelligentsia occidentale retombe dans l'ethnocentrisme lors même qu'elle croit le mettre en question, puisqu'elle se pose comme seule apte à définir les valeurs universelles. Mais il s'agit d'un européocentrisme non formulé, plutôt inconscient que conscient, et il anime un combat qui, tout compte fait, met en cause la domination occidentale.

L'eurocéocentrisme affleure plus nettement dans les groupes idéologiquement engagés. On le trouve chez les chrétiens, qu'ils soient de gauche ou de droite, on le trouve aussi parmi les marxistes. [...] C'est l'Europe qui a inventé le concept culturel d'Islam comme totalité. S'y réfère-t-elle encore alors que le monde musulman est politiquement éclaté et l'Islam lui-même ramené à sa seule fonction religieuse? Il n'y a plus aujourd'hui de débat de l'Europe avec l'Islam, mais un débat de chaque Européen avec lui-même et avec le monde, et de chaque musulman avec lui-même et avec son Europe.

DJAÏT Hichem : *L'Europe et l'Islam*, Seuil (coll. esprit), 1978, pp. 23-26

L'orientalisme comme ethnocentrisme

Orientalisme et science

La question de l'orientalisme engage à réfléchir au-delà d'elle-même sur les conditions d'un savoir qui a l'autre pour objet. Elle met en jeu notre vision du monde et permet d'interroger la place et le rôle dévolus à la science dans la construction de cette vision.

[...] Que notre savoir sur l'Autre ait servi (et serve toujours) à la domination que nous avons exercée (et que nous exerçons encore) sur lui est un fait indiscutable. Mais on ne saurait le réduire à cela.

[...] En dehors d'une réflexion sur l'état actuel du savoir en Occident la critique de l'orientalisme se réduit à la dénonciation banale de son ethnocentrisme. Loin d'être spécifiquement occidental, l'ethnocentrisme est constitutif du regard que toute civilisation jette, plus ou moins loin autour d'elle, sur le monde. Que notre civilisation ait été conquérante ne la distingue pas davantage des autres sur ce plan. Qu'elle ait clamé son universalité non plus. [...] En revanche, je crois relativement plus facile de comprendre pourquoi cette expansion planétaire européenne puis occidentale ne s'est pas réduite à un simple épisode dans l'incessante fluctuation des rapports de forces impériaux (vue, du moins, depuis l'époque présente) mais semble bien avoir ouvert un nouveau chapitre de l'histoire du monde: à travers la domination de l'Europe, comme chacun sait, se sont inégalement répandus, très au-delà de cette domination même, des modes de faire. Appelons cela: « technique moderne ». Une des particularités importantes de la technique moderne est que, tout en étant liée dans ses origines à une conception particulière du monde, elle est devenue universelle dans ses effets. [...] A cette étape de l'évolution humaine la question reste ouverte, et la prudence incite à penser que, pour le moment, le seul universel concret de l'humanité est la technique, sans la vision du monde qui a accompagné et soutenu son développement. Tel est précisément le divorce qu'il nous est difficile d'accepter: nos valeurs ne se répandent pas

nécessairement partout, au contraire d'une technique qui a désormais cessé d'être exclusivement occidentale. Cette divergence entre valeurs et technique n'est pourtant pas très difficile à observer, et nous l'accepterions volontiers s'il ne s'y mêlait une difficulté plus profonde: la certitude contradictoire que les sciences qui ont accompagné le développement de la technique moderne se sont elles-mêmes libérées des jugements de valeurs — ce qu'on appelle sans trop réfléchir l'« objectivité scientifique », ont confondu la rigueur avec le caractère reproductible et « falsifiable » de l'expérience scientifique. D'une part nous revendiquons les sciences modernes comme « nôtres », d'autre part nous demeurons persuadés qu'elles se sont développées indépendamment de nos croyances, de nos convictions, de notre vision du monde, autant dire indépendamment du milieu qui les a vues naître. [...] En tout état de cause, la science considère que les prétentions à l'universalité des deux grandes religions rivales en Méditerranée sont choses du passé ou résiduelles, pour ne pas dire rétrogrades, au regard de l'universalité nouvelle et effective qu'elle instaure depuis plus de deux siècles. [...] En s'obstinant donc à vouloir imposer son universel contre celui de l'Occident, berceau de la science moderne et de la modernité, l'Islam s'oppose en réalité à la modernité et à la science. Ainsi va l'argument. En d'autres termes, l'Occident se prévaut de ce que « sa » science — pour lui devenu « la » science — ait produit de l'universel — la technique — pour poser son regard comme vrai. [...] Ils [les Orientalistes] ne font rien d'autre, dans leur domaine, que de s'appuyer sur la suprématie implicite de la science en général lorsqu'ils affirment ne vouloir répondre à la critique de leur savoir que sur le seul terrain qui compte pour tout individu sensé, le solide terrain de la science. Tout se passe comme si ce terrain, la science, était clairement délimité et comme si les critères de ce qui est scientifique et de ce qui ne l'est pas

85 faisaient consensus parmi les honnêtes gens. Tout
se passe comme si l'étanchéité entre l'objectivité
du savoir sur l'autre et l'opinion qu'on a de cet
autre était nécessairement assurée par la démarche
90 scientifique: comme si notre vision du monde,
parce que scientifique, nous épargnait la nécessité
d'un regard anthropologique sur nous-mêmes, sur
les présupposés qui président au découpage de la
réalité que nous soumettons à notre investigation.
Or le seul fait que le concept d'Occident, auquel
95 nous continuons de nous référer quotidiennement
pour désigner la civilisation à laquelle nous
croyons appartenir, ait émergé en opposition à un
concept d'Orient chargé de notre altérité, de tout ce
que nous ne voulions ou ne pouvions pas assumer,
100 ce seul fait massif indique avec éloquence que la
découpe du temps et de l'espace échappe à la
rigueur scientifique dont NOUS aimons à nous
prévaloir et qu'elle relève bien plutôt de notre
imaginaire historique. En d'autres termes, cette
105 découpe résulte des traces laissées dans la
conscience collective par les monuments
successifs de notre rencontre avec l'Autre. Tel est,

à cet égard, le travail insidieux d'une science qui se
voudrait libre de toute histoire: effacer, dans leur
110 richesse et leur ambiguïté, la succession de ces
rencontres de notre mémoire collective, de manière
à en donner une interprétation unique, rassurante.
Dans ces conditions, la « rencontre » avec l'Autre
ne peut être que la répétition d'un malentendu.
115 Mais c'est cet Autre, bien sûr, qui, en refusant de
se laisser enfermer dans les limites que notre
science lui a assignées, se condamne à ne rien
entendre. Notre science ne se contente pas de
découper et d'exclure, elle se donne, de surcroît, la
120 compétence de départager les responsabilités. Pour
s'intéresser à l'autre, il ne suffit pas de l'étiqueter,
si précieuses que puissent être les connaissances
que nous déposons dans ces petites cases, il faut
accepter d'interroger les conditions
125 épistémologiques qui nous empêchent de
l'entendre.

HENTSCH Thierry : Les armes de la science, in
Qantara, édité par l'Institut du Monde Arabe, octobre
1994, pp. 35-37

Islam et orientalisme

Le rapport entre orientalisme et Islam est un rapport de sujet à objet, de chercheur à matière de recherche. C'est donc un rapport entre un être conscient et l'objet de cette conscience. Ce que
5 l'orientalisme a fait à l'égard de l'Islam doit être comparé aux découvertes géographiques de l'Occident dans les différents continents du globe: du fait de ces découvertes, des populations, des régions et des continents sont passés dans la
10 conscience occidentale de l'état d'éléments inconnus à des éléments « existants », car sans cette perception occidentale, ils n'auraient pas accédé à cette « existence », l'Occident confondant sa propre conscience avec la « conscience
15 universelle ». L'Occident nous a ensuite transmis ses connaissances relatives à ces découvertes, en décrétant *de facto* qu'elles représentent, pour nous aussi, des « découvertes ». Ainsi, l'Africain apprend-il « la découverte des zones tropicales »
20 grâce aux voyageurs occidentaux, et que cette découverte représente une « étape historique » de l'histoire humaine. C'est en fait par un tel mécanisme que s'opère l'annexion de « l'objet de conscience » à « l'être conscient ». Le problème de
25 la pensée occidentale réside, à mon avis, dans cette exagération dans la généralisation. Et cela remonte aux temps des Romains. Pour les Occidentaux, la pensée occidentale est *la* pensée, et le monde occidental est *le* monde ! Une telle attitude est
30 caractéristique d'une perception isolée et coupée de ceux qu'elle prétend « découvrir » en tant qu'objet de son regard. Tous les travaux menés en Occident en matière de recherche et d'études sur les « autres », n'ont rien changé à ce rapport
35 d'extériorité. Et j'aimerais citer ici une observation profonde faite par Malek Ben Nabi dans les années cinquante: « *Un progressiste occidental peut comprendre et même soutenir les peuples opprimés par son État dans les domaines politique*
40 *et économique, mais il est incapable de percevoir les autres formes d'oppression culturelle et intellectuelle subies par ces peuples* ». C'est de cette formation mentale et psychologique qu'est né l'orientalisme en Occident. Il en a hérité une
45 double tare: d'une part l'exagération dans la généralisation, d'autre part la perception de son rapport à l'Autre en termes d'être conscient et

lucide face à un « objet » de cette conscience. Dans ce rapport, l'être conscient représente un
50 esprit européen pur jetant sur l'Islam un regard chrétien ou athée supposé analyser les discours d'une communauté se prétendant chargée d'un message céleste, après le christianisme. L'orientalisme a vu dans cette communauté une
55 simple formation sociale devant être soumise à des critères et normes tirés de ses propres expériences, afin de définir les différences existant entre elles et ses équivalents en Occident. Différences que l'orientaliste a élevées au rang d'aspects essentiels
60 des phénomènes étudiés; car elles lui permettent d'accentuer la distance entre « le sujet » et « l'objet ». Aussi a-t-il formulé sa perception de la matière de sa recherche de manière à maintenir cette dernière à l'extérieur de son propre univers. Le
65 mariage est, par exemple, en Occident un lien éternel qui ne tolère pas la dislocation. Et c'est à cause de cette rigidité que l'on assiste dans les sociétés contemporaines au développement de liens extra-conjugaux. Mais l'orientaliste, et
70 malgré ce phénomène négatif, rejette la souplesse du mariage islamique et n'y voit qu'une aberration. De même, l'orientaliste voit-il une aberration dans la formule islamique réunissant l'au-delà et le monde sensible, bien que cette formule n'occulte
75 aucunement la différence entre l'âme et la matière. Cette attitude est liée, sans doute, à ce que l'orientaliste envisage toujours son rapport à l'Islam non en termes d'échange de connaissances mais en termes d'être conscient et d'objet de
80 conscience. Dans cette vision des choses, l'essentiel ne réside pas dans ce qui est commun, mais dans ce qui fait divergence. Ce qui enlève leur temporalité aux phénomènes et aux différences, au grand bénéfice des clivages et des
85 ruptures. C'est pourquoi l'orientaliste partage l'humanité entre blancs et gens de couleur, dans une perception où le blanc n'est pas seulement une couleur, mais une différence élevée au rang d'essence.

EL-BECHIR Tarek : De l'Islam et de l'orientalisme, in *Qantara*, édité par l'Institut du Monde Arabe, octobre 1994, pp. 32-33

90

L'orientalisme : une science coloniale ?

Vous dites que vous êtes un grand pays musulman. Vous occupez directement ou par des protectorats plus ou moins indirects toute l'Afrique septentrionale. Vous gouvernez dans l'Afrique
5 centrale des pays sur lesquels la propagande musulmane s'étend à toute heure. Et, alors que vous êtes tenus, pour gouverner le monde musulman, de le connaître et de le comprendre, alors que vous êtes tenus, si vous voulez que vos
10 fonctionnaires, là-bas, comprennent et respectent ces hommes, d'apprendre à ces fonctionnaires ce qu'est le monde musulman, ce qu'est la civilisation arabe, il n'y a presque, sauf à Paris, aucune chaire d'histoire musulmane, de droit musulman, et des
15 autres enseignements musulmans dans vos universités. [...]
Quoi ! vous avez là une civilisation admirable et ancienne, une civilisation qui, par ses sources, tient à toutes les variétés du monde antique, une

20 civilisation où se sont fondus la tradition juive, la tradition chrétienne, la tradition syrienne, la force de l'Iran et toute la force du génie aryen, mêlée, avec les Abbassides, à la force du génie sémitique; et depuis des siècles cette force est en mouvement,
25 religion, philosophie, science, politique, avec des périodes de déclin, mais aussi des périodes de réveil. Vous ne gouvernerez noblement ces hommes que si vous les comprenez dans toute leur grandeur et si vous dressez les nouvelles
30 générations de France à les comprendre et à les respecter. (Applaudissements à l'extrême gauche et sur divers bancs). (Chambre des députés, séance du 1er février 1912)

Texte cité par LIAZU Claude : *Race et civilisation. L'autre dans la culture occidentale. Anthologie critique*, Syros, 1992, pp. 330-31

La contemporanéité : le temps européen dans l'histoire universelle ?

Nous savons que ce terme [contemporanéité] est dérivé du mot *temps* [...] qui définit une époque, une période ou une ère: l'âge de pierre, la Renaissance (en Europe), l'époque abbasside...
5 Mais aujourd'hui nous utilisons le terme de contemporanéité dans une acception qui l'éloigne de son contexte d'origine, puisqu'elle se réfère à l'époque moderne et à la « modernité » comme concept universel, abstraction faite des lieux, de la
10 religion ou de la langue. A l'origine le concept ne prétendait aucunement distinguer, à lui seul, une époque, un groupe humain d'un autre, ni établir une identité quelconque. C'est ainsi qu'on parlait d'Européen contemporain, de musulman
15 contemporain ou d'Indien contemporain. Mais aujourd'hui la contemporanéité a fini par accéder à une signification absolue et l'époque moderne est devenue un lieu d'identification collective remplaçant les groupes d'appartenance religieuse,
20 nationale ou autres. Ainsi s'est forgé un dispositif de critères applicables à l'histoire de l'humanité tout entière. Les aspects et les innovations relevant du seul vécu historique des sociétés européennes et

américaines constituent la référence de ce nouveau
25 système. S'il est opératoire pour ces deux sociétés, il l'est beaucoup moins pour le reste du monde. Il y a donc là exagération dans la généralisation et annexion du présent du monde entier à celui de l'Europe et des États-Unis. Cette vision n'a pas
30 manqué de provoquer une cassure dans notre conscience culturelle, comme dans notre conception du temps, notre perception des caractéristiques propres à chaque communauté humaine. Aussi l'unité du temps ayant permis
35 d'annexer à l'Occident l'ensemble des groupes humains a effacé la conscience que ces derniers avaient de leur présent, en faisant du présent occidental leur avenir à tous, tandis que leur passé est devenu un fardeau dont il faut se débarrasser.
40 De la sorte le concept de l'unité du temps moderne comme instrument unificateur fondé sur le modèle occidental aboutit à annexer à ce modèle non seulement le présent des autres peuples, nations et autres groupes humains, mais leur passé
45 également, car l'unité du présent implique celle du passé. Il soumet par conséquent l'histoire de

l'humanité à des critères d'évaluation tirés de la seule expérience du monde occidental. L'histoire occidentale, avec son arsenal de normes, périodes, 50 références et visions, impose son hégémonie à l'histoire du monde entier, y compris à celle de l'Islam. Les efforts des orientalistes se sont en fait concentrés sur une relecture de notre passé et de ses différentes époques. Ils en ont reformulé les 55 événements et les valeurs suivant des critères tirés de leur propre culture, annexant ainsi une histoire à une autre. Ils ont jugé les faits marquants de notre histoire selon un modèle de fonctionnalité correspondant aux fonctions des «faits 60 semblables» observés dans l'histoire occidentale, sans tenir aucun compte de la différence naturelle des performances fonctionnelles suivant les contextes. Cette anomalie a même atteint les instruments d'analyse des systèmes, organismes, 65 idées et événements. Ces instruments, avec pour seule référence l'expérience occidentale, n'ont pu que comparer les mécanismes régissant les sociétés asiatiques ou africaines à ceux régissant la société modèle: ainsi, quand on parle de féodalité 70 en Occident, on doit fatalement parler de quasi-féodalité ailleurs ! De même, la conception occidentale de la religion a été érigée en modèle à son tour: là, on compare les fonctions

traditionnelles de la religion et les réformes et 75 contestations qui les affrontent dans les autres pays du monde à l'histoire de l'Église catholique au Moyen Age, avec la révolution de Calvin, la laïcité, etc. La conséquence la plus grave de cette déformation historique a sans doute été l'annexion 80 de notre histoire à celle de l'Occident et la dépendance culturelle et intellectuelle qui s'est ensuivie. C'est ainsi que la méthode occidentale a pu dominer notre regard sur l'Islam en tant qu'histoire, pensée et société. Une aliénation 85 tellement néfaste que nous la payons aujourd'hui de notre incapacité à définir notre propre vision de nos sociétés et de notre histoire. Le concept de l'unité du temps comme unificateur culturel international a donné lieu à une annexion de notre 90 présent par celui de l'Occident, considéré comme le modèle de modernité dont sont dérivées les valeurs et les normes des autres. La référence à cette modernité implique l'annexion du présent et du passé du monde à ceux de l'Occident. Et c'est 95 l'orientalisme qui est responsable de cette aberration.

EL-BECHIR Tarek : De l'Islam et de l'orientalisme, in *Qantara*, édité par l'Institut du Monde Arabe, octobre 1994, pp. 34

L'orientalisme de Victor Hugo

La première préface des Orientales, janvier 1829

En y réfléchissant, si cela pourtant vaut la peine qu'on y réfléchisse, peut-être trouvera-t-on moins étrange la fantaisie qui a produit ces *Orientales*. On s'occupe aujourd'hui, et ce résultat est dû à 5 mille causes qui toutes ont amené un progrès, on s'occupe beaucoup plus de l'Orient qu'on ne l'a jamais fait. Les études orientales n'ont jamais été poussées si avant. Au siècle de Louis XIV on était helléniste, maintenant on est orientaliste. Il y a un 10 pas de fait. Jamais tant d'intelligences n'ont fouillé à la fois ce grand abîme de l'Asie. Nous avons aujourd'hui un savant cantonné dans chacun des idiomes de l'Orient, depuis la Chine jusqu'à l'Égypte.

15 Il résulte de tout cela que l'Orient, soit comme image, soit comme pensée, est devenu, pour les intelligences autant que pour les imaginations, une sorte de préoccupation générale à laquelle l'auteur de ce livre a obéi peut-être à son insu. Les couleurs 20 orientales sont venues comme d'elles-mêmes empreindre toutes ses pensées, toutes ses rêveries — et ses rêveries et ses pensées se sont trouvées tour à tour, et presque sans l'avoir voulu, hébraïques, turques, grecques, persanes, arabes, 25 espagnoles même, car l'Espagne c'est encore l'Orient; l'Espagne est à demi africaine, l'Afrique est à demi asiatique.

Lui s'est laissé faire à cette poésie qui lui venait. Bonne ou mauvaise, il l'a acceptée et en a été 30 heureux. D'ailleurs il avait toujours eu une vive sympathie de poète, qu'on lui pardonne d'usurper un moment ce titre, pour le monde oriental. Il lui

semblait y voir briller de loin une haute poésie. C'est une source à laquelle il désirait depuis 35 longtemps se désaltérer. Là, en effet tout est grand, riche, fécond, comme dans le moyen-âge, cette autre mer de poésie. Et, puisqu'il est amené à le dire ici en passant, pourquoi ne le dirait-il pas ? il lui semble que jusqu'ici on a beaucoup trop vu 40 l'époque moderne dans le siècle de Louis XIV, et l'antiquité dans Rome et la Grèce; ne verrait-on pas de plus haut et plus loin, en étudiant l'ère moderne dans le moyen-âge et l'antiquité dans l'Orient ?

Au reste, pour les empires comme pour les 45 littératures, avant peu peut-être l'Orient est appelé à jouer un rôle dans l'Occident. Déjà la mémorable guerre de Grèce avait fait se retourner tous les peuples de ce côté. Voici maintenant que l'équilibre de l'Europe paraît prêt à se rompre; le 50 *statu quo* européen, déjà vermoulu et lézardé, craque du côté de Constantinople. Tout le continent penche à l'Orient. Nous verrons de grandes choses. La vieille barbarie asiatique n'est peut-être pas aussi dépourvue d'hommes 55 supérieurs que notre civilisation le veut croire. Il faut se rappeler que c'est elle qui a produit le seul colosse que ce siècle puisse mettre en regard de Bonaparte, si toutefois Bonaparte peut avoir un pendant; cet homme de génie, turc et tartare à la 60 vérité, cet Ali-Pacha, qui est à Napoléon ce que le tigre est au lion, le vautour à l'aigle.

HUGO Victor : *Odes et ballades, les Orientales*, Nelson Ed., 1940, pp. 403-404

Sara la baigneuse

SARA, belle d'indolence,
Se balance
Dans un hamac, au-dessus
Du bassin d'une fontaine
5 Toute pleine
D'eau puisée à l'Ilyssus;

[...] Reste ici caché : demeure !
Dans une heure,
D'un œil ardent tu verras
10 Sortir du bain l'ingénue,
Toute nue,
Croisant ses mains sur ses bras.

Car c'est un astre qui brille
Qu'une fille
15 Qui sort d'un bain au flot clair
Cherche s'il ne vient personne
Et frissonne,
Toute mouillée au grand air.

[...] On voit tout ce que dérobe
20 Voile ou robe ;
Dans ses yeux d'azur en feu,
Son regard que rien ne voile
Est l'étoile
Qui brille au fond d'un ciel bleu.

25 L'eau sur son corps qu'elle essuie
Roule en pluie.
Comme sur un peuplier;
Comme si, gouttes à gouttes,
Tombaient toutes
30 Les perles de son collier.

Mais Sara la nonchalante
Est bien lente
A finir ses doux ébats;
Toujours elle se balance
35 En silence,

Et va murmurant tout bas :

« Oh ! si j'étais capitaine,
Ou sultane,
Je prendrais des bains ambrés,
40 Dans un bain de marbre jaune,
Près d'un trône,
Entre deux griffons dorés !

« J'aurais le hamac de soie
Qui se ploie
45 Sous le corps prêt à pâmer;
J'aurais la molle ottomane
Dont émane
Un parfum qui fait aimer.

« Je pourrais folâtrer nue,
50 Sous la nue,
Dans le ruisseau du jardin,
Sans craindre de voir dans l'ombre
Du bois sombre
Deux yeux s'allumer soudain.

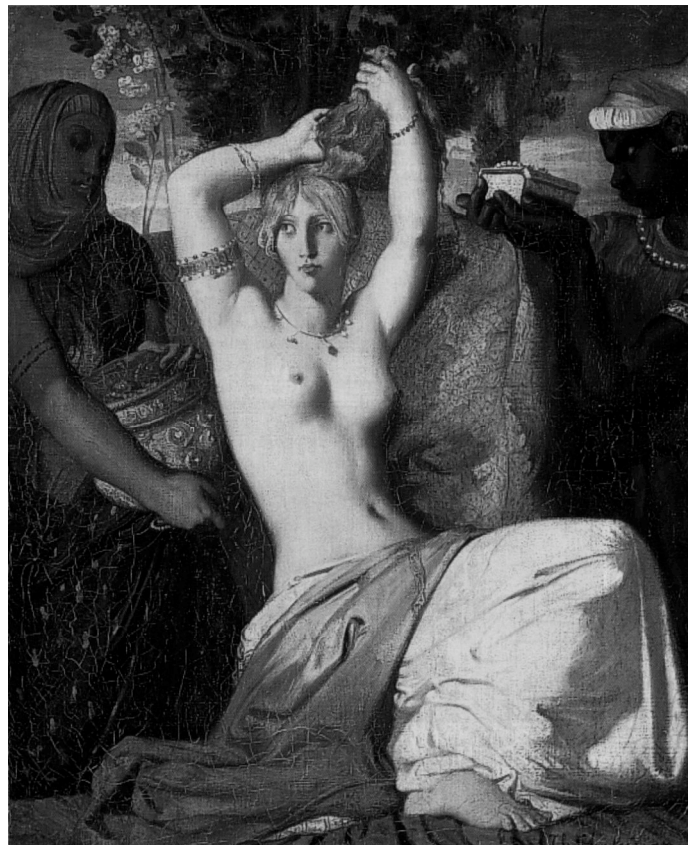
55 « Il faudrait risquer sa tête
Inquiète,
Et tout braver pour me voir,
Le sabre nu de l'heiduque,
Et l'eunuque
60 Aux dents blanches, au front noir !

« Puis, je pourrais, sans qu'on presse
Ma paresse
Laisser avec mes habits
Traîner sur les larges dalles
65 Mes sandales
De drap brodé de rubis. »
[...]

HUGO Victor (1828) : *Odes et ballades, les Orientales*,
Nelson Ed., 1940, pp. 403-404



La Grande Odalisque (Ingres, 1814)



Esther à sa toilette (Théodore Chassériau, 1841)

Documents tirés de MARSEILLE Jacques (dir.) : *Histoire seconde, les fondements du monde contemporain*, Nathan, 1996, pp. 246-47

ALTERITE INTRA-EUROPÉENNE

IMAGES ET USAGES DE LA PAUVRETE

La tradition grecque

Aristote

L'excès de richesse, ou bien, à l'opposé, l'excès de pauvreté [...] rend difficile la soumission à la raison. Dans un cas apparaissent les ambitieux démesurés, et plutôt les grands criminels, dans
5 l'autre les malfaiteurs, et surtout les petits délinquants : les crimes et délits se commettent soit par démesure, soit par malveillance.
[...] Les riches] ne veulent ni ne savent obéir,

tandis que ceux qui sont privés d'une manière
10 excessive sont trop avilis [...]. Il se forme une cité d'esclaves et de maîtres.

ARISTOTE, *Politique*, cité par SASSIER Philippe : *Du bon usage des pauvres. Histoire d'un thème politique, XVIe-XXe siècle*, Fayard, 1990, pp. 17-18

La tradition judéo-chrétienne

L'Antiquité

Éloigne de moi fausseté et mensonge, ne me donne ni indigence ni richesse ; dispense-moi seulement ma part de nourriture, car, trop bien nourri, je pourrais te renier en disant : "Qui est le
5 Seigneur ?" ou, dans la misère, je pourrais voler, profanant ainsi le nom de mon Dieu.
Proverbes, 30, 8-9

Jésus lui dit : "Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu auras
10 un trésor dans les cieux. Puis viens, suis-moi!" [...] Et Jésus dit à ses disciples : "En vérité, je vous le déclare, un riche entrera difficilement dans le Royaume des cieux. Je vous le répète, il est plus facile à un chameau de passer par un trou
15 d'aiguille."

Matthieu, 19, 21-24

[Le Tout Puissant] a jeté les puissants à bas de leurs trônes et il a élevé les humbles ; les affamés, ils les a comblés de biens et les riches, il les a renvoyés le mains vides.
20 Luc, 1, 52

L'un nourrira l'autre par la douceur en lui lisant la parole de Dieu, [...] l'autre le nourrira.
Saint AUGUSTIN, vers 400, in Sassier, p. 52

Textes tirés de : *La Bible*, TOB; SASSIER Philippe : *Du bon usage des pauvres. Histoire d'un thème politique, XVIe-XXe siècle*, Fayard, 1990

Le Moyen Age et les Temps modernes

L'orme, arbre agréable et de grande taille, ne porte pas de fruits; la vigne, au contraire, basse et petite, est chargée de grains abondants, mais les grappes, si elles ne sont pas relevées et maintenues par un tuteur, pourrissent en terre. [...] Il faut que le riche étende ses branches, c'est-à-dire ses mains pleines des richesses de ses terres, et qu'il entretienne les pauvres du Christ.
5 CÉSAIRE d'ARLES, VIe s., in Sassier, p. 52

10 Comme l'yaue estaint le feu, l'aumosne estaint le pechié¹. Si vous aviegne, jamais, dist Jehans, que vous chaciés les povres ainsi; mais donnés-lour, et Diex vous donra.
JOINVILLE : *Vie de Saint Louis*, 1309, in
15 Geremek, p. 114

Le pauvre, par une heureuse nécessité, est éloigné de tout ce qui pourroit le corrompre. Le pauvre, pour peu qu'il corresponde à la grâce de son état, conserve donc aisément l'innocence de son cœur.
20 Le pauvre, s'il pèche par fragilité, trouve dans sa pauvreté même le remède de son péché.
[...] La raison la plus générale, comme la plus naturelle, pourquoi les hommes sont injustes, superbes, sensuels, c'est qu'ils sont riches ou qu'ils
25 ont la passion de l'être.

[...] Si vous remontez jusqu'à la source d'où cette opulence est venue, à peine en trouverez-vous où l'on ne découvre, dans l'origine et dans le principe, des choses qui sont terribles. [...] Pour être riche,
30 [...] on dévore la substance du pauvre, on renie la veuve et l'orphelin.
BOURDALOUE, vers 1700, in Sassier, pp. 135-6, 142-3

Textes tirés de BORIAUD Jean-Yves: *Le nouveau monde*, Paris, Belles Lettres, 1992 ; GEREMEK Bronislaw : *Inutiles au monde, truands et misérables dans l'Europe moderne*, Gallimard (Arch. Julliard), 1980 ; SASSIER Philippe : *Du bon usage des pauvres. Histoire d'un thème politique, XVIe-XXe siècle*, Fayard, 1990

¹ Un texte médiéval, intitulé *Vie de Saint Éloi*, précise "Dieu aurait pu faire tous les hommes riches, mais il voulut qu'il y ait des pauvres en ce monde, afin que les riches aient une occasion de racheter leurs péchés." (cité par GEREMEK) (Cf. aussi le texte de Pierre MARTYR dans le chapitre « La découverte de l'Amérique »)

La perception laïque

La vision « bourgeoise »

Vagabons sont gens oiseux, faitsneantz, gens sans adveu¹, gens sans domicile, sans mestier et vacation², et comme les appelle l'ordonnance de la police de Paris, gens qui ne servent que de nombre, *sunt pondus inutile terrae*.

Commentaire d'un juriste lyonnais sur l'interprétation de l'Édit de Charles X de 1566, in Geremek, p. 85

Si est-ce que l'on voit que lors que les pieds, qui sont la partie du corps humain la plus abjecte, sont malades, il y a tant de sympathie et de charité naturelle entre tous les autres membres que le cœur, la tête, les yeux et les mains sont en perpétuelles inquiétudes à y trouver et appliquer le remède; [...] de même, il n'y a personne dans le corps politique, qui ne compatisse à la nécessité et ne contribue au soulagement des plus misérables.

Institution de l'aumosne générale de Lyon, 1628, in Sassier, p. 91

Prenons, sans faire un choix, cent pauvres; [...] comparons ces ignorants à un pareil nombre de doctes, qui auront fait leurs études à l'Université. [...] Après quoi, examinons sans partialité la vie et la conduite que mènent ces deux sortes de personnes. J'ose bien assurer que parmi les premiers, qui ne savent ni lire ni écrire, on trouvera plus d'union et d'amour fraternel, moins de corruption et d'attachement au monde, plus de contentement d'esprit, plus d'innocence, plus de sincérité, sans compter plusieurs autres bonnes qualités qui conduisent à la tranquillité publique et à une félicité réelle, que l'on en rencontrera parmi les derniers. [...] On ne trouvera nulle part l'innocence et la probité plus généralement répandues que parmi les païsans les plus ignorants et les plus idiots. [...] Nous n'exigeons point de

l'indigent qu'il sache faire des compliments, mais qu'il travaille, et qu'il soit assidu à son ouvrage. [...] Les lumières augmentent et multiplient nos désirs. [...] La prospérité et le bonheur de chaque état exigent donc que les connaissances du pauvre laborieux se terminent à ses seules occupations. [...] Chaque heure que les enfants pauvres emploient sur les livres, c'est tout autant de perdu

pour la société.

[...] Dans une nation libre où il n'est pas permis d'avoir des esclaves, les plus sûres richesses consistent à pouvoir disposer d'une multitude de pauvres laborieux. [...] Pour rendre la société heureuse, et pour que les particuliers soient à leur aise [...] il faut qu'un grand nombre soit ignorant aussi bien que pauvre.

MANDEVILLE, 1705, in Sassier, p. 140

Le genre humain, tel qu'il est, ne peut subsister, à moins qu'il y ait une infinité d'hommes utiles qui ne possèdent rien du tout : car certainement, un homme à son aise ne quittera pas sa terre pour venir labourer la vôtre. [...] Tous les paysans ne sont pas riches: et il ne faut pas qu'ils le soient. On a besoin d'hommes qui n'aient que leurs bras et de la bonne volonté.

VOLTAIRE, XVIIIe s., in Sassier, p. 164

Textes tirés de SASSIER Philippe : *Du bon usage des pauvres. Histoire d'un thème politique, XVIe-XXe siècle*, Fayard, 1990, pp. 91, 140, 164

¹ Qui ne sont *avoués* par aucun seigneur ; terme de féodalité établissant un lien de vassalité.

² Profession

La vision révolutionnaire

C'est [...] la partie la plus basse du peuple, qui par son travail et son commerce et par ce qu'elle paie au Roi, l'enrichit et tout son royaume, c'est elle qui fournit les soldats et les matelots de ses armées de terre et de mer, et grand nombre d'officiers; tous les marchands et petits officiers de judicature. C'est elle qui exerce et qui remplit tous les arts et métiers: c'est elle qui fait tout le commerce et les manufactures de ce royaume; qui fournit tous les laboureurs, vigneron et manouvriers de la campagne; qui garde et nourrit les bestiaux; qui sème les bleds [blés] et les recueille; qui façonne les vignes et fait le vin. [...] Voilà en quoi consiste cette partie du peuple si utile et si méprisée qui a tant souffert et qui souffre tant.

VAUBAN, vers 1700, in Sassier, p. 162

C'est une injustice criante de faire manger ainsi à des fainéants, à des gens oisifs et inutiles, la nourriture que les seuls bons ouvriers devroient avoir. [...] S'il y a parmi les peuples quelques particuliers, quelques familles, quelques communautés de prêtres qui ne travaillent point, [...] c'est qu'ils savent bien qu'il y en a d'autres, qui

travaillent plus utilement qu'eux, sans quoy il faudroit bien qu'ils missent la main à l'œuvre, comme les autres. [...] Pauvres peuples. Vous êtes chargés de tout le fardeau de l'État, [...] ce n'est que des fruits de vos pénibles travaux, que tous ces gens-là vivent. [...] Ces pauvres peuples s'épuisent jour et nuit au travail en suant sang et eau pour avoir chétivement de quoi vivre pour eux, et pour avoir de quoi fournir abondamment aux plaisirs et aux contentements de ceux qui les rendent si malheureux dans la vie. [...] Toute l'autorité, tous les biens, tous les plaisirs, tous les contentements, toutes les richesses et même l'oisiveté du côté des grands, des riches et des nobles, [...] du côté des pauvres tout ce qu'il y a de pénible et de fâcheux, savoir la dépendance, les soins, la misère, les inquiétudes et toutes les fatigues du travail.

Abbé MESLIER, 1733, in Sassier, p. 171

Textes tirés de SASSIER Philippe : *Du bon usage des pauvres. Histoire d'un thème politique, XVIe-XXe siècle*, Fayard, 1990

La vision moderne

La société doit à tous ses membres subsistance ou travail. Celui qui, pouvant travailler, refuse, se rend coupable envers la société et perd alors tout droit à sa subsistance.

[...] Si celui qui existe a le droit de dire à la société : faites-moi vivre, la société a également le droit de lui répondre : donne-moi du travail.

LA ROCHEFOUCAULT-LIANCOURT, 1790, in Sassier, p. 186

Les classes pauvres et vicieuses ont toujours été et seront toujours la pépinière la plus productive de toutes les sortes de malfaiteurs : ce sont elles que nous désignerons plus particulièrement sous le titre de classes dangereuses [...]. Lors même que le vice n'est pas accompagné de la perversité, par cela qu'il s'allie à la pauvreté dans le même individu, il est un juste sujet de crainte pour la société, il est dangereux.

FRÉGIER, 1840, in Sassier, p. 230

La recherche de la richesse [...] est la poursuite la plus religieuse et la plus indispensable de nos jours [...]. Étant pauvre, l'homme ne peut plus

accomplir les plus nombreux et les plus indispensables de ses devoirs publics et privés. Un pauvre volontaire, un pauvre résigné est un homme immoral au suprême degré.

PECQUEUR, 1842, in Sassier, pp. 245-6

La loi de sélection naturelle, appliquée à l'humanité, fait voir avec surprise, avec douleur, combien jusqu'ici ont été fausses nos lois politiques et civiles, de même que notre morale religieuse. Il suffit d'en faire ressortir ici un des vices le moins souvent signalés, mais non pas l'un des moins graves. Je veux parler de cette charité imprudente et aveugle pour les êtres mal constitués où notre ère chrétienne a toujours cherché l'idéal de la vertu sociale et que la démocratie voudrait transformer en une sorte de solidarité obligatoire, bien que sa conséquence la plus directe soit d'aggraver et de multiplier dans la race humaine les maux auxquels elle prétend porter remède. On arrive ainsi à sacrifier ce qui est fort à ce qui est faible, les bons aux mauvais, les êtres bien doués d'esprit et de corps aux êtres vicieux et malingres. Que résulte-t-il de cette protection inintelligente

accordée exclusivement aux faibles, aux infirmes, aux incurables, aux méchants eux-mêmes, enfin à tous les disgraciés de la nature ? C'est que les maux dont ils sont atteints tendent à se perpétuer indéfiniment; c'est que le mal augmente au lieu de diminuer, et qu'il s'accroît de plus en plus aux dépens du bien.

Préface d'une traduction française d'un ouvrage de

DARWIN, 1862, in Liauzu, pp. 89-90

Textes tirés de LIAUZU Claude : *Race et civilisation. L'autre dans la culture occidentale. Anthologie critique*, Syros, 1992 ; SASSIER Philippe : *Du bon usage des pauvres. Histoire d'un thème politique, XVIe-XXe siècle*, Fayard, 1990

La vision anticapitaliste

La pauvreté prêchée par l'Évangile est la plus grande vérité que le Christ ait prêchée aux hommes. La pauvreté est décente; ses habits ne sont pas troués comme le manteau du cynique; son habitation est propre, salubre et close.

[...] La condition normale de l'homme en civilisation est la pauvreté. [...] Le créateur [...] a voulu nous conduire pas à pas à la vie ascétique et spirituelle : il nous enseigne la sobriété et l'ordre, et nous les fait aimer. Notre destinée n'est pas dans la jouissance [...], nous n'avons pas d'autre vocation que de cultiver notre cœur et notre intelligence, et c'est pour nous y aider, au besoin pour nous y contraindre, que la Providence nous fait une loi de la pauvreté. " *Beati pauperes spiritu*." Et voilà pourquoi les poètes et les philosophes [...] célébraient la médiocrité et

prêchaient le mépris du luxe; pourquoi le Christ [...] nous enseigne à demander à Dieu, pour toute nourriture, notre pain quotidien. Tous avaient compris que la pauvreté est le principe de l'ordre social et notre seul bonheur ici-bas.

PROUDHON, 1861, in Sassier, pp. 214-5

Règne de l'argent [qui] consacre la mort de tous les autres règnes : le règne de l'esprit libre, du travail honnête et joyeux, de l'action désintéressée, de la sainteté. [...] Ah ! il faut parier sur la pauvreté.

MOUNIER, 1931-33, in Sassier, p. 217

Textes tirés de SASSIER Philippe : *Du bon usage des pauvres. Histoire d'un thème politique, XVIe-XXe siècle*, Fayard, 1990

La vision tiers-mondiste

La famine affaiblit l'homme et le rend malade avant de le tuer; elle le détruit aussi moralement; [...] apathie, développement physique et intellectuel médiocre, affaiblissement de l'état
5 général, [...] faible aptitude à l'effort. [...] La famine chronique interdit aux hommes qu'elle atteint de parvenir à un épanouissement de leurs possibilités physiques et mentales.

DUMONT René et ROSIER Bernard, 1966, in
10 Sassier, p. 298

Dans les sociétés pauvres soustraites à la logique de l'accumulation, la vie s'éprouve sans le support des biens de l'argent, au contact des autres et de

l'environnement naturel. [...] Ainsi les hommes au
15 ventre creux [...] conservent-ils encore, au fond du dénuement, un trésor de symboles propres à expliquer et à commander la vie [...]. Ce sont les peuples les plus pauvres qui connaissent le plus sûrement les sens cachés de la vie [...]. Le tiers
20 monde sauvera l'Occident, les pauvres sont l'avenir des riches.

ZIEGLER Jean, 1988, in Sassier, p. 287)

Textes tirés de SASSIER Philippe : *Du bon usage des pauvres. Histoire d'un thème politique, XVIe-XXe siècle*, Fayard, 1990

REGARDS SUR LA FEMME

Naissance de l'antiféminisme occidental

Le Christ et les femmes

Ainsi, la peur de la femme n'est pas une invention des ascètes chrétiens. Mais il est vrai que le christianisme l'a très tôt intégrée et qu'il a ensuite agité cet épouvantail jusqu'au seuil du XXe siècle.

5 C'est dire que l'antiféminisme agressif que nous mettrons plus particulièrement en relief durant la période XIVe-XVIIe siècles n'était pas une nouveauté dans le discours théologique. Celui-ci était-il une juste lecture de l'Évangile ? On trouve

10 au contraire dans les textes qui font connaître l'enseignement de Jésus « un souffle de charité qui s'étend aussi bien aux femmes qu'aux lépreux » (Simone de Beauvoir), et surtout l'exigence révolutionnaire d'une égalité foncière entre

15 l'homme et la femme. Aux pharisiens qui lui demandent s'il est permis de répudier sa femme pour n'importe quel motif, Jésus répond: « N'avez-vous pas lu que le Créateur, dès l'origine, les fit homme et femme et qu'il a dit: — Ainsi donc

20 l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme et les deux ne feront qu'une seule chair ? Ainsi ils ne sont plus deux, mais une seule chair » (Mtt. XIX, 1-9, et Mc X, 1-9). L'attitude de Jésus vis-à-vis des femmes a été à ce

25 point novatrice qu'elle a choqué même ses disciples. Alors que les femmes juives n'avaient aucune part à l'activité des rabbins et étaient exclues du culte du Temple, Jésus s'entoure volontiers de femmes, cause avec elles, les

30 considère comme des personnes à part entière, surtout quand elles sont méprisées (la Samaritaine, la pécheresse publique). Il associe des femmes à son activité de prédication: « Les Douze, écrit saint Luc, L'accompagnaient ainsi que quelques femmes

35 qui avaient été guéries d'esprits mauvais et de maladies: Marie, surnommée la Magdaléenne... Jeanne, femme de Chouza, intendant d'Hérode, Suzanne et plusieurs autres qui les assistaient de leurs biens » (Lc VIII, 1-4). Alors que tous les

40 disciples sauf Jean abandonnent le Seigneur le jour de sa mort, des femmes demeurent, fidèles, au pied de la croix. Elles seront les premiers témoins de la Résurrection, point sur lequel s'accordent les quatre Évangiles. [...] L'égalité préconisée par

45 l'Évangile céda devant des obstacles de fait, nés du contexte culturel dans lequel le christianisme se répandit. Jouèrent ensemble contre « L'annonce contestataire de l'égale dignité » des deux conjoints les structures patriarcales des Juifs et des

50 Gréco-Romains et une longue tradition intellectuelle qui, du pythagorisme au stoïcisme, en passant par Platon, prônait le détachement des réalités terrestres et affichait un égal mépris du travail manuel et de la chair (« *Tota mulier in*

55 *utero* »).

DELUMEAU Jean : *La peur en Occident, XIVe-XVIIIe siècles*, Fayard, 1978, pp. 309-310

Conception de la femme chez saint Paul

Saint Paul, qui est à l'origine des ambiguïtés du christianisme à l'égard du problème féminin, proclama certes l'universalisme évangélique (« Il n'y a ni Juif ni Grec..., ni esclave ni homme libre, ni homme ni femme: car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus » [Épître aux Galates III, 8]). Mais, fils et élève de pharisien en même temps que citoyen romain, il contribua à placer la femme chrétienne dans une position de subordination à la fois dans l'Église et dans le mariage. Il lui demanda d'avoir la tête voilée dans les assemblées de prière et, rappelant le deuxième récit de la création (Gen. II, 21-24), écrivit: « Ce n'est pas l'homme, bien sûr, qui a été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme » (I Cor. XI, 9) — paroles que dément partiellement le contexte — mais de celui-ci la tradition chrétienne oublia de se souvenir. Quant à la célèbre allégorie conjugale, elle devint le fondement « du dogme de la subordination inconditionnée de la femme à l'homme » et contribua à « sacraliser une situation culturelle antiféministe ». Rappelons-en les termes: « Que les femmes soient soumises à leur mari comme au Seigneur; en effet, le mari est chef [= la tête] de sa femme, comme le Christ est chef de l'Église, lui, le Sauveur du corps. Or, l'Église se soumet au Christ; les femmes doivent donc et de la même manière, se soumettre en tout à leurs maris.

» (Éph. v, 22-24.)

Deux passages du corpus paulinien ont joué un rôle important dans l'exclusion des femmes du ministère presbytéral-épiscopal. D'abord I Cor. XIV, 34-35: « Que les femmes se taisent dans les assemblées, car il ne leur est pas permis de prendre la parole; qu'elles se tiennent dans la soumission comme la loi elle-même le dit. » Le second passage (I Tim. II, 11-14) est tout aussi catégorique — saint Thomas d'Aquin s'appuiera sur lui — et déclare: « Je ne permets pas à la femme d'enseigner et de gouverner l'homme. » La majorité des exégètes pensent maintenant que ces deux textes sont des interpolations. D'autre part, saint Paul a manifesté à plusieurs reprises sa reconnaissance à l'égard des femmes dont l'activité apostolique secondait la sienne. Il n'était sûrement pas un misogyne. Il reste qu'il a partagé l'androcentrisme de son temps. Accentuèrent encore la marginalisation de la femme dans la culture chrétienne en train de se constituer l'attente de la fin du monde longtemps considérée comme prochaine, l'exaltation de la virginité et de la chasteté et l'interprétation masculinisante du récit de la chute dans la Genèse (III, 1-7).

DELUMEAU Jean : *La peur en Occident, XIVe-XVIIIe siècles*, Fayard, 1978, p. 310

L'antiféminisme des Pères de l'Église

Tertullien, s'adressant à la femme, lui dit: «Tu devrais toujours porter le deuil, être couverte de haillons et abîmée dans la pénitence, afin de racheter la faute d'avoir perdu le genre humain...

5 Femme, tu es la porte du diable. C'est toi qui as touché à l'arbre de Satan et qui, la première, a violé la loi divine. »

L'agressivité de Tertullien et son austérité outrancière camouflaient une véritable aversion pour les mystères de la nature et de la maternité.

10 Dans le *De monogamia*, il évoque avec dégoût les nausées des femmes enceintes, les seins ballants et les mioches qui braillent. D'une certaine manière l'esprit de Tertullien se retrouve chez saint Ambroise qui, lui aussi, dénigre le mariage. Il est vrai qu'en exaltant la virginité il propose un type de féminisme inédit appelé à une longue carrière: « le mariage n'étant qu'un pis-aller, la maternité n'apportant que douleurs et ennuis, mieux vaut s'en détourner et opter pour la virginité, l'état sublime et quasi divin ». Pour saint Jérôme, le mariage est un don du péché. Écrivant à une jeune fille, à qui il conseille de rester vierge, il traite par le mépris le commandement biblique: « Croissez, multipliez et remplissez la terre ».

« Tu oses rabaisser le mariage qui a été béni par Dieu ? direz-vous. Ce n'est point rabaisser le mariage que de lui préférer la virginité... Personne ne compare un mal à un bien. Que les femmes mariées tiennent fierté de prendre rang derrière les vierges. « Croissez, multipliez et remplissez la terre » (Gen. I, 28). Qu'il croisse et se multiplie celui qui veut remplir la terre. Ta cohorte à toi est dans les cieux. « Croissez et multipliez... » : ce commandement s'est accompli après le paradis, après la nudité et les feuilles de figuier qui annonçaient les folles étreintes du mariage. »

La sexualité est le péché par excellence: cette équation a pesé lourd dans l'histoire chrétienne. [...] Au contraire, « la virginité, écrit Marie-Odile Métral, intégrité physique, purification de l'âme et consécration à Dieu [...] est retour à l'origine [et] à l'immortalité dont elle atteste la réalité. ». Le désir étant réputé trouble, mauvais et insatiable, une série de relations s'établit pour longtemps, dès le temps des Pères de l'Église, que Marie-Odile Métral pose de la façon suivante :

mariage = 2es noces = animalité = perversité

virginité = veuvage = divinité = sainteté

50 Dans les milieux d'Eglise, on tint désormais pour évidente vérité que « virginité et chasteté remplissent et peuplent les sièges du paradis » — formulation du XVIe siècle. Mais, tout en exaltant la virginité féminine, la théologie n'en continua pas moins de théoriser la misogynie foncière de la culture qu'elle avait inconsciemment adoptée. Comment toutefois concilier cet antiféminisme avec l'enseignement évangélique sur l'égale dignité de l'homme et de la femme ? Saint Augustin y parvint grâce à une étonnante distinction: tout être humain, déclara-t-il, possède une âme spirituelle asexuée et un corps sexué. Chez l'individu masculin, le corps reflète l'âme, ce qui n'est pas le cas chez la femme. L'homme est donc pleinement image de Dieu, mais non la femme qui ne l'est que par son âme et dont le corps constitue un obstacle permanent à l'exercice de sa raison. Inférieure à l'homme, la femme doit donc lui être soumise.

Cette doctrine, ultérieurement aggravée dans des textes faussement attribués à saint Augustin lui-même et à saint Ambroise, passa avec ceux-ci dans le fameux *Décret* de Gratien (vers 1140-1150), qui devint jusqu'au début du XXe siècle la principale source officieuse du droit de l'Église et où on peut lire:

« Cette image de Dieu est dans l'homme [Adam], créé unique, source de tous les autres humains, ayant reçu de Dieu le pouvoir de gouverner, comme son remplaçant, parce qu'il est l'image d'un Dieu unique. C'est pour cela que la femme n'a pas été faite à l'image de Dieu. » Gratien prend ensuite à son compte le texte du pseudo Ambroise: « Ce n'est pas pour rien que la femme a été créée, non pas de la même terre dont a été fait Adam, mais d'une côte d'Adam... C'est pour cela que Dieu n'a pas créé au commencement un homme et une femme ni deux hommes ni deux femmes; mais d'abord l'homme, ensuite la femme à partir de lui. »

90 Saint Thomas d'Aquin n'a donc pas innové en enseignant à son tour que la femme a été créée plus imparfaite que l'homme, même quant à son âme, et qu'elle lui doit obéir « parce que naturellement chez l'homme abonde davantage le discernement et la raison ». Mais aux arguments théologiques il ajouta, pour faire bonne mesure, le

100 poids de la science aristotélicienne: seul, l'homme joue un rôle positif dans la génération, sa partenaire n'étant que réceptacle. Il n'y a véritablement qu'un seul sexe, le masculin. La femme est un mâle déficient. Il n'est donc pas étonnant qu'être débile, marqué par *l'imbecillitas* de sa nature — un cliché mille fois répété dans la littérature religieuse et juridique — la femme ait
105 cédé aux séductions du tentateur. Aussi doit-elle demeurer sous tutelle. « La femme a besoin du mâle non seulement pour engendrer, comme chez les autres animaux, mais même pour se gouverner: car le mâle est plus parfait par sa raison et plus fort en vertu. »

110 Saint Thomas d'Aquin s'efforça toutefois de désacraliser les interdits relatifs au sang menstruel, adoptant sur ce sujet, à l'intérieur, bien sûr, du système aristotélicien, une attitude qu'on pourrait qualifier de scientifique. Pour lui, les règles sont le résidu du sang produit en dernier par la digestion; il sert à fabriquer le corps de l'enfant: Marie n'a pas constitué autrement celui de Jésus. Mais des tabous venus du fond des âges ne se laissent pas
120 facilement abattre par le raisonnement. De nombreux auteurs ecclésiastiques (Isidore de Séville, Rufin de Bologne, etc.) et les canonistes glossateurs du *Décret* de Gratien affirmèrent tout

125 au long du Moyen Age le caractère impur du sang menstruel, en se référant souvent explicitement à l'*Histoire naturelle* de Pline. Selon eux, ce sang chargé de maléfices empêchait la germination des plantes, faisant mourir la végétation, rouillait le fer, donnait la rage aux chiens. Des pénitentiels interdirent à la femme ayant ses règles de
130 communier, voire d'entrer à l'Église. D'où, plus généralement, l'interdiction aux femmes de servir la messe, de toucher les vases sacrés, d'accéder aux fonctions rituelles.

135 Ainsi le Moyen Age « chrétien », dans une assez large mesure, additionna, rationalisa et majora les griefs misogynes reçus des traditions dont il était l'héritier. En outre, la culture se trouvait maintenant, dans une très large mesure, aux mains de clercs célibataires qui ne pouvaient qu'exalter la virginité et se déchaîner contre la tentatrice dont ils redoutaient les séductions. C'est bien la peur de la femme qui a dicté à la littérature monastique ces anathèmes périodiquement lancés contre les
145 attrait fallacieux et démoniaques de la complice préférée de Satan.

DELUMEAU Jean : *La peur en Occident, XIVe-XVIIIe siècles*, Fayard, 1978, pp. 311-313

Images médiévales de la femme

Odon, abbé de Cluny (Xe siècle): « La beauté physique ne va pas au-delà de la peau. Si les hommes voyaient ce qui est sous la peau, la vue des femmes leur soulèverait le cœur. Quand nous
5 ne pouvons toucher du bout du doigt un crachat ou de la crotte, comment pouvons-nous désirer embrasser ce sac de fiente ? »

Marborde, évêque de Rennes puis moine à Angers (XIe siècle): « Parmi les innombrables pièges que
10 notre ennemi rusé a tendu à travers toutes les collines et les plaines du monde, le pire et celui que presque personne ne peut éviter, c'est la femme, funeste cep de malheur, bouture de tous les vices, qui a engendré sur le monde entier les
15 plus nombreux scandales... La femme, doux mal, à la fois rayon de cire et venin, qui d'un glaive enduit de miel perce le cœur même des sages. »

Naturellement les moines, pour se justifier eux-mêmes, tâchaient de détourner les autres du mariage. Ainsi fait Roger de Caen au XIe siècle: « Crois-moi, frère, tous les maris sont malheureux.

[...] Celui qui a une vilaine épouse s'en dégoûte et la hait; si elle est belle, il a terriblement peur des galants [...]. Beauté et vertu sont incompatibles
25 [...]. Telle femme donne à son époux de tendres embrassements et lui plaque de doux baisers, qui secrète le poison dans le silence de son cœur ! La femme n'a peur de rien; elle croit que tout est permis. »

30 C'est le même discours injuste et odieux fondé sur une opposition simpliste entre le blanc et le noir — le blanc étant l'univers de l'homme et le noir celui de la femme — qu'expriment de nombreuses sculptures médiévales: à Charlieu et à Moissac la
35 femme enlacée par un serpent dont un énorme crapaud dévore le sexe; à la cathédrale de Rouen la danse d'Hérodiade; à la cathédrale d'Auxerre, la jeune fille qui chevauche un bouc: quatre exemples entre mille.

40 Ne tombons pas à notre tour dans le simplisme. Le Moyen Age a de plus en plus exalté Marie et lui a consacré d'immortelles œuvres d'art et il a, d'autre

part, inventé l'amour courtois qui a réhabilité l'attrait physique, placé la femme sur un piédestal
 45 au point d'en faire la suzeraine de l'homme amoureux et le modèle de toutes perfections. Le culte marial et la littérature des troubadours ont eu des prolongements importants et ont peut-être contribué dans la longue durée à la promotion de la
 50 femme. Mais dans la longue durée seulement. Car au Moyen Age ne furent-ils pas interprétés et

utilisés comme une sorte de mise à l'écart, hors d'atteinte, de personnages féminins exceptionnels, nullement représentatifs de leur sexe ? L'exaltation
 55 de la Vierge Marie eut pour contrepartie la dévaluation de la sexualité.

DELUMEAU Jean : *La peur en Occident, XIVe-XVIIIe siècles*, Fayard, 1978, pp. 313-314

La diabolisation de la femme

C'est précisément à l'époque de Pétrarque que la peur de la femme s'accroît dans une partie au moins de l'élite occidentale. Aussi convient-il de rappeler ici un des thèmes dominants du présent
 5 livre: tandis que s'additionnent pestes, schismes, guerres et crainte de la fin du monde — une situation qui s'installe pour trois siècles — les plus zélés des chrétiens prennent conscience des multiples dangers qui menacent l'Église. Ce qu'on
 10 a appelé « montée de l'exaspération et de l'outrance » fut en réalité la constitution d'une mentalité obsidionale. Les périls identifiables étaient divers, extérieurs et intérieurs. Mais Satan était derrière chacun d'eux. Dans cette atmosphère chargée
 15 d'orages, prédicateurs, théologiens et inquisiteurs désirent mobiliser toutes les énergies contre l'offensive démoniaque. En outre, plus que jamais ils veulent donner l'exemple. Leur dénonciation du complot satanique s'accompagne d'un douloureux
 20 effort vers plus de rigueur personnelle. Dans ces conditions, on peut légitimement présumer, à la lumière de la psychologie des profondeurs qu'une libido plus que jamais réfrénée s'est changée chez eux en agressivité. Des êtres sexuellement frustrés
 25 qui ne pouvaient pas ne pas connaître des tentations projetèrent sur autrui ce qu'ils ne voulaient pas identifier en eux-mêmes. Ils posèrent devant eux des boucs émissaires qu'ils pouvaient mépriser et accuser à leur place.
 30 Avec l'entrée en scène au XIIIe siècle des ordres mendiants, la prédication prit en Europe une

importance extraordinaire, dont nous avons maintenant quelque mal à mesurer l'ampleur. Et son impact s'accrut encore à partir des deux
 35 Réformes, protestante et catholique. Même si la plupart des sermons d'autrefois sont perdus, ceux qui nous restent laissent assez deviner qu'ils furent souvent les véhicules et les multiplicateurs d'une misogynie à base théologique: la femme est un être
 40 prédestiné au mal. Aussi ne prend-on jamais assez de précautions avec elle. Si l'on ne l'occupe pas à de saines besognes, à quoi ne pensera-t-elle pas ? Écoutons prêcher saint Bernardin de Sienne :
 « Y a-t-il à balayer la maison ? — Oui. — Oui.
 45 Fais-la-lui balayer. Y a-t-il à relaver les écuelles ? Fais-les-lui relaver. Y a-t-il à tamiser ? Fais-la tamiser, fais-la donc tamiser. Y a-t-il à faire la lessive ? Fais-la-lui faire dans la maison. — Mais il y a la servante ! — Qu'il y ait la servante. Laisse
 50 faire à elle [l'épouse], non par besoin que ce soit elle qui le fasse, mais pour lui donner de l'exercice. Fais-lui garder les enfants, laver les langes et tout. Si tu ne l'habitues pas à tout faire, elle deviendra un bon petit morceau de chair. Ne lui laisse pas ses
 55 aises, je te dis. Tant que tu la maintiendras en haleine, elle ne restera pas à la fenêtre, et il ne lui passera pas par la tête tantôt une chose, tantôt une autre. »

DELUMEAU Jean : *La peur en Occident, XIVe-XVIIIe siècles*, Fayard, 1978, pp. 314-315

Images de la femme

XIIIe siècle

La femme ignoble, la femme perfide, la femme lâche
Souille ce qui est pur, rumine des choses impies,
gâte les actions...
5 La femme est un fauve, ses péchés sont comme le sable.
Je ne vais pas cependant déchirer les bonnes que je dois bénir...
Que la mauvaise femme soit maintenant mon écrit,
10 qu'elle soit mon discours...
Toute femme se réjouit de penser au péché et de le vivre.
Aucune, certes, n'est bonne, s'il arrive pourtant que quelqu'une soit bonne.
15 La femme bonne est chose mauvaise et il n'en est presque aucune de bonne
La femme est chose mauvaise, chose malement charnelle, chair tout entière.
Empressée à perdre, et née pour tromper, experte à
20 tromper,
Gouffre inouï, la pire des vipères, belle pourriture,
Sentier glissant... chouette horrible, porte publique, doux poison....
Elle se montre l'ennemie de ceux qui l'aiment, et se
25 montre l'amie de ses ennemis.
Elle n'excepte rien, elle conçoit de son père et de son petit-fils.
Gouffre de sexualité, instrument de l'abîme, bouche des vices...
30 Tant que les moissons seront données aux cultivateurs et confiées aux champs,
Cette lionne rugira, cette fauve sévira, opposée à la loi.
Elle est le délire suprême, et l'ennemi intime, le
35 fléau intime...

Par ses astuces une seule est plus habile que tous...
Une louve n'est pas plus mauvaise, car sa violence est moindre,
Ni un serpent, ni un lion...
40 La femme est un farouche serpent par son cœur, par son visage ou par ses actes.
Une flamme très puissante rampe en son sein comme un venin. La femme mauvaise se peint et se pare de ses péchés,
45 Elle se farde, elle se falsifie, elle se transforme, se change et se teint...
Trompeuse par son éclat, ardente au crime, crime elle-même...
Autant qu'elle peut, elle se plaît à être nuisible...
50 Femme fétide, ardente à tromper, flambée de délire,
Destruction première, pire des parts, voleuse de la pudeur.
Elle arrache ses propres rejetons de son ventre...
55 Elle égorge sa progéniture, elle l'abandonne, la tue, dans un enchaînement funeste. Femme vipère, non pas être humain, mais bête fauve, et infidèle à soi-même.
Elle est meurtrière de l'enfant, et, bien plus, du sien
60 d'abord,
Plus féroce que l'aspic et plus forcenée que les forcenées...
Femme perfide, femme fétide, femme infecte.
Elle est le trône de Satan, la pudeur lui est à
65 charge; fuis-la, lecteur.
Bernard de MORLAS, moine de Cluny, *De contemptu feminae*

Cité in DELUMEAU Jean : *La peur en Occident, XIVe-XVIIIe siècles*, Fayard, 1978, pp. 320-321

XVIe siècle

Ayant rappelé que les serfs « ne peuvent avoir ni autorité ni juridiction sur les hommes libres, car ils ne sont que l'instrument, la propriété et la possession d'autrui », Thomas Smyth enchaîne
5 aussitôt pour placer les femmes dans la même catégorie, car « la nature les a créées pour qu'elles s'occupent du foyer et nourrissent leur famille et

leurs enfants, et non pour qu'elles occupent des fonctions dans une cité ou une communauté
10 nationale — pas plus qu'elle n'a créé pour cela les enfants en bas âge.» [Thomas SMYTH, *De republica anglorum* (1583)]

« Quand je suis en présence de mon père ou de ma

mère, que je parle, me taise, marche, sois assise ou
15 debout, mange, boive, couse, joue, danse ou fasse
n'importe quoi d'autre, je dois pour ainsi dire le
faire de façon aussi pondérée, grave et mesurée,
oui, de façon aussi parfaite que Dieu créant le
monde, faute de quoi je suis vertement
20 réprimandée, cruellement menacée, et parfois
pincée, égratignée, battue et maltraitée de bien

d'autres manières dont je ne parlerais pas à cause
du respect que je leur dois — bref, si injustement
punie que je crois être en enfer.» [Description de
25 lady Jane GREY à l'humaniste Robert Ascham
(1568)]

Textes cités in DELUMEAU Jean : *La peur en
Occident, XIVe-XVIIIe siècles*, Fayard, 1978, pp. 334

XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles

Proverbes

La belle est d'ordinaire fainéante.
La beauté ne sale pas la marmite.
Jeune fille qui apporte écu est toujours jolie.
5 La femme doit être comme la fourmi et non
comme la poule.
Folle pour folle, qu'elle ait de l'argent.
Ni fromage sans croûte, ni femme sans pudeur.

La femme bonne et loyale est un trésor sans égal.
10 Donne-le moi amoureux, je te le rendrai ruiné.
Filles et vignes sont difficiles à garder.

Textes cités in FLANDRIN Jean-Louis : *Les amours
paysannes (XVIe-XIXe siècle)*, Gallimard/Julliard (coll.
Archives), 1975, pp. 59, 89, 130-136

XXe siècle

Auguste Forel

L'instinct de procréation est bien plus fort chez la femme que chez l'homme, et il se combine au besoin de se donner passivement, de jouer le rôle de celle qui se dévoue, souffre, supporte, qui est vaincue, maîtrisée et subjuguée. Les aspirations négatives font partie de l'appétit sexuel de la femme..

FOREL Auguste : La question sexuelle (1905), in MAHAIM Annick, GAILLARD Ursula : *Retards de règles, attitudes devant le contrôle des naissances en Suisse du début du siècle aux années vingt*, Editions d'En bas, 1983, pp. 12-13

Valentin Grandjean

Vierge, épouse, amante : telles sont les trois situations qui résument la destinée féminine. Cela ne signifie pas bien entendu, que toute femme joue alternativement ces trois rôles. Les circonstances seules en décident, [...]

La jeune fille riche est élevée à peu près exclusivement en vue du mariage. Dressée avec soin comme une créature de luxe, pourvue des connaissances requises et des petits talents nécessaires, on lui cherche, l'âge venu, un mari de sa caste, dont elle tiendra la maison et dont elle perpétuera la race.

Dans la petite bourgeoisie, cette classe si mal lotie, peut-être la plus malheureuse de toutes parce qu'elle connaît tous les besoins de la richesse et toutes les détresses de la gêne, sinon de la pauvreté, dans la petite bourgeoisie et dans le peuple, il en va tout autrement. Forcée de gagner sa vie, la jeune fille est aux prises de bonne heure avec les dures réalités. La culture de ses qualités, de son charme, de tout ce qui fait la séduction féminine est entravée par la lutte pour le pain quotidien. Tandis que sa sœur riche égrène des heures dorées, elle demeure courbée sur la tâche fatigante qui, souvent, excède ses forces. Inutile de refaire, après Michelet, Maxime du Camp et tant

d'autres, ce tableau lamentable.

Or, dans cette existence terne et monotone, une seule joie lui reste: l'amour. De toute son âme comprimée par la servitude et les soucis, elle aspire à l'ami secourable, bon, généreux, dévoué, qui lui apportera sa tendresse et son appui. Crédule, confiante, elle est la proie toute désignée... Et voilà comment tant de malheureuses deviennent facilement les victimes de vils égoïstes ou de tristes imbéciles qui leur mentent effrontément. Cela parce que la femme ne peut pas vivre sans tendresse, sans caresses, sans la douceur d'une présence amie qui la réconforte. Quand ce sentiment inné et invincible n'arrive pas à se satisfaire, il dévie, tourne « cette ridicule manie » que les psychiatres nomment « zoophilie », soit l'amour maladif des animaux, chiens et chats classiques de la vieille fille.

GRANDJEAN Valentin : Ce qu'ils doivent apprendre sur la vie sexuelle (1911), in MAHAIM Annick et GAILLARD Ursula : *Retards de règles, attitudes devant le contrôle des naissances en Suisse du début du siècle aux années vingt*, Editions d'En bas, 1983, pp. 123, 125-126

Vers l'émancipation de la femme ?

L'objet vaut comme signe, mais inversement le signe nous renvoie presque toujours à quelque objet. Le processus économique moderne suscite son discours nécessaire, mais inversement notre langage comporte une fonction, une finalité économiques. Par exemple, le langage de l'émancipation, développant les thèmes de la femme libre, dynamique, érotique, « sûre d'elle-même ». Mais du moment que le sens de ce langage n'est pas autre chose que sa fonction économique (susciter le désir, et par suite l'achat), il ne diffère en rien du langage ouvertement répressif de la morale traditionnelle (dont la fonction était de la même manière économique, dans des circonstances de rareté, de pénurie). Or, c'est la ruse de la raison bourgeoise que de s'exprimer à présent en un discours qui soit voisin, en apparence, du discours de la revendication populaire. L'aspiration à la liberté, au bien-être, est subrepticement dégradée en une obligation de consommer et de jouir, qui se traduit précisément en termes de « liberté ». L'appareil de domination a entrepris et jusqu'à présent réussi une magnifique manœuvre de diversion de la révolution populaire latente.

Et cela est vrai pour les femmes comme pour toutes les autres catégories d'opprimés. Ainsi, la liberté sexuelle, telle que la conçoit l'appareil idéologique du pouvoir, loin de rendre à la femme sa qualité de sujet dans un rapport d'égalité avec l'homme, la livre plutôt au mâle par le truchement des objets « signifiant » cette liberté, dans un processus où l'amour apparaît seulement comme la suite espérée d'un achat: « Nue, vous remercerez P... », « J..., les dessous de la liberté », etc. Dans cette mesure, le féminisme n'a pas seulement à transformer le rapport individuel de chaque femme avec chaque homme. Mais pour y parvenir il lui faudra bien renverser, concurremment avec les autres mouvements de subversion de la société moderne, l'appareil idéologique de domination dans son ensemble.

Et ce n'est pas assez que les féministes affirment et sauvegardent leur spécificité par rapport aux autres mouvements révolutionnaires. Il convient peut-être davantage qu'elles investissent ces mouvements de leur revendication propre. Car une révolution qui aujourd'hui ne mettrait pas en question d'abord nos « mœurs », notre langage, nos désirs en général (en tant qu'ils sont justement la manifestation privilégiée, en nous, de l'oppression), et par suite

la relation intersexuelle, manquerait à coup sûr son objectif essentiel.

[...] Réduite à n'être que son « image », la femme trouve sa véritable importance au lieu même de son aliénation. Car c'est au prix de sa liberté, de son identité, qu'elle se « réalise » dans sa fonction d'objet ou de *médiateur* du « désir ».

Le discours idéologique dominant développe depuis une vingtaine d'années ses thèmes de jouissance et de consommation; la répression puritaine laisse la place aux séductions du sexe, nouveau propagandiste des mêmes intérêts. Il y a le langage de la publicité proprement dite. Mais celui-ci tend à imposer son « style » propre, ses stéréotypes, au langage quotidien et « spontané » de l'« individu ». Ces phénomènes font partie intégrante des forces productives de notre société. L'engouement, la mode, ou la simple habitude d'acheter sont en quelque sorte des matières premières de notre industrie, comme le minerai de fer ou le pétrole.

Or nous savons le rôle capital de la femme dans ce processus: peut-être est-ce la constatation la plus importante et la plus générale qu'il nous soit donné de faire à l'issue de notre enquête.

Rôle capital, mais qui relègue absolument la femme du côté de l'objet, comme acheteuse, comme utilisatrice ou comme simple faire-valoir (comme valeur-équivalent de l'objet). Pour preuve, ces publicités qu'on trouve dans les magazines « masculins », par exemple, et qui donnent à voir sur la même image, dans une sorte d'enlacement mutuel, la voiture de sport et la « pin-up ».

Curieuse figures de style, en vérité ! Car comment décider, dans cette image, ce qui, de la voiture ou de la « fille », représente ou « signifie » l'autre. Cherchez la femme, pourrait-on dire. Mais elle n'y est pas, du moins pas « en personne », occultée par la redondance même de cette double représentation d'elle: la voiture, la pin-up. Ce qui est plutôt représenté, c'est le *désir* (le désir mâle du pilote, du propriétaire, de voiture ou de femme) à quoi se réduit — nous l'avons vu — le « personnage » féminin selon l'imagerie de la société de consommation; et ce désir (de consommer et/ou de jouir) pose l'équivalence de la voiture et de la fille, en ce qu'elles sont de la même manière son expression et son objet.

LAINÉ Pascal : *La femme et ses images*, Stock, 1974, pp. 240-243

IMAGE DU JUIF ET ANTISEMITISME

L'Antiquité chrétienne

Vivant pour leur ventre, la bouche toujours béante, [les Juifs] ne se conduisent pas mieux que les porcs et les boucs dans leur lubrique grossièreté et l'excès de leur gloutonnerie. Ils ne savent faire que
5 se gaver et se saouler. (Jean Chrysostome)

Meurtriers du Seigneur, assassins des Prophètes, rebelles et haineux envers Dieu... comparses du

Diable, race de vipères, délateurs, calomniateurs, obscurcis du cerveau, levain pharisaïque,
10 lapideurs, ennemis de tout ce qui est beau. (Grégoire de Nysse)

Textes cités par FONTETTE François (de) : *Histoire de l'antisémitisme*, PUF (QSJ), 1988 (1^e éd. 1982), pp. 28-9

Le Moyen Age

Les Juifs, qui vivent au milieu de nous sont bien plus mauvais que les Sarrazins : ils blasphèment librement, audacieusement, foulent au pied et souillent le Christ et les sacrements divins. Les
5 Juifs sont les plus grands ennemis des Chrétiens; s'ils s'en sortent indemnes, Dieu se détournera de nous. En effet, les Juifs doivent être haïs parce qu'ils haïssent Dieu. Les Sarrazins doivent être haïs parce que bien qu'ils reconnaissent que le
10 Christ est né d'une vierge et sentent beaucoup de choses comme nous, ils nient la mort du Christ et sa résurrection, dans lesquelles réside notre salut. Or les Juifs doivent être d'autant plus détestés, eux qui ne sont d'accord en rien sur le Christ et la foi
15 chrétienne, et qui rejettent tous les sacrements de la Rédemption humaine, les blasphèment et s'en moquent. Mais les Juifs ne doivent pas être tués, comme l'a dit le prophète : « Dieu me montre mes ennemis pour que je ne les tue pas » [Psal. 58. 2];
20 ils doivent être asservis à une vie pire que la mort, pour leurs plus grands tourments et leur plus grande ignominie, comme Caïn. Ils doivent être

damnés par le Seigneur, preuve de la sévérité très juste de Dieu, qui s'exerce depuis la Passion et
25 s'exercera jusqu'à la fin des temps : ils sont répandus sur toute la terre parce qu'ils ont répandu le sang du Christ sur la terre. Ainsi les Juifs ne doivent pas être tués, mais leurs vices doivent être punis.

30 [...] Certes ce que j'ai présenté peut suffire à tout homme, par la certitude de la chose elle-même. Mais, avec le Juif, dont j'ignore s'il est un homme, je dois continuer mon argumentation. Vraiment j'ignore si le Juif est un être humain, parce qu'il ne
35 cède ni à la raison humaine, ni aux autorités divines, ni à ses propres écritures : je ne sais pas s'il est un homme, lui dont le coeur de pierre n'a pas été enlevé à sa chair, qui n'a pas reçu un coeur de chair, chez qui l'Esprit de Dieu n'a pas été
40 encore placé. Sans cet esprit, aucun Juif ne peut être converti.

Pierre le Vénérable : *Lettre* no 130, (lettre à Louis VII, vers 1150), publ. in CONSTABLE Giles (éd.) : *The*

Letters of Peter the Venerable, Harvard University Press, 1967, vol. 1, pp. 327-30

Premièrement, les traditions de leurs ancêtres leur disent que le sang d'un chrétien est un excellent moyen pour guérir la plaie produite par la

45 circoncision.
Deuxièmement, ils voient que ce sang permet de préparer un mets qui éveille l'amour mutuel.
Troisièmement, souffrant de menstruations qu'ils

soient hommes ou femmes, ils ont constaté que le sang d'un chrétien constitue un excellent remède.

50 Quatrièmement, ils sont obligés, en vertu d'un commandement ancien et secret, de sacrifier annuellement du sang chrétien. (texte anonyme, 1494)

Texte anonyme cité par POLIAKOV Léon : *Histoire de l'antisémitisme*, Calmann-Lévy, 1955, vol. 1, p. 160

Les Temps modernes

Portraits

Veut-on avoir leur portrait ? Toujours suants à force de courir les places publiques, les cabarets, pour y vendre; presque tous bossus, une barbe rousse ou noire aussi crasseuse, teint livide brèche-

5 dents, nez long et de travers, le regard craintif et incertain, tête branlante, cheveux crêpés épouvantables, genoux picotés de rouge et découverts, pieds longs et en dedans, yeux caves, menton effilé.

Prince de LIGNE cité in POLIAKOV Léon : *Histoire de l'antisémitisme*, Calmann-Lévy, 1968, vol. 3, p. 60

10 La force des préjugés est si grande que je connais un personnage, certainement pas un sot, qui s'évertuait à me convaincre, contrairement à l'évidence de ses yeux et des miens (des miens, certainement), que chaque Juif a un œil

15 notablement plus petit que l'autre : stupide notion, qu'il avait empruntée au vulgaire. D'autres vous diront, avec gravité, que le Juif peut être reconnu grâce à son odeur spéciale.

John TOLAND cité in POLIAKOV Léon : *Histoire de l'antisémitisme*, Calmann-Lévy, 1968, vol. 3, p. 61

Doléances des commerçants chrétiens de Berlin et de Cologne, 1673

Ces antéchrists courent de village en village, vendent ceci et achètent cela, et de la sorte, non seulement ils se débarrassent de leurs vieilles marchandises avariées et trompent les gens avec
5 leurs vieux chiffons, mais ils gâchent tout le commerce, spécialement celui de l'argent, du laiton, de l'étain et du cuivre [...].
Telle est l'urgente raison qui nous oblige à exposer

humblement notre malheur à Votre Majesté, un
10 malheur si grand qu'il doit conduire à notre ruine, et avec nous à la ruine de vos villes, avec leurs écoles et leurs églises dans lesquelles est célébrée la gloire de Dieu.

POLIAKOV Léon : *Histoire de l'antisémitisme*, Calmann-Lévy, 1968, vol. 3, p. 27

Chanson populaire allemande

Quelqu'un veut-il acheter un habit,
Aussitôt il court chez le Juif.
Vaisselle, étain, toile, bonnets,
Et toutes les choses dont il est démuné,
5 Il trouve tout cela chez le Juif
Qui a reçu des biens en gage
Et ce qu'on vole et ce qu'on pille
Tout cela aussi se trouve chez lui.

[...] Manteaux, culottes, n'importe quoi
10 Le Juif le vend très bon marché
Les artisans ne vendent plus rien
Car tout le monde court chez le Juif.

POLIAKOV Léon : *Histoire de l'antisémitisme*, Calmann-Lévy, 1968, vol. 3, p. 327

Les Lumières

Il est évident que le christianisme n'est qu'un judaïsme réformé. La révélation faite à Moïse sert de fondement à celle qui, depuis, fut faite par Jésus-Christ : celui-ci a constamment déclaré qu'il
5 n'était point venu pour détruire, mais pour accomplir la loi de ce législateur des Hébreux. Tout le Nouveau Testament est donc fondé sur l'Ancien. En un mot, il est clair que la religion judaïque est la vraie base de la religion chrétienne
10 [...].

Ce peuple uniquement chéri par un Dieu immuable est devenu très faible et très misérable. Victime en tous temps de son fanatisme, de sa religion insociable, de sa loi insensée, il est maintenant
15 dispersé dans toutes les nations, pour lesquelles il est un monument durable des effets terribles de l'aveuglement superstitieux [...].

Ose donc enfin, ô Europe, secouer le joug insupportable des préjugés qui t'affligent ! Laisse à
20 des Hébreux stupides, à de frénétiques imbéciles, à

des Asiatiques lâches et dégradés, ces superstitions aussi avilissantes qu'insensées; elles ne sont point faites pour les habitants de ton climat [...] ferme pour toujours les yeux à ces vaines chimères, qui
25 depuis tant de siècles n'ont servi qu'à retarder le progrès vers la science véritable et à t'écarter de la route du bonheur !

Il faut convenir en effet que les Juifs, même en périssant, se sont bien vengés des Romains, leurs
30 vainqueurs. Des ruines de leur pays il sortit une secte fanatique, qui, peu à peu, infecta tout l'Empire [...].

Quant à la morale véritable, elle est aussi parfaitement ignorée des Juifs modernes que des
35 anciens. Ils ne sont ni plus honnêtes ni plus équitables que leurs ancêtres envers les étrangers. Ils se croient toujours tout permis contre des infidèles et des hérétiques [...]. Des docteurs juifs ont dit sans aucun détour que si un Juif voit un
40 infidèle prêt à périr ou à se noyer, il ne doit pas le

sauver ou le retirer de l'eau, quoiqu'il ne soit pas
 permis de le tuer lorsqu'il ne fait pas la guerre aux
 Israélites [...] il n'est pas permis de traiter un
 infidèle dans une maladie, pas même pour de
 45 l'argent, à moins qu'on ne craigne qu'il ne fasse
 quelque mal aux Israélites si on le refuse [...].
 En général, il paraît par la conduite des Juifs
 modernes que, de même que leurs ancêtres, ils ne
 se croient obligés à aucun devoir à l'égard de ceux
 50 qui ne sont pas de leur sainte nation. Ils sont
 fameux par leurs fraudes et leur mauvaise foi dans
 le commerce, et l'on a lieu de croire que s'ils
 étaient plus forts, ils renouvelleraient en bien des
 occasions les tragédies dont leur contrée fut jadis
 55 le théâtre continuel [...].
 Si comme on n'en peut douter, il se trouve parmi

eux des personnes honnêtes et vertueuses, c'est
 qu'elles dérogent aux principes d'une loi
 visiblement calculée pour rendre les hommes
 60 insociables et malfaisants, effet qu'auraient dû
 produire la Bible et les saints qu'elle propose pour
 modèles. En regardant un tel livre comme
 divinement inspiré et comme contenant les règles
 de la conduite, on ne peut que devenir injuste, sans
 65 foi, sans honneur, sans pitié, en un mot un homme
 complètement sans mœurs.
 d'HOLBACH

Texte cité in POLIAKOV Léon : *Histoire de
 l'antisémitisme*, Calmann-Lévy, 1968, vol. 3, pp. 140-
 142

Le XIXe siècle

L'antisémitisme raciste

Les principaux signes auxquels on peut reconnaître
 le Juif restent donc : ce fameux nez recourbé, les
 yeux clignotants, les dents serrées, les oreilles
 saillantes, les ongles carrés au lieu d'être arrondis
 5 en amande, le torse trop long, le pied plat, les
 genoux ronds, la cheville extraordinairement en
 dehors, la main moelleuse et fondante de
 l'hypocrite et du traître. Ils ont assez souvent un
 bras plus court que l'autre.
 10 [...] Absolument différent du chrétien dans son
 évolution comme race et comme individu, le Juif
 est dans des conditions toutes différentes aussi
 sous le rapport sanitaire.

[...] Par un phénomène que l'on a constaté cent
 15 fois au Moyen Age et qui s'est affirmé à nouveau
 au moment du choléra, le Juif paraît jouir vis-à-vis
 des épidémies d'immunités particulières. Il semble
 qu'il y ait en lui une sorte de peste permanente, qui
 le garantit de la peste ordinaire; il est son propre
 20 vaccin et, en quelque manière, un antidote vivant.
 Le fléau recule quand il le sent ! ...
 Le Juif en effet sent mauvais.

DRUMONT Édouard : *La France Juive*, C. Marpon et
 E. Flammarion, 1886, vol. 1, pp. 34, 103-104

Alphonse de Candolle

Si l'Europe était uniquement peuplée d'Israélites,
 voici le singulier spectacle qu'elle présenterait. Il
 n'y aurait plus de guerres, par conséquent le sens
 moral ne serait pas si souvent froissé, des millions
 5 d'hommes ne seraient pas arrachés aux travaux

utiles de toute espèce et l'on verrait diminuer les
 dettes publiques et les impôts. D'après les
 tendances connues des Israélites, la culture des
 lettres, des sciences, des arts, surtout de la
 10 musique, serait poussée très loin. L'industrie et le

commerce seraient florissants. On verrait peu
d'attentats contre les personnes, et ceux contre la
propriété seraient rarement accompagnés de
violences. La richesse augmenterait énormément
15 par l'effet d'un travail intelligent et régulier, uni à
l'économie. Cette richesse se répandrait en charités
abondantes. Le clergé n'aurait pas de collisions
avec l'État, ou bien ce serait seulement sur des
objets secondaires. Il y aurait malheureusement
20 des concussions et peu de fermeté chez les
fonctionnaires publics. Les mariages seraient
précoces, nombreux, assez généralement respectés,
par conséquent, les maux résultant du désordre des
mœurs seraient rares. Ceci, joint à quelques
25 bonnes règles d'hygiène, rendrait la population
saine et belle [...].
L'Ancien Testament [...] admet la dure loi du
talion : dent pour dent, œil pour œil. Au contraire,

le Nouveau Testament est imprégné de douceur, de
30 charité et d'humilité [...]. Si les seuls
enseignements religieux avaient formé les peuples,
les Israélites pourraient bien être violents, mais les
chrétiens devraient être soumis, au lieu que c'est le
contraire précisément qui se voit [...]. La race
35 juive est une des plus anciennement civilisées, et
en même temps, elle ne s'est mêlée à aucune autre
[...]. La douceur relative des Israélites ne tient
donc ni à leur religion ni à la manière dont on les a
traités. L'histoire naturelle en donne bien mieux
40 l'explication¹.

Cité par POLIAKOV Léon : *Le mythe aryen, essai sur
les sources du racisme et du nationalisme*, éd.
Complexe, 1987 (1ère éd. 1971), pp. 312-313

¹ Candolle: botaniste suisse (1806-1893)

Le XXe siècle



Page de couverture d'une édition des *Protocoles des Sages de Sion*.

MOATI Serge, RASPIENGEAS Jean-Claude : *La haine antisémite*, Flammarion, 1991, ill. hors-texte

Zu verkaufen gegen bar:
29807] ein Posten **Flanellettes**, fert. **Barchentwäsche**, schwarze und farbige **Schürzen**, modern, **Knabenschürzen**, an nur solides Geschäft. **Juden ausgeschlossen.**
Offerten unter Chiffre **K D 28807** an das Blattbüro.

Petite annonce parue dans le *St-Galler Volkstimme*, 5.10.1916

KAMIS-MÜLLER Aaron : *Antisemitismus in der Schweiz 1900-1930*, Chronos Verlag, Zürich, 1990, p. 112

LE PILORI

Organe de libre critique, paraissant à Genève

19, Avenue des Bequets

REDACTEUR RESPONSABLE: GEORGES OLYMARE

Avenue des Bequets, 19

ABONNEMENTS 24 numéros Fr. 6 - 12 numéros Fr. 3.50 - Comptes chèques I. 2044

Genève appelle au secours



N'allez-vous pas la délivrer ?

Allusion directe au prétendu « complot judéo-maçonnique... » où Noël Fontanet signe du prénom d'un de ses fils

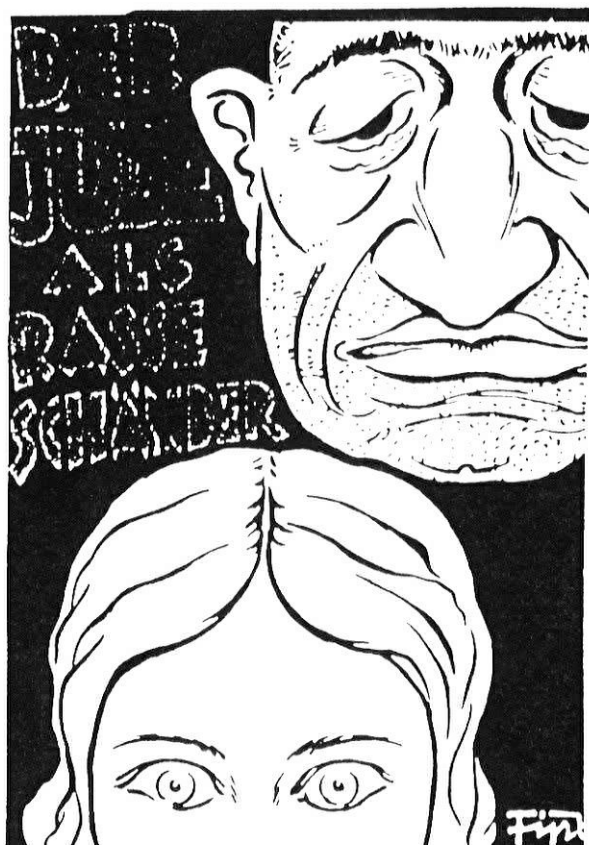
Le Piloni, 9.1.1931

Musée Historique de
Lausanne : *Vie juive
en Suisse*, éd. du
Grand-Pont, 1992, p.
80



Dessin d'Hergé paru dans *L'Étoile mystérieuse* en 1942 et supprimée par la suite « pour excès de réalisme » (Hergé). En 1954, cet ouvrage est partiellement redessiné et les idées d'Hergé évoluent peu à peu...

Libération, 24.1.1991, p. 30



Affiche allemande, vers 1940

ARAD Yitzhak : *The pictorial history of the holocaust*, Macmillan Publishing, 1990, p. 38

La conférence de Wannsee (20 janvier 1942)

[...] La solution finale du problème juif en Europe devra être appliquée à environ 11 millions de personnes [...].

Dans le cadre de la solution finale du problème, les
5 juifs doivent être transférés sous bonne escorte à l'Est et y être affectés au service du travail. Formés en colonnes de travail, les juifs valides, hommes
10 dire qu'une grande partie d'entre eux s'éliminera tout naturellement par son état de déficience physique.

Le résidu qui subsisterait en fin de compte — et qu'il faut considérer comme la partie la plus
15 résistante — devra être traitée en conséquence. En effet, l'expérience de l'histoire a montré que, libérée, cette élite naturelle porte en germe les éléments d'une nouvelle renaissance juive.

En vue de la réalisation pratique de la solution
20 finale, l'Europe sera balayée d'ouest en est.

[...] Le sous-secrétaire d'État Luther ajouta à ce propos que des difficultés se présenteront dans certains pays dès qu'on voudra traiter le problème de façon radicale, en particulier dans les pays
25 nordiques. C'est pourquoi il recommande de laisser tout d'abord ces pays de côté. La perte sera d'autant moins grande que le nombre de Juifs y est peu élevé.

Par contre en ce qui concerne le sud-est et l'ouest
30 de l'Europe, le ministère des Affaires étrangères ne prévoit pas de grandes difficultés. [...].

Extraits des minutes de la conférence de Wannsee, document remis au musée sis dans la maison où s'est tenue la conférence

Zurich. Nous vous faisons tenir, à toutes fins utiles, l'article ci-joint de la "Nouvelle Gazette de Zurich", résumant cette dernière question, ainsi que la copie d'un article récent de la "Preussische Zeitung", faisant part des débats auxquels l'émigration des Juifs de l'est en Allemagne a donné lieu au Reichstag. ~~Des différentes communications nous ont fortifié dans l'opinion que l'élément juif est, d'une manière générale, plus nuisible qu'utile à notre pays et nous estimons que le moment est venu d'étudier les moyens qui pourront paraître opportuns aux fins de soumettre à un contrôle particulièrement sévère l'entrée des Juifs en Suisse.~~

Nous soumettons donc la question à un nouvel et bienveillant examen de votre part et apprécions particulièrement de savoir ce que vous en pensez.

Agréez, Monsieur le Directeur, l'assurance de notre considération très distinguée.

Extrait d'une lettre du Département fédéral de justice et police au directeur du bureau central de la police des étrangers

KAMIS-MÜLLER Aaron : *Antisemitismus in der Schweiz 1900-1930*, Chronos Verlag, Zürich, 1990, p. 59

Persistances : antisionisme et / ou antisémitisme ?

Mais d'où vient toute cette haine ?

[...] L'antisémitisme se nourrit actuellement à deux sources très différentes, bien que des ramifications souterraines les relient parfois. La
5 première, c'est le bon vieux nationalisme. Pas seulement celui de droite : il y eut à gauche aussi des lanceurs de cocoricos qui cassaient du juif. [...] Cette culture de la normalité patriotique conduit tôt ou tard aux pires excès.
10 [...] La deuxième source de l'antisémitisme, dans

la période la plus récente, c'est évidemment le conflit israélo-arabe. Et là, l'État juif porte une lourde responsabilité. Son incapacité à engager le dialogue, son humiliante présence dans les
15 territoires occupés, ses violations des droits de l'homme — dénoncées même par le prudent CICR — annoncent de terrifiants lendemains de haine.

PILET Jacques, in *L'Hebdo*, 17 mai 1990

REGARDS HELVETIQUES

Langues et regards

Langues et stéréotypes culturels

Tout se passe comme si un rapport négatif à la langue (en tous les cas d'incompréhension) déterminait ou justifiait un rapport négatif avec la région elle-même (alors que par ailleurs, cette
5 même région est valorisée au niveau de la beauté des paysages). Mais on peut à juste titre faire l'hypothèse que ce sont les représentations négatives liées aux locuteurs de cette langue qui déterminent le rapport à la langue et à la région.
10 Lambert a mené des enquêtes montrant que l'inverse est vrai aussi : la langue parlée par le locuteur, selon les représentations positives ou négatives qui lui sont liées, détermine dans une certaine mesure un jugement sur le locuteur. De
15 manière générale, par exemple, des sujets canadiens français tendent à juger comme plus intelligents, de classe sociale plus élevée... des locuteurs canadiens anglais que des personnes parlant le français (canadien), alors même qu'ils
20 étaient en fait confrontés aux même locuteurs !

MULLER Nathalie : *Frontière linguistique, stéréotypes¹, identité. Le Haut-Valais dans les représentations d'élèves de Sierre et de Sion*, IRDP, 1994, p. 36

¹ “Les stéréotypes prennent l'universel pour le particulier, confondent l'inné et l'acquis, permettent d'éviter l'explication. Il s'agit d'un jugement surgénéralisant, sursimplifiant, persistant dans le temps et résistant aux changements, largement partagé au sein du groupe, et n'étant pas l'objet d'explication.” (POIRIER cité par MULLER Nathalie, *op. cit.*, p. 4)

Le Haut-Valais dans les représentations d'élèves de Sierre et de Sion

“Il existe pourtant un inconvénient de taille à la découverte, enrichissante, de ces régions : la langue, mélange inarticulable de patois local et

d'allemand dérivé. Mais où sont donc Goethe et
5 Schiller ? Le Schwiezertutsch [sic] écorche aussi bien les oreilles des germanophiles accomplis que

celles des francophones ou autres ressortissants latins."

"Pour moi la langue est trop hachée."

10 "Leur langage ne me plaît guère, car on ne comprend pas grand chose, ils parlent comme s'ils avaient un chat dans la gorge."

"Le Haut-Valais est une région très différente du Valais. La langue y est différente, et les gens ont
15 un comportement qui n'est pas le même qu'ici."

A part les dialectes, c'est une belle région avec de beaux paysages, je conseillerais cette région à des personnes aimant la nature, mais désirant avoir peu de contact avec ses habitants."

20 "Pour moi ce sont des gens qui sont durs et qui ont un caractère de "cochon".

"Leur niveau de vie est peu évolué, ils ont de petits villages et vivent comme des paysans. Ils écoutent des chansons folkloriques, la youtz, avec
25 lesquelles ils organisent des bals."

"Chacun a son mode de vie et je suis bien contente de ne pas habiter dans le Haut-Valais."

MULLER Nathalie : *Frontière linguistique, stéréotypes, identité. Le Haut-Valais dans les représentations d'élèves de Sierre et de Sion*, IRDP, 1994, pp. 11, 20, 22, 30, 35, 50

Regards croisés en Suisse

Regards alternés entre jeunes Suisses

Avant la rencontre

"J' imagine les Suisses allemands avec des cheveux blonds, des yeux bleu clair, portant des tâches de rousseur et un petit nez. Leur taille serait
5 moyenne."

"Les garçons sont beaux et grands. Les filles ont toutes des robes à fleurs et deux tresses sur la tête. Ils ont un peu l'air paysans."

"Les filles ont de longs cheveux tressés; les
10 garçons sont très grands."

"Les garçons, je les imagine grands, blonds aux yeux bleus, et bien habillés. Ils ont toujours quelque chose à dire, ils sont très intelligents. Les filles, je les imagine avec une queue de cheval, très
15 tranquilles."

"Je les imagine très campagnards. Les garçons: de gros rustres, habillés de chemises à carreaux. Les filles: de petites paysannes en jupe et toujours un foulard dans les cheveux."

20 "En règle générale, ces gens aiment beaucoup le travail, mais l'entreprennent lentement et calmement. Ces personnes apprécient tout ce qui concerne l'armée. En majorité, ils restent attachés à la musique folklorique qui anime leurs fêtes."

25 "Ils font régner la propreté et l'ordre."

"L'humour ne leur convient pas toujours. Leur sens de l'organisation, de l'ordre provoquent parfois un manque de fantaisie et de spontanéité."

"Je pense que les Suisses allemands sont assez

30 stricts et assez disciplinés."

"Ils sont travailleurs et obstinés."

"Ils sont assez gentils, assez têtus tout de même. Je trouve qu'ils ne sont pas très ouverts sur l'actualité, ils aiment garder les traditions de la Suisse."

35 "Die meisten haben dunkelbraune Haare und sind eher klein."

"Sie essen gerne Käse und andere Milchprodukte."

"Sie sind lustig, wenn sie Burgunder getrunken haben."

40 "Ich stelle mir vor, dass die Romands in Bauernhäusern wohnen, einen kleinen Garten haben, mit einigen Kühen und einem Hund."

"Die Wohnhäuser sind zum Teil in einem schlechteren Zustand als unsere."

45 "Sie reden schnell und können nicht so gut deutsch."

Après la rencontre

"Les filles sont belles, gentilles, rigolottes. Je ne m'imaginai pas qu'ils étaient aussi gentils."

50 "Je les trouve très sympathiques; ils parlent très bien le français. Ils sont ouverts. Ils sont aussi très amicaux et très ouverts."

"Les Suisses allemands sont géniaux et sympa. On s'amuse bien avec eux. Ils ne parlent pas très bien
55 le français mais ce n'est pas grave, on se comprend quand même. Et ce n'est pas comme ça que je les imaginai. Ils parlent souvent le dialecte entre eux

et on ne comprend pas un mot, mais c'est rigolo."

"Les Suisses allemands, pour moi, sont exactement
60 comme nous, les Romands. La seule chose qui
n'est pas pareille chez eux, c'est qu'ils parlent
allemand ou dialecte et on ne se comprend pas
bien. Mais comme ils apprennent le français et
nous l'allemand, on arrive un peu à se
65 comprendre."

"Je pense que ce sont des gens comme nous. Les
Suisses alémaniques qui sont venus étaient
géniaux, ouverts, sympa."

"Je trouve les Suisses allemands moins différents."

70 "Ils sont moins nationalistes que je le pensais, je

les ai même trouvés pro-Europe. Je trouve
maintenant qu'ils ont les mêmes opinions que
nous. Si, vraiment, je les trouve géniaux."

"Die Romands sind eigentlich nicht sehr anders als
75 wir."

"Zum Teil habe ich mir die Romands ganz falsch
vorgestellt. Ich wollte, wir wären so aufgestellte
und lustige Leute, vor allem in der Klasse, weil
den Romands die Gemeinschaft sehr wichtig ist."

Citations d'élèves de 12-14 ans datant des années 1992-
1994 et rapportées in *Trait d'union*, no 20, pp. 32-35

Regards alémaniques

<i>Romand est associé à</i>	<i>Alémanique est associé à</i>
lisse	rugueux
rond	anguleux
heureux	
changeant	clair
mère	père
détendu	tendu
bruyant	bruyant
faible	fort
féminin	masculin
loisirs	travailleur
beau	sain
léger	actif
humide	
chaud	
jeune	autorité

Enquête réalisée par l'EPFZ auprès de 1500 personnes, résultats cités dans l'émission de la TSR (Temps présent) *Regards d'outre-Sarine*, 17.9.81

Médias romands : regards sur les Suisses et création d'identités régionales

Les images : titres et formules des médias à propos du vote sur l'EEE

- "Le oui perd contre le nein." (Nouv¹)
"Un vote conditionné par la langue." (24H)
"La géographie des oui et des non suit presque parfaitement la frontières des langues."
5 "Tous les cantons romands ont ainsi dit oui au traité alors que les cantons alémaniques ont, à l'exception des deux Bâle, dit non²" (JdG)
"Seuls les deux demi-cantons bâlois ont accepté l'EEE outre-Sarine." (Nouv)
10 "Les Alémaniques imposent." (24H)
"Les Alémaniques, à la réjouissante exception des Bâlois, clament qu'ils considèrent les Romands comme une quantité négligeable." (Lib)
"Le non à la Suisse romande." (24H)
15 "Le fossé est-ouest, Suisse alémanique - Suisse romande, se creuse." (24H)
"EEE : la déchirure." (24H)
"Un fossé vertigineux." (24H)
"La Suisse coupée en deux." (LM)
20 "Le fossé politique et culturel entre la Suisse alémanique et la Suisse romande s'est exprimé de façon éclatante ce week-end." (NQ³)

MARGUERON Roxane, PAYOT Anne, PECALVEL Valérie : *La construction dans la presse quotidienne romande d'un clivage entre Suisse alémanique et Suisse romande*, UNIL, FSSP (séminaire de sociologie des médias), 1995, 37 p. ms

¹ Les journaux analysés sont les suivants : *24 Heures*, *Le Nouveau Quotidien*, *Le Journal de Genève*, *Le Nouvelliste*, *La Liberté*, *Le Matin*.

² Le pourcentage de refus fut aussi fort au Tessin qu'en Suisse alémanique (61.5% contre 61.6%) mais la presse romande y est indifférente; sans doute parce que les Tessinois forment une minorité peu "menaçante" pour les Romands. (note des auteurs)

³ "Le Nouveau Quotidien joue un rôle clé dans la construction du fossé linguistique par la presse" (id. p. 12)

L'image des Suisses alémaniques dans les médias romands

- "Les Romands refusent le ghetto construit par les Alémaniques." (Lib)
"On peut s'interroger sur ce qui a raidi la Suisse alémanique dans son opposition. On peut certes
5 incriminer les hurleurs de slogans simplistes, les jongleurs de toutes les peurs. En définitive, ce qui semble avoir été décisif, c'est un réflexe profond de crainte d'une Suisse figée dans ses mythes de "perdre son âme" si elle s'incorporait." (24H)
10 "La Suisse alémanique en revanche est apparue comme une Suisse repliée sur elle-même. Une Suisse qui a peur de l'Inconnu, peur de perdre sa souveraineté." (LM)
"Ce non est celui de la peur, celui du repli sur soi,

- 15 de l'angoisse." (Nouv)
"C'est une Suisse viscéralement peureuse, égoïste, aveuglée par un patriotisme sénile et un antigermanisme primaire qui triomphe." (Lib)
"Il faudra s'interroger un jour sur la frustration des
20 Alémaniques de n'avoir pas pu constituer leur propre état-nation." (NQ)

MARGUERON Roxane, PAYOT Anne, PECALVEL Valérie : *La construction dans la presse quotidienne romande d'un clivage entre Suisse alémanique et Suisse romande*, UNIL, FSSP (séminaire de sociologie des médias), 1995, 37 p. ms

Autoportrait romand

"Les citoyens [romands] y sont plus disposés à céder une petite parcelle de leurs prérogatives au bénéfice d'une idée qui transcende les frontières nationales." (24H)

5 "Ce dimanche, il y a cependant une raison de se réjouir, une raison de fierté même : le vote massif des Romands en faveur de l'ouverture. Leur personnalité, leur vision et leur génie propres s'affirment de façon plus claire que jamais." (NQ)

10 "On a vu une Suisse romande ouverte sur le

monde, égalitaire où la notion de l'homme universel prédomine. Cette même Suisse romande, qui connaît des difficultés économiques, est prête à prendre des risques." (LM)

MARGUERON Roxane, PAYOT Anne, PECALVEL Valérie : *La construction dans la presse quotidienne romande d'un clivage entre Suisse alémanique et Suisse romande*, UNIL, FSSP (séminaire de sociologie des médias), 1995, 37 p. ms

Regards sur la Suisse

Voyageurs du XVIIIe siècle

Pezay (1771)

Il n'est pas besoin d'entrer en Suisse par l'Alsace, pays du plus joli costume du monde, pour être choqué de celui des grosses Helvétiques. Il est tout à la fois hideux et malsain. Dans l'intérieur de
5 la France, j'ai été révolté de voir les femmes des champs revêtues de la livrée dégoûtante de la misère. Dans les cantons de Bâle, Soleure et Berne, j'ai vu, avec joie, l'aisance permettre à la villageoise l'achat d'une étoffe ample et solide;
10 mais mon regret n'a pas été moins amer, quand j'ai vu la maladresse de la coupe et l'absurdité du dessein rendre ces habits aussi repoussants que nos haillons.

[...] Les bons Suisses sont encore plus avarés que
15 les frivoles Français, avarés et prodiges tout à la fois. J'ai trouvé partout une disproportion indécente entre le salaire et le service, et je n'ai jamais taxé cette disproportion d'indécence qu'après un examen raisonné du surtax que les
20 circonstances pouvaient apporter localement au prix des denrées.

[...] On ne se doute pas jusqu'où cette vexation et cette âpreté, contre lesquelles je me récrie, sont portées dans l'intérieur des montagnes. On est tout
25 étonné de retrouver la rapacité du traitant dans ces antres que l'on croit habités par des hommes grossiers, robustes, heureux, et ignorant jusqu'à l'usage pernicieux de l'argent. Un étranger qui les

visite est une proie, un écu qui sonne les fait
30 accourir. Est-ce misère ou avarice ? Lequel vaut mieux à cet excès* ?

Je compte peu en général; je redoute encore moins d'être soupçonné de lésinerie en accusant les autres. Je n'ai point de regrets aux frais de mes
35 voyages; ils m'ont plus donné qu'ils ne m'ont pris. Des connaissances pour de l'or, c'est un bon marché. Mais je ne vois qu'avec une affliction sincère que l'empire de l'égoïsme est universel, et surtout tyrannique. Si l'impérieux besoin est le
40 principe de cette avidité que je reproche aux bons Suisses, comment un peuple qui se pique d'être libre, et d'honorer l'humanité par conséquent, souffre-t-il un seul de ses membres dans cet état de dégradation ? Si une manie coupable et avilissante
45 enfante seule cette avidité, comment la vertu républicaine souffre-t-elle l'impunité d'un vice qu'un esclave tiendrait à déshonneur ?

* J'ai payé au Grindelwald une pinte de lait et un
morceau de fromage quinze francs, et cela me
50 parut encore meilleur marché que les coups de bâton que quarante bons montagnards avaient l'air de m'offrir, si je n'étais pas satisfait et docile. Je pourrais citer plusieurs traits de cette force, si les
détails des maîtres d'hôtel ne m'ennuyaient pas
55 autant qu'ils les enrichissent.

PEZAY Alexandre Frédéric Jacques Masson de : *Les soirées helvétiques, alsaciennes et franc-comtoises* (Amsterdam, Paris, 1771) cité in REICHLER Claude,

RUFFIEUX Roland : *Anthologie des voyageurs français et européens de la Renaissance au XXe siècle*, Laffont (Bouquins), 1998, pp. 576, 581-2

Bourrit (1776)

Arrivés à eux, nous nous croyons tout à coup transportés à Corinthe dans les plaines d'Olympie, nous voyons plus de trois cents personnes rangées sur deux lignes, l'une d'hommes, l'autre de
5 femmes; au milieu paraissent deux athlètes vigoureux qui, par des efforts redoublés, tendent mutuellement à se renverser: la vigueur et la légèreté, la force et l'adresse sont mises en œuvre dans cette lutte singulière, et le prix du vainqueur
10 est dans l'estime de ses compatriotes, et le plus souvent encore dans la possession légitime d'une jeune beauté. C'est à cette fête publique et annuelle des montagnes que se contractent les mariages heureux; c'est là que l'amant, sous les yeux qui
15 l'ont su charmer, cherche à mériter la possession de l'objet de sa flamme

[...] Peuple heureux ! peuple fortuné ! c'est chez vous qu'on retrouve enfin l'homme tel qu'il sortit des mains de la nature, jouissant d'une constitution
20 forte, n'ayant aucune des maladies qui affligent les peuples prétendus policés, qui les énervent et les fauchent avant le temps; peuples qui raisonnent peu, mais qui vous laissez aller à la simple impulsion de la nature; en suivant ces lois, vous
25 justifiez le Créateur commun des hommes, vous montrez que, si la plupart sont devenus méconnaissables, c'est pour s'être écartés de la simplicité des mœurs des premiers temps.

[...] Nous étions à l'extrémité la plus élevée d'une
30 gorge et à trois lieues de distance du Grindelwald; la descente était rapide, les premiers pas qu'il nous fallait faire étaient sur un lit de neige d'une grande étendue. Nous nous y hasardâmes : notre marche timide, nos chutes réitérées, involontaires, notre
35 gaucherie nous attirèrent les ris de toute la troupe; les filles s'amusaient à nos dépens, deux des plus jeunes nous offraient la main au moment où nous allions tomber. Arrivés au bas de la neige, nous eûmes le coup d'œil le plus piquant dans le tableau
40 que nous présenta, pour la seconde fois, le sommet de la montagne bordé de tout ce peuple qui nous regardait descendre; ce coup d'œil était unique, ces bonnes gens nous semblaient atteindre et appartenir à la région céleste.

45 [...] Ainsi nous nous retrouvâmes encore une fois au milieu de leur troupe galante; mais le cœur plein de leur bonheur et du nôtre, que nous trouvions surpasser celui de tous les rois, puisqu'ils n'ont peut-être jamais vu des beautés plus
50 parfaites, plus naïves et plus pures. Mais bientôt après nous vîmes leur nombre diminuer insensiblement.

BOURRIT Marc Théodore : *Description des aspects du Mont-Blanc* [Genève, 1776] cité in REICHLER Claude, RUFFIEUX Roland : *id.*, pp. 576, pp. 334-5

Voyageurs du XXe siècle

Regard français

La Suisse est méprisée, les Suisses aussi. Ces deux mots, rien qu'à les entendre, n'annoncent rien d'excitant, dégagent de l'ennui. Un honnête ennui, ou un ennui honnête, à l'image de la
5 Confédération. L'exiguïté du pays n'améliore pas sa cote.

Plus encore que de mépris, le pays et ses habitants sont l'objet de dédain. Ils ne font pas le poids dans le monde, ils sont trop peu de chose. Comment
10 occuperaient-ils les esprits ? Les Suisses en sont les premiers persuadés; ils se voient petits eux-mêmes. Petits et insignifiants. Pas si résignés quand même à leur petitesse qu'ils ne s'en affligent

et ne se vexent de s'entendre traités de “petits
15 Suisses”.

[...] L'opinion populaire se fait une idée très
positive de la Suisse et même des Suisses; elle voit
un modèle dans la Confédération. Le touriste
étranger y est bien reçu, poliment accueilli,
20 correctement traité. [...]

C'est au point que l'étranger se sent rapidement
intimidé. Ici, on ne se risquerait pas à laisser
tomber un ticket d'autobus sur le trottoir. On vous
rappellerait à l'ordre (avec une amende en prime,
25 probablement), on vous ferait comprendre qu'on
n'est pas dans une porcherie, *ici*. N'importe quel
étranger franchissant la frontière suisse doit se
mettre sur son trente et un moral, s'endimancher
l'âme, battre le rappel de son sens civique. Il ne
30 faut surtout pas qu'il se signale comme un
malpropre.

[...] L'opinion élitiste fait entendre un jugement
diamétralement opposé. Pour elle, la civilisation
matérielle n'est pas tout. [...] Pour les tenants de
35 cette opinion, la culture [en Suisse] leur apparaît
comme un élément surajouté, factice. Les Suisses
ont vendu leur âme à l'argent. Ils sont devenus le
peuple le plus riche de la terre, mais aussi le plus
stérile dans l'ordre de la création intellectuelle et
40 artistique. En sept siècles, qu'ont-ils apporté à la
civilisation hormis des banques et, selon la célèbre
formule d'Orson Welles, une horloge qui fait
coucou ?

Juste retour des choses : leur vie est insipide et
45 ennuyeuse, *neutre* comme leur politique.

[...] Effet aussi de la rotture initiale du pays.
Différence avec les nations dont la vie de cour a
modélisé les mœurs et qui en gardent l'empreinte.
Les épidermes y demeurent frileux. Ainsi, dans un
50 café bondé où ne reste qu'une place libre, un
Suisse n'hésitera pas à l'occuper, sans craindre de
gêner les individus à la table desquels il s'installe.
Il ne leur demandera peut-être même pas la
permission de s'asseoir. Jamais un Français ne
55 prendrait une telle initiative, même en s'excusant.
Son épiderme est plus sensible il sent aussi que les
gens auxquels il imposerait sa présence réagiraient
comme lui. La gêne serait mutuelle. Des barrières
émotionnelles s'élèvent entre lui et ces inconnus,
60 des distances que le régime démocratique n'abolit
pas.

[...] Le Suisse est un *vétéran de la paix*. Depuis
deux siècles, très exactement depuis 1798, la paix
règne dans son pays, à la seule exception d'une
65 petite guerre civile qui dura trois semaines en
1847, fit moins de morts qu'un week-end de

Pâques, et moins de dégâts qu'une nuit d'émeute
dans une banlieue chaude. Depuis : le calme,
toujours le calme, rien que le calme. Pas
70 d'invasion, jamais d'invasion, jamais
d'affrontement militaire. Poussé à ce degré, l'état
de paix ne laisse pas que de produire des
dommages psychiques. Le Suisse en a souffert et
en souffre encore.

75 [...] Mieux que tout autre Européen, depuis plus
longtemps, le Suisse connaît les *horreurs de la
paix*. Longtemps, il en a fait un vrai complexe. Il
se sentait inférieur, moins homme, pas vraiment
homme. Il n'avait jamais eu à subir de
80 bombardements, n'avait jamais connu la charge,
l'assaut, la tranchée, la retraite, la mort au champ
d'honneur, la captivité, la griserie de la victoire,
l'humiliation de la défaite, l'amertume de
l'occupation. Il n'avait rien à raconter à part des
85 histoires de gardes-frontières, comme, sur l'eau, il
n'était qu'un marin d'eau douce. Jamais
combattant, il ne goûtait jamais non plus les joies
de l'ancien combattant. Jamais il ne pouvait raser
femme et enfants avec ses faits d'armes, ses
90 souffrances, ses épreuves, ses privations, ses
astuces. Il était un *mutilé de paix*, et ne pouvait
même pas le dire. Il devait se féliciter d'avoir
toujours si bien échappé aux catastrophes, alors
qu'il pensait le contraire. Mais avouer cela, quel
95 scandale... Tellement un scandale qu'il n'osait
même pas se l'avouer à lui-même. De telles
pensées restaient enfouies dans le tréfonds de son
inconscient et ne se manifestaient que par des
symptômes : ces drapeaux omniprésents, cette
100 gymnastique obsessionnelle, ces tirs obligatoires
jusqu'à l'âge de cinquante ans, ces manœuvres
meurtrières...

[...] Le touriste de passage comprend pourquoi la
vie si apaisée qu'il trouve en Suisse suscite en lui
105 un malaise. Ce calme universel, cette *harmonie*
omniprésente, ce *consensus* sans défaut font à la
fin une existence *castrée*. Le Suisse, le petit
Suisse, dispose de tout, dans le plus beau des
cadres, mais c'est au prix... Au bout du processus
110 historique, le crâne lansquenet de jadis, à
l'uniforme chamarré, s'est transformé en *eunuque*...
“ Et moi ? s'interroge le touriste. Vais-je aussi vers
cela ? ” La Suisse lui fait peur. Dans cette ruche, il
n'y a plus que des abeilles ouvrières, des abeilles
115 asexuées. Ici, le travail et l'ambition remplissent la
vie entière. Ici, plus de jouissances secrètes, plus
de chemins de traverse. Plus même la *possibilité*
de telles choses. Ici, c'est visible, la police connaît
tout, appuyée sur une électronique imparable. Il ne

120 fait pas bon avoir des zones d'ombre dans sa vie,
zones dangereuses pour l'individu, que la police se
chargera aussi de rappeler à son devoir. Plus
d'imprévu, d'aventures dans cette existence
devenue ultra-disciplinée, purement utilitaire. Ce
125 pays est une prison, une prison dorée, une prison
tout confort, prison tout de même. Ce pays a perdu

son ombre; comme Peter Schlemihl, il l'a vendue
au diable.

ARÈS Georges : *La Suisse avenir de l'Europe ?
Anatomie d'un anti-modèle*, Gallimard (le débat), 1997,
pp. 7-10, 42, 75-6, 95

Impressions maliennes

*Invité en Suisse, Anté Tembely a quitté pour la
première fois le Mali pour l'Europe.*

[...] Les images que je m'étais faites dans ma tête
ne correspondent pas à la réalité. Ici c'est très
5 propre et bien arrangé, très différent du Mali. J'ai
l'impression que tout ce qui est, existe en quantités
énormes. Les magasins débordent, il y a du
goudron partout, de grandes et belles maisons, les
routes foisonnent. Moi, tout ce remue-ménage, ça
10 me trouble.

En Suisse, vous avez vraiment une belle nature :
partout de l'herbe grasse, des champs, de l'eau.
C'est incroyable, autant d'eau dans un même
endroit ! Et tous ces oiseaux, ces canards, ces
15 pigeons, vous ne les chassez jamais ?

La viande du marché, il faut la payer, dans la
nature, c'est gratuit. Alors, pour garder leurs
animaux, les Suisses préfèrent chasser dans les
magasins avec une brouette en fer ! (Anté éclate de
20 rire). Dans ces supermarchés, il y a tellement de
choses qu'il est impossible de choisir... Pour un
seul produit, vous avez trente-six emballages. Je
n'en crois encore pas mes yeux, ce n'est pas
possible ! De la nourriture à perte de vue... Et il y a
25 même des boîtes pour les bêtes. Elles peuvent
chasser, non ?

Avant d'arriver en Suisse, de loin, j'imaginai un
pays peuplé d'habitants souriants. Comme les gens
y possèdent beaucoup de biens, je les voyais
30 heureux, accueillants et curieux envers les
étrangers. Lorsque je me suis promené, j'ai
constaté que ce n'était pas vraiment le cas. Dans la
rue, presque personne ne sourit ou ne se parle.
Chacun son problème. Les passants ne se saluent
35 jamais. Et moi si je leur donne le bonjour, ils ne
répondent pas ou me regardent, étonnés. Au début,
j'ai bien essayé d'engager des causeries. Mais, pour
l'Européen, je crois que le bonjour à l'africaine
s'éternise trop. Les gens n'ont pas le temps ici. Je
40 me demande à quel moment de la journée ils se
parlent. Lorsqu'ils finissent le travail, ils rentrent

vite à la maison. Le soir, les rues sont désertes, ou
presque.

Les seules personnes que l'on rencontre la nuit sont
45 bizarres. Certains jeunes prennent des airs
menaçants avec leur veste de cuir et leurs lunettes
qui font peur. Ils ne sourient pas, comme ces
frimeurs et leurs regards dédaigneux. Au Mali, les
sapeurs¹, aiment se montrer souriants, contents
50 d'être bien habillés. Ils plaisantent beaucoup, ils
rigolent avec les filles. Les vôtres, ils les courtisent
aussi, mais ils les regardent par en dessous.

Un jour, j'ai remarqué des personnes qui portaient
des jean's troués. Ils n'étaient pas pauvres parce
55 qu'ils marchaient avec des sacs pleins de
victuailles. Plus loin, un garçon très sale avec les
cheveux en pagaille m'a même demandé de
l'argent. Je ne pensais pas qu'il y avait des pauvres
en Europe et que certains voulaient leur
60 ressembler.

J'ai l'impression que les gens sont souvent seuls,
surtout les vieux. Je me suis entretenu un fois avec
un grand-père. Il m'a dit qu'ici, les parents trop
vieux, on les met dans des maisons. Ce n'est pas
65 normal, ça. Si on a les moyens, les parents peuvent
vivre à côté des enfants. Les vieux peuvent
toujours donner de bons conseils aux jeunes.

Comme ce vieux, je me sens très seul ici. J'ai
l'habitude de travailler et je n'ai jamais pris de
70 vacances. Les Blancs disent souvent que les Noirs
ne font rien. Nous œuvrons beaucoup, parfois très
dur, mais nous n'avons pas le même rythme. Et
puis nous aimons prendre le temps pour nos amis.

Au Mali, je suis plus libre, je me sens plus à l'aise.
75 Même si mon pays est pauvre, j'ai une grande
chance d'y vivre. Ici, même si je dispose de tout, je
ne suis pas très heureux. J'ai peur de marcher de
travers. Ici, je me comporte de manière sévère,
parce que les gens que je vois le sont : je ne ris pas
80 beaucoup, alors que chez moi je rigole toute la
journée. Si je viens dans un pays et que la coutume
veut que l'on porte un bonnet rouge, alors il me

faut aussi porter un bonnet rouge pour faire comme tout le monde.

Construire, 11.9.91

¹ Ceux qui sont bien "sapés", bien habillés

Considérations romandes sur les travailleurs étrangers au milieu des années 70

Il faut avoir travaillé avec des étrangers pour connaître leur mentalité. J'ai été victime de pas mal de brimades de leur part. La majorité ne sont pas éduqués. Ils se permettent des choses que nous
5 ne nous permettrions pas. (p. 39)

Ce que l'on ne dit pas, c'est que presque toutes les femmes espagnoles, italiennes, travaillent dans les hôpitaux où elles gagnent bien; d'autres font des ménages où elles se font payer royalement et sans
10 déclarer aux impôts. J'en connais. Or ces dames ont des maris qui gagnent bien. Ces gens mettent de l'argent de côté, repartent avec un beau magot, achètent des maisons et ont presque tous des voitures.

15 Alors que les Suisses sont pauvres.
Et les logements qu'ils construisent sont d'abord pour eux, non pour les Suisses qui trouvent difficilement à se loger. (p. 46)

Les 3/4 des Italiens ne travaillent pas; on les voit
20 aux services sociaux; les vieux viennent se faire entretenir en Suisse; pourtant ils n'ont rien payé.
Tandis que les Suisses sont pressurés, volés, exploités, internés, liquidés; c'est un scandale. (p. 47)

25 Beaucoup d'étrangers ne viennent pas en Suisse pour travailler, mais pour gagner de l'argent. Quantité d'étrangers sont de vraies couleuvres, ils ne travaillent pas assez, s'il n'y a pas un chef derrière, ils discutent et le travail n'avance pas; il
30 se trouve des étrangers qui cherchent à se faire entretenir par des femmes suisses, d'autres qui ont réussi à soutirer de l'argent, voire à pousser la femme à se mettre dans les dettes jusqu'au cou. (p. 49)

35 Je méprise les naturalisés. Quand ils sortiront des écoles, ils ne voudront pas faire le travail que faisaient leurs pères; ils auront à leur tour des professions libérales. Et de nouveau, il faudra en

faire venir des wagons. (p. 51)

40 Ce sont les étrangers qui gueulaient dans nos rues. Ah, c'était beau à voir. Qu'attendons-nous pour renvoyer cette clique chez eux, ces voleurs qui remplissent nos prisons ? Ce serait une belle occasion de mettre de l'ordre chez nous. (p. 54)

45 Et les Italiens et autres nous amènent par leur manque d'hygiène de la vermine. La preuve, la Tribune de Genève nous a révélé en son temps que nous étions envahis de blattes et de cafards que nous apportaient les ouvriers étrangers. (p. 54)

50 Tout le monde sait que les latins suivent à la lettre le précepte divin: « croissez et multipliez ». Notre petite Suisse n'est qu'un noyau dans cette marée humaine étrangère. Cela devient un non-sens de chanter les beautés de la Patrie alors qu'elle
55 disparaît en partie sous le béton. On maudit l'Action Nationale et on traite les Suisses de tous les noms parce qu'on veut rester Suisse. (p. 83)

Fidèles au précepte divin: « croissez et multipliez » les étrangers sont toujours plus nombreux, de là,
60 la crise du logement. (p. 84)

J'aime les enfants et c'est à leur avenir que je pense. Que sera leur avenir à ces pauvres petits Suisses infestés par les naissances trop fréquentes de ces étrangers ? (p. 84)

65 Les femmes, ils nous envoient que des grosses pouffiasses qui sont pleines deux fois par année. Allez faire un tour sur nos marchés, vous serez édifiés. (p. 84)

On nous a octroyé un appartement dans une cité
70 pleine de bruit où les enfants viennent au monde comme des punaises, se reproduisent à l'infini... (p. 84)

Que pensez-vous du niveau scolaire qui est en train de baisser comme dans d'autres pays ?

75 Les rythmes des classes varient selon le nombre d'étrangers. Plus il y a d'étrangers, plus le rythme est lent.

Pourquoi ? à cause de la langue. Il y a aussi des différences dans l'éducation (on dort plus tard dans
80 le sud), les enfants dorment le matin et on se demande pourquoi... (p. 102)

Toutes les armes qui sont volées un peu partout, à quoi pensez-vous qu'elles vont servir ? Que

recherchent les extrémistes ? La Ligue Marxiste
85 Révolutionnaire, par exemple ? Quel est leur but ? Renverser les pouvoirs existants partout dans le monde et la masse d'étrangers se laisse entraîner facilement dans cette direction. Souvenez-vous le rassemblement espagnol à la patinoire. Donc plus
90 il y a de ces gens-là chez nous, plus le risque est grand. (p. 107)

Textes cités in WINDISCH Uli : *Xénophobie? Logique de la pensée populaire*, L'âge d'homme, 1978

LA « NORMALITE » EN QUESTION



Affiche de l'insieme, printemps 2000

Éloge de la faiblesse

Le Centre regorgeait d'anomalies : moi, mâchouillant mes mots et titubant gaiement ; Philippe, qui, à dix-huit ans, mesurait moins d'un mètre ; Jérôme, qui ne pouvait pas marcher ni
5 parler, et Adrien, qui souffrait d'un retard mental et prononçait des sons presque impossibles à déchiffrer. Rien ne nous unissait, pourtant tout nous réunissait. Ensemble nous pouvions mieux tolérer l'intolérable de notre situation, c'est
10 pourquoi nous nous gardions bien de dilapider

notre temps si précieux dans d'inutiles querelles, de vaines mesquineries. Nous nous soutenions pour mieux affronter l'épreuve, pour assumer ensemble l'isolement de chacun.

15 [...] Souvent le soir, perdu dans mes pensées, j'enviais le sort des autres enfants : ils dormaient à la maison, partageaient d'agréables moments en famille. Quant à moi, je restais là, esseulé, sans sécurité. Une faible lumière éclairait le dortoir
20 silencieux, occupé par de curieux personnages : un

nain, qui dormait à poings fermes – a douze ans, on lui en donnait six ; un muet, qui ne parlait pas, mais qui ne se privait pas pour autant de ronfler énergiquement ; en face, Jérôme, au regard
25 profond, qui m'observait attentivement. Une fois, il me lança, de sa voix éteinte, dans un effort surhumain un : « Çaa bva ? »

La pensée que Jérôme, paralysé au fond de son lit, s'inquiétait de mes infimes soucis me bouleverse
30 encore aujourd'hui. Il ne m'avait pas sermonné sur le courage, sur la nécessité de penser positif comme le prône la littérature édifiante, mais par de simples mots : « Çaa bva ? » il avait tout dit. Son soutien était total.

35 On a de plus en plus tendance à exclure le différent, l'inutile, l'étranger, l'autre... Jérôme ne pouvait rien faire physiquement. Après avoir évalué ses possibilités, on le qualifiait volontiers de « non rentable ». Pourtant, il m'a appris, mieux
40 que quiconque, le dur « métier d'homme ».

[...] Un jour, tandis que j'exécutais mes sauts périlleux, un ami m'observait minutieusement des pieds à la tête. Aucun de mes gestes ne lui échappait. Tout en m'examinant, il riait comme un
45 bossu. Cela me vexait. Totalelement grabataire, Jean ne pouvait ni parler, ni marcher, ni même se tenir assis tout seul. Comment ce jeune homme osait-il rire du petit enfant qui en était à « balbutier » ses premiers pas ? Je ne comprenais pas. Pourtant, très

50 tôt, je m'aperçus que plus mes pas devenaient sûrs, plus ses rires s'amplifiaient. Et c'est dans une hilarité contagieuse que s'accomplit mon examen d'entrée dans le monde particulier des bipèdes. Les rires de Jean atteignirent leur paroxysme pour
55 célébrer ma victoire.

[...] Perclus de préjugés et d'orgueil, je n'ai pas su l'interpréter. Et pourtant Jean avait tout essayé pour me soutenir. Il savait très bien qu'il ne marcherait jamais ; à travers son humble présence,
60 sans parole, sans geste, avec la justesse que donnent les vraies tendresses, il avait cependant accompagné chacun de mes pas. Mes jambes devenaient les siennes. On aurait dit qu'il apprenait lui-même à marcher.

65 Lorsque, adolescent, je suis entré dans le cadre scolaire officiel, j'ai découvert de tout autres attitudes. Certains se réjouissaient de la mauvaise note de celui-ci, du faux pas de celui-là. Encore une fois, il me fallut une bonne dose de réflexion,
70 d'observation, pour assumer ce contraste. La lecture des philosophes m'aida beaucoup. Je pris bientôt conscience que mon environnement avait changé. J'avais définitivement quitté le Centre où le progrès de l'un devenait celui de chacun.

JOLLIEN Alexandre : *Éloge de la faiblesse*, Cerf, 2000, pp. 24-25, 33-34

Le regard d'autrui

[Les gens de l'extérieur] projetaient des images négatives sur les pensionnaires du Centre. Souvent, à mon passage, les gens chuchotaient entre eux, se tapaient du coude : « Pauvre garçon !
5 Pauvre petit ! » Ils arrivaient presque à me déstabiliser, ces foudres de guerre. Néanmoins, en mon for intérieur, j'étais convaincu d'avoir beaucoup de chance : parents formidables, amis véritables, camarades de jeu plaisants... Pourtant, à
10 force de l'entendre mise en doute, la certitude que je n'étais finalement pas plus malheureux qu'un autre risquait de s'étioler.

Inconsciemment je percevais et comprenais que ma présence était pour beaucoup de personnes
15 associée à un échec, un accident. J'incarnais pour eux une sorte de souffrance qui les culpabilisait. Ils se rendaient presque coupables de mon handicap. Je jouais le rôle d'une mauvaise conscience.

A plusieurs reprises, j'ai constaté que lorsque je
20 traverse un groupe de personnes, elles se taisent, prennent un air compassé, un peu comme on soulève son chapeau au passage d'un corbillard. Puis derrière moi, les bavardages reprennent. S'agit-il là d'un réflexe ? Je l'ignore.

25 [...] Je me suis effectivement surpris à éprouver un sentiment semblable à l'égard d'un aveugle. Ce faisant, je projette sur l'individu différent toute l'angoisse, la peur, le malaise qu'engendre la dissemblance. Faute d'expérience, je ne saurais
30 expliquer ce sentiment très complexe qui, assurément, trouve sa source d'abord en nous-mêmes. Mes camarades et moi baignions dans cette atmosphère. Lorsque nous sortions le mercredi après-midi, jour de congé, les éducateurs
35 n'amélioraient pas les choses ; le mercredi après-midi défilait dans la ville un cortège de boiteux,

d'estropiés en chaises roulantes, de nains, de paralysés et autres chatouillés du cerveau. Les badauds nous dévisageaient, impuissants ; ils
 40 éprouvaient des sentiments divers, inexprimables
 [...] Aujourd'hui, on prône l'intégration ; à mon époque, on préconisait l'immersion : un groupe plonge dans un autre groupe. Ces deux entités restaient dans leur isolement confortable et
 45 convenu sans communion, ni communication : un escargot qui traverse l'herbe sous le regard intrigué, dégoûté presque, de l'enfant qui joue dans le parc. Mes camarades et moi, nous étions cet « escargot ». Quant à l'enfant, il représente toute la
 50 sphère sociale : les hommes et les femmes, qui font leurs emplettes, leurs paiements, qui vont chez le médecin, se rencontrent par hasard dans la rue. Inconsciemment, j'ai longtemps traîné cette image de l'escargot, finissant presque par m'identifier à
 55 lui. Si le mercredi représentait une joie à nos yeux, rétrospectivement je le rangerais plutôt du côté des mauvais souvenirs...
 [...] Le regard d'autrui, selon moi, construit, structure notre personnalité. Cependant, il peut
 60 aussi nuire, condamner, blesser.

La réification consiste à réduire l'autre au rang de chose. Elle réduit l'autre à un attribut, ne voit en lui qu'une qualité ou un défaut, elle le pétrifie en bloquant toute évolution.

65 Comment assumes-tu personnellement la moquerie des autres ?

Alexandre

Pour moi, là encore, la raillerie trouve son origine dans une faiblesse mal orientée, mal gérée. En
 70 prendre conscience m'aide. Souvent les personnes en groupe manifestent plus de cruauté qu'un individu isolé, qui, lui, se contentera de rire. En revanche, l'adolescent en compagnie de ses acolytes rit avec une agressivité aiguë. Peut-être
 75 agit-il ainsi pour affirmer son assurance, sa force ou sa supériorité. Il lui faut aussi occulter la peur qu'il éprouve devant « l'escargot ». Il dépasserait ainsi les larmoiements, les pitiés. Chacun dissipe un malaise comme il peut. Les méfaits de la
 80 moquerie, le besoin d'être intégré, la nécessité de donner sens aux expériences parfois douloureuses de ma vie m'ont peu à peu amené à observer le comportement des autres, et surtout le mien, avec beaucoup d'acuité.
 85 [...] Il faut tout mettre en œuvre pour parvenir à tirer profit, même de la situation la plus destructrice. J'insiste sur les épreuves parce que celles-ci restent inévitables. Rien ne sert de discourir, d'épiloguer des heures durant sur la
 90 souffrance. Il faut trouver des moyens pour l'éliminer et, si on ne le peut pas, l'accepter, lui donner sens.

JOLLIEN Alexandre : *Éloge de la faiblesse*, Cerf, 2000, pp. 31, 45-49. 56

La question du regard

Je me rappelle toujours cet esprit rebelle a qui j'adressai ma salutation habituelle : « Sois sage. » Un jour, il me répondit à brûle-pourpoint : « Et toi, marche droit ! » Cela me procura un plaisir
5 extrême. Il m'estimait pour moi-même et n'avait pas pris les pincettes que prennent ceux qui me sourient béatement quand, à la caisse, je paie mon paquet de spaghettis aux herbes. Il y a des sourires qui blessent, des compliments qui tuent.
10 [...] Oui, pas de pitié. Une fois de plus, je donne raison à Nietzsche. Je crois qu'il voit juste quand il

condamne la pitié, l'hypocrisie ou le paraître. Chaque jour, je rencontre ce regard condescendant qui croit me faire plaisir, peut-être sincèrement,
15 mais qui nie ma liberté et me nie ipso facto. [...] Je pense que le mépris est tonique, comme disait Balzac... En revanche, la pitié, par sa fadeur, anesthésie.

JOLLIEN Alexandre : *Éloge de la faiblesse*, Cerf, 2000, p. 42

Réflexion de Montaigne

Ce conte s'en ira tout simple, car je laisse aux médecins d'en discourir. Je vis avant-hier un enfant que deux hommes et une nourrice, qui se disaient être le père, l'oncle et la tante, conduisaient pour
5 tirer quelque sou de le montrer à cause de son étrangeté. Il était en tout le reste d'une forme commune, et se soutenait sur ses pieds, marchait et gazouillait à peu près comme les autres de même âge; il n'avait encore voulu prendre autre
10 nourriture que du tétin de sa nourrice, et ce qu'on essaya en ma présence de lui mettre en la bouche, il le mâchait un peu, et le rendait sans avaler; ses cris semblaient bien avoir quelque chose de particulier; il était âgé de quatorze mois justement.
15 Au-dessous de ses tétins, il était pris et collé à un autre enfant sans tête, et qui avait le conduit du dos étoupé, le reste entier; car il avait bien l'un bras plus court, mais il lui avait été rompu par accident à leur naissance; ils étaient joints face à face, et
20 comme si un plus petit enfant en voulait accoler un plus grandet. La jointure et l'espace par où ils se tenaient, n'était que de quatre doigts ou environ, en manière que si vous retroussiez cet enfant imparfait, vous voyiez au-dessous le nombril de
25 l'autre; ainsi la couture se faisait entre les tétins et son nombril. Le nombril de l'imparfait ne se pouvait voir, mais oui bien tout le reste de son ventre. Voilà comme ce qui n'était pas attaché, comme bras, fessier, cuisses et jambes de cet
30 imparfait, demeuraient pendants et branlants sur l'autre, et lui pouvait aller sa longueur jusques à

mi-jambe. La nourrice nous ajoutait qu'il urinait par tous les deux endroits, aussi étaient les membres de cet autre nourris et vivants, et en
35 même point que les siens, sauf qu'ils étaient plus petits et menus.

Ce double corps et ces membres divers se rapportant à une seule tête, pourraient bien fournir de favorable pronostic au roi de maintenir sous
40 l'union de ses lois ces parts et pièces diverses de notre État; mais, de peur que l'événement ne le démente, il vaut mieux le laisser passer devant, car il n'est que de deviner en choses faites : *Ut quum facta sunt, tum ad conjecturam aliqua*
45 *interpretatione revocantur*¹. Comme on dit d'Épiménide qu'il devinait à reculons.

Je viens de voir un pâtre en Médoc, de trente ans ou environ, qui n'a aucune montre des parties génitales : il a trois trous par où il rend son eau
50 incessamment, il est barbu, a désir, et recherche l'attouchement des femmes.

Ce que nous appelons monstres ne le sont pas à Dieu qui voit en l'immensité de son ouvrage l'infinité des formes qu'il y a comprises; et est à
55 croire que cette figure qui nous étonne, se rapporte et tient à quelque autre figure de même genre inconnu à l'homme. De sa toute sagesse il ne part rien que bon et commun et réglé; mais nous n'en voyons pas l'assortiment et la relation.

60 *Quod crebro videt, non miratur, etiam si cur fiat nescit. Quod ante non vidit, id, si evenerit, ostentum esse cense*². Nous appelons contre nature

ce qui advient contre la coutume; rien n'est que
selon elle, quel qu'il soit. Que cette raison
65 universelle et naturelle chasse de nous l'erreur et
l'étonnement que la nouveauté nous apporte.

MONTAIGNE : Essais, II, 30 (D'un enfant
monstrueux), in *Oeuvres complètes*, Seuil, 1967

¹ “Ainsi, quand l'événement a eu lieu, on

lui trouve quelque interprétation qui
vérifie les conjectures.” (Cicéron, *De la
divination*, II, 31)

² “Ce qu'il voit souvent, même s'il en ignore
la cause, ne l'étonne pas; mais si ce qu'il
n'a jamais vu arrive, c'est pour lui un
prodige.” (Cicéron, *De la divination*, II, 27)

ASPECTS THEORIQUES

ALTERITE ET MENTALITES

Face à l'autre : la peur et la fascination

E.H. — En tant qu'historien ayant consacré une importante partie de ses recherches à la peur dans l'Occident, comment interprétez-vous l'ambivalence d'un sentiment de peur mais également de fascination à l'égard de l'étranger ?

J.D. — L'homme étranger est celui qui est différent. Il est différent, et donc il fascine. Mais parce qu'il est différent, on peut tout craindre de lui.

10 Je voudrais, à cet égard, rappeler le conseil que donnait déjà un Byzantin du XI^e siècle: « Si un étranger vient dans ta ville, se lie avec toi et s'entend avec toi, ne te fie pas à lui; c'est au contraire alors qu'il faut rester sur tes gardes. »

15 Ce qu'on a appelé dans le langage occidental l'hostilité aux « horsains » se manifestait de multiples façons. C'était, par exemple, la colère dans les villages, exprimée par des charivaris, si une jeune fille épousait un homme venu d'ailleurs; 20 ou encore le silence des habitants devant les autorités, quand l'un des leurs avait malmené un « forain », ou les rixes qui éclataient entre paysans de deux localités voisines, ce que nous avons traduit, de notre temps, par « la guerre des boutons ».

25 ». Cette guerre, mais entre adultes, a existé à toutes les époques, parce que même les gens d'un village voisin apparaissaient comme des étrangers. Au XV^e siècle, on a précisé les raisons de ces hostilités à l'étranger. Il existe à cet égard un livre 30 tout à fait caractéristique: *Le Livre de la description des pays*. Il a été rédigé vers 1450 par un Français, Gilles Le Bouvier.

Voici comment il présente les différents Européens: « Les Anglais sont gens cruels et gens 35 de sang, et de plus ils sont cupides marchands. Les Suisses sont gens cruels et rudes. Les Scandinaves et les Polonais ensemble sont gens terribles et

furieux. Les Siciliens sont moult jaloux de leurs femmes. Les Napolitains sont grosses gens, et 40 rudes, et mauvais catholiques, et grands pécheurs. Les Castellans sont gens tous courroux (c'est-à-dire qui se mettent en colère très rapidement), et sont mal vêtus, chaussés, et mal couchés, et mauvais catholiques [...] »

45 A l'époque de la Réforme protestante, les Anglais et les Allemands, qui sont passés du côté de la Réforme, accusent l'Italie d'être la sentine de tous les vices, d'être le lupanar de l'Europe, et cette image négative de l'Italie a certainement contribué 50 à diffuser la Réforme dans les pays septentrionaux. Voilà quelques formes d'hostilité à l'étranger, dans l'Europe des XV^e et XVI^e siècles, à une époque cependant où les gens ont de plus en plus circulé.

E.H. — Voilà donc pour la justification d'une 55 hostilité. Qu'en est-il pour ce qui concerne l'attirance et l'attente de l'étranger ?

J.D. — L'attirance est, elle aussi, un fait historique bien connu. Je pense notamment à l'attirance des rois de France et de la noblesse française pour 60 l'Italie.

La Péninsule a fait figure de repoussoir par ses mauvaises mœurs. Mais, en même temps, elle attirait par sa richesse, par son avance technique et intellectuelle et par ses réalisations artistiques.

65 Les rois de France et les chevaliers français ont été attirés par l'Italie, comme par un aimant: ils ont admiré la culture italienne et les palais italiens. La Renaissance en France a été justement l'importation des artistes et des modèles artistiques 70 italiens. Nous avons là un bon exemple, à la fois de l'attirance et de la méfiance, car les marques d'hostilité à l'Italie ont été nombreuses dans la France du XVI^e siècle.

DELUMEAU Jean cité in HIRSCH Emmanuel :

L'Autre-miroir et le racisme

J.-B. Pontalis — Vous mettez l'accent sur le mépris, sur le besoin de mépriser auquel le racisme, entre autres, fournirait une issue sur mesure. Certainement, dans le racisme, il entre du
5 mépris, plus ou moins avoué, envers un autre groupe humain. Mais je n'y verrais pas une réaction première, je la placerais plutôt au bout de la chaîne. Ce qui me paraît premier, c'est l'effroi devant l'étranger, la *xénophobie* au sens littéral.
10 Mais il faut tout de suite nuancer : cet effroi est une fascination, donc aussi une attirance. Et tout de suite corriger : cet étranger n'est pas n'importe quel étranger, il ne provoque un sentiment d'étrangeté que parce qu'il est aussi mon
15 semblable. Les psychologues ont décrit ce qu'ils ont appelé l'angoisse du huitième mois, celle qui saisit l'enfant quand un visage qui n'est pas celui de sa mère ou d'une personne de son entourage s'approche du sien. On peut faire l'hypothèse que
20 ce visage est perçu, non dans sa singularité, mais simplement comme *n'étant pas* celui de la mère. Or, cette angoisse, qui peut aller jusqu'à la panique, l'enfant ne la manifeste pas devant un « objet » qui diffère bien plus du visage maternel
25 qu'un autre visage humain, devant un animal par exemple. Quand donc intervient l'angoisse devant l'étranger ? Quand l'autre est à la fois semblable et différent. C'est pourquoi je tiens pour fausse, ou en tout cas pour incomplète, l'idée admise selon
30 laquelle le racisme témoignerait d'un refus radical de l'autre, d'une intolérance foncière aux différences, etc. Contrairement à ce que l'on croit, l'image du semblable, *du double*, est infiniment plus troublante que celle de *l'autre*.
35 [...] Il y a une notion que nous n'avons pas encore évoquée. Elle a beau ne pas être neuve, elle me paraît toujours fournir une clé pour comprendre le phénomène raciste, tant chez l'individu que dans la collectivité, c'est la notion de *projection*. Le mot a
40 deux sens qui peuvent d'ailleurs se rejoindre. Dans l'état amoureux, par exemple, je vais projeter dans le monde ambiant mon sentiment d'élation, m'émerveiller d'un rien. A l'inverse, si je suis déprimé, tout me paraît, au mieux, indifférent, au
45 pire une offense à ma douleur. On peut dire, dans

les deux cas, que je projette, que je mets au dehors ma joie ou ma peine sans opérer de distinction stable entre moi et les autres.

Et puis, il y a un sens plus radical de la projection :
50 mettre au dehors ce que je ne veux ni ne puis admettre en moi, ce que je perçois comme mauvais, coupable, dangereux. Je le dépose en l'autre. C'est bien là ce qu'on observe dans les réactions racistes : « Ils investissent nos villes, ils
55 prennent nos biens, ils violent nos femmes etc... » Ce que je pensais confusément comme « mauvais » en moi, comme excès possible de sexualité et d'agressivité, je l'attribue à l'autre qui devient le « mauvais objet », l'agent du Mal. On
60 voit le « bénéfice » de l'opération. Tout ce qu'un individu refuse ou méconnaît en lui — la contradiction interne, la violence, le pulsionnel — il l'expulse hors de lui, il l'expulse *dans* l'autre. Et, finalement, c'est l'expulsion *de* l'autre, qui va du
65 rapatriement dans le pays d'origine jusqu'à l'élimination physique en passant par l'enfermement.

A. Jacquard — C'est donc moins du mépris qu'une peur de soi. Mais, s'il n'y a pas de mépris, d'où vient, chez le raciste, ce besoin de dire : « Je suis supérieur à...? »

J.-B. Pontalis — Mais ce qu'on expulse de soi, on ne peut que le mépriser, ou plutôt que vouloir le mépriser. Et la violence même de ce mépris ou de
75 cette supériorité proclamée révèle qu'on attribue à l'autre une puissance extraordinaire. [...]

A. Jacquard — Est-ce que dans les travaux cliniques qui ont pu être faits par les psychologues sur le racisme, on a pu constater un cheminement
80 parallèle entre la haine de soi et le racisme ?

J.-B. Pontalis — C'est la paranoïa. On peut certainement soutenir que le racisme, au moins dans ses manifestations extrêmes, est une paranoïa collective. Alors, se protéger du « mauvais », le
85 tenir à l'écart, l'expulser même ne suffit plus. Il faut le détruire une fois pour toutes. Ce délire paranoïaque peut conduire jusqu'au meurtre.

JACQUARD Albert et PONTALIS J.-B. : Entretiens : une tête qui ne me revient pas, in *Le Genre humain*, 11,

Christianisme et altérité

E H. — *La morale chrétienne attribue traditionnellement à la question de l'autre une place essentielle. C'est en s'y confrontant, qu'apparaît centrale l'instance où culmine*
5 *l'altérité dans son absolutité, à travers notre relation spirituelle au Créateur de l'homme, principe de ce qui est.*

G D. — Je pense que la question de l'autre est fondamentale dans l'attitude spirituelle et dans
10 l'expérience religieuse. Pour le christianisme, la foi ne saurait être réduite à une vague religiosité.

Il s'agit, par définition, de cette irruption de l'autre dans une existence, soit comme créateur, soit comme rédempteur, soit comme révélateur:
15 interlocuteur qui est à l'origine de ma foi. En ce sens — et j'emprunte l'idée à Rosenzweig —, la différence entre le païen et le croyant judéo-chrétien consiste dans le fait qu'une priorité est attribuée à la parole de Dieu, par rapport à l'effort
20 de l'homme qui veut comprendre ce monde, rechercher la vérité, et s'élever vers le Très-Haut.

Ce qui est premier, c'est que, pour soi comme pour tout le monde, Dieu ait parlé.

Ai-je besoin de rappeler que, tant dans le
25 Deutéronome que dans l'Évangile, on retrouve cette loi de respect et d'amour de l'autre: « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, et ton prochain comme toi-même. » Autrement dit, au niveau éthique, l'une des intuitions fondamentales du
30 courant judéo-chrétien est ce fait que l'homme n'est lui-même que dans sa relation à l'autre et aux autres. Il n'est pas étonnant ensuite que l'on constate, dès les premières pages de la Bible, ce que recommande la Loi à tout Juif afin de célébrer

35 la pâque: l'autre doit être présent à la célébration et à la liturgie familiale, qu'il s'agisse de l'étranger, de la veuve, de l'orphelin. En d'autres termes, il me semble qu'on ne peut concevoir de spiritualité chrétienne, de vie religieuse, sans cette volonté de
40 déchiffrer l'Autre dans les autres, et les autres dans l'Autre: d'une façon ou d'une autre, il s'agit de la recherche d'un visage avec lequel on entre en dialogue, en inter-relation.

Par là même, je crois que la crise de l'éthique dans
45 le monde d'aujourd'hui est consécutive à la disparition du visage de l'autre en nos sociétés, ou à sa réduction à l'état d'objet; d'une certaine manière, à son exploitation sous forme de figures de stars: visages stéréotypés et clos sur le même.
50 Et donc, fermés.

L'autre, dans son étrangeté, dans son altérité, est banalisé par les médias, la publicité, l'artificiel que représente cette vague notion d'opinion publique. Laisser l'autre nous parler, c'est lui permettre d'être
55 pleinement lui-même dans ses relations avec nous, quelles que soient ses approximations et ses tentatives.

Pour nous, chrétiens, et je pense qu'il en est ainsi pour tout croyant, il me semble que retrouver cette
60 démarche où l'autre nous appelle, s'adresse à nous le premier, est fondateur d'une foi établie sur la Révélation, et donc sur la Parole.

L'autre et la parole constituent un même thème: la parole est dans l'inter-locution.

DEFOIS Gérard cité in HIRSCH Emmanuel : *Racismes, l'autre et son visage*, Cerf, 1988, pp. 105-106

ALTERITE ET POLITIQUE : L'ENJEU DU REGARD

Société « primitive », société « pauvre » ?

A travers l'analyse du M[ode] de P[roduction] D[omestique], c'est bien une théorie générale de l'économie primitive que nous propose Sahlins. De ce que la production s'y trouve exactement adaptée
5 aux besoins immédiats de la famille, il dégage, avec une grande clarté, la loi qui sous-tend le système: « ... le M.P.D. recèle un principe anti-surplus; adapté à la production de biens de subsistance, il a tendance à s'immobiliser lorsqu'il
10 atteint ce point. » Le constat, ethnographiquement fondé, que d'une part les économies primitives sont sous-productives (travail d'une partie seulement de la société en des temps courts à intensité faible), que d'autre part elles satisfont toujours les besoins
15 de la société (besoins définis par la société elle-même et non par une instance extérieure), un tel constat impose donc, en sa paradoxale vérité, l'idée que la société primitive est en effet une société d'abondance (la première assurément, la dernière
20 aussi peut-être), puisque tous les besoins y sont satisfaits. Mais il fait également affleurer la logique qui œuvre au cœur de ce système social: structuralement, écrit Sahlins, l'« économie » n'y existe pas. C'est dire que l'économique, comme
25 secteur se déployant de manière autonome dans le champ social, est absent du M.P.D.; ce dernier fonctionne comme production de consommation (assurer la satisfaction des besoins) et non comme production d'échange (acquérir du profit en
30 commercialisant les surplus). Ce qui s'impose, en

fin de compte (ce qu'impose le grand travail de Sahlins), c'est la découverte que les sociétés primitives sont des sociétés du refus de l'économie. Le M.P.D. assure ainsi à la société primitive une
35 abondance mesurée par l'égalisation de la production aux besoins, il fonctionne en vue de leur totale satisfaction en refusant d'aller au-delà. Les Sauvages produisent pour vivre, ils ne vivent pas pour produire: « le M.P.D. est une production
40 de consommation dont l'action tend à freiner les rendements et les immobiliser à un niveau relativement bas ». Une telle « stratégie » implique évidemment comme un pari sur l'avenir: à savoir qu'il sera fait de répétition et non de différence,
45 que la terre, le ciel et les dieux veilleront à maintenir le retour éternel du même. Et c'est bien, en général, ce qui se passe: [...]. Mais c'est aussi dans la rareté de ces circonstances que se dévoilent à nu les lignes de sa faiblesse: « l'obligation de
50 générosité inscrite dans la structure ne résiste pas à l'épreuve du malheur ». Incurable imprévoyance des Sauvages, comme le disent les chroniques des voyageurs? Bien plutôt se lit, en cette insouciance, le souci majeur de leur liberté.

CLASTRES Pierre : préface in SAHLINS Marshall : *Age de pierre, âge d'abondance, l'économie des sociétés primitives*, Gallimard (coll. Bibliothèque des idées), 1976, pp. 18-19

États nouveaux, pays « sous-développés » ?

Les États nouveaux d'Asie et d'Afrique naissent à l'indépendance dans des conditions particulièrement difficiles. Malgré le début de développement économique qu'ils ont connu, 5 généralement, sous le régime colonial, ils ne sont pas en état de fournir une nourriture suffisante à leur population sans cesse croissante.

Pendant des milliers d'années, malgré une natalité très élevée, la population du monde était en 10 quelque sorte stabilisée par les famines, les épidémies, les conditions précaires de l'hygiène, les connaissances limitées de la médecine.

La civilisation moderne, son hygiène, ses remèdes, ses vaccins, sa prophylaxie et sa chirurgie, son 15 ravitaillement accru et mieux réparti ont favorisé, au XIXe siècle et au début du XXe, une augmentation considérable des populations d'Europe et d'Amérique du Nord. Cette croissance est généralement freinée, actuellement, dans ces 20 régions, par la diminution très forte de la natalité.

En revanche, les pays neufs, bénéficiant déjà de conditions d'hygiène et de prophylaxie améliorées, voient leurs populations s'accroître dans une 25 proportion beaucoup plus forte, en raison d'un taux de naissances très élevé. Si les prévisions de démographie se vérifient, l'Inde passerait de 387 millions d'habitants en 1960 à 743 millions en 1986. La population des pays neufs pourrait doubler en trente ans.

30 Cette augmentation est de toute façon plus forte que les possibilités alimentaires de la plupart de ces pays. On considère comme sous-alimenté un organisme disposant de moins de 2500 calories et de moins de 62 grammes de protéines par jour (49

35 grammes suffisent lorsque l'alimentation est bien équilibrée). Or des chiffres des années 1964-1966 indiquent, par exemple, que la population de l'Inde, de l'Iran, de l'Irak, du Zaïre et de la Chine dispose de moins de 2100 calories et de moins de 40 60 grammes de protéines par jour et par habitant.

Les pays neufs doivent donc fournir un effort énorme pour développer leur agriculture ou recourir à de très fortes importations de vivres. Or, généralement, le développement économique des 45 pays neufs est compromis par l'instabilité politique, l'absence de cadres politiques et techniques, la quasi-inexistence d'un artisanat moderne et d'une industrie élémentaire. Ces insuffisances s'aggravent du barrage des forces 50 traditionnelles hostiles à tout progrès, castes hindoues, tribus d'Afrique, privilèges seigneuriaux, tabous religieux. Les intrigues contradictoires de puissances étrangères et d'intérêts privés compliquent encore la situation.

55 L'aide aux pays neufs en voie de développement est la tâche principale du monde moderne. L'ONU s'y emploie, ainsi que les organisations spécialisées de la FAO, pour les problèmes de l'agriculture et du ravitaillement, et de l'UNESCO, 60 pour la formation de cadres, mais l'effort est encore dérisoire. De la solution de ce grave problème, autant que de la supériorité militaire, dépendra la prépondérance de l'Occident démocratique ou des États communistes.

CHEVALLAZ Georges-André : *Histoire générale de 1789 à nos jours*, Payot, 1974, pp. 367-368

Le capitalisme ou la misère !

L'axe développement – sous-développement est unidimensionnel; il manifeste l'impérialisme incontesté de l'économique.

[...] L'évaluation est tout simplement ethnocidaire.

5 Elle *donne valeur* à ce qui n'en a pas dans la culture considérée et ne peut appréhender, même avec la meilleure volonté du monde ce qui compte pour les "indigènes". Cette non-reconnaissance de l'autre contribue tragiquement à sa négation, voire
10 à son éradication pure et simple. Il est clair que ce que mesure le PNB par tête n'est que le degré d'occidentalisation des cultures. [...]

La "richesse" du secteur traditionnel est proprement *inévaluable* avec l'étalon dollar. Elle
15 perd son sens et devient dérisoire. Les cuivres blasonnés des Kwakiutls de Colombie britannique entreront-ils dans le PNB pour les valeurs faramineuses en objets de traite qu'ils atteignent au début du siècle ou au poids du métal ? Et les
20 danses, et les noms cachés des choses qui peuvent entrer dans certains cycles d'échange seront-ils comptabilisés dans le moment même où le regard étranger achève d'en faire du folklore ?

[...] Le développement est un volume de *choses* :
25 c'est un *avoir*. Le bien-être est donc surtout un "bien-avoir". Cette expulsion obsessionnelle des valeurs éthiques, ou tout au moins leur mise au *second* plan, pour n'avoir à faire qu'à des faits purs, devrait poser problème, s'agissant des sociétés
30 humaines. Toutefois, l'économie a procédé à une naturalisation du social depuis belle lurette.

[...] La mythologie économique fait de l'*homo æconomicus* un animal consommateur insatiable de substance matérielle.

35 [...] La famine, forme limite et *naturelle* de la misère, joue un rôle théorique et pratique énorme dans l'institution imaginaire du développement/sous-développement. Elle conforte le théoricien dans le bien-fondé de l'élimination
40 des valeurs qui constituent les cultures vivantes. La crise des milliers de sociétés agressées du Tiers Monde devient cette chose objective et universelle : un *drame humain*, c'est-à-dire quelque chose qui nous interpelle tous et de la
45 même façon.

[...] Pour tout esprit averti le rétablissement des sociétés en crise devrait passer par la restauration

de leur créativité et de leur dignité dont la perte a engendré cette misère. Toutefois, cette prescription
50 nécessaire est balayée par l'humaniste grâce à l'horreur de la mort misérable. Celle-ci justifie l'intervention chirurgicale extérieure la plus massive et la moins respectueuse des valeurs culturelles des sociétés meurtries. "La dignité,
55 remarque finement Marie-France Mottin, ne figure dans aucun catalogue des *besoins de base*."

L'examen impartial du résultat de cette prise en charge imaginaire du monde sous l'emprise économique peut révéler son véritable enjeu. Sous
60 couvert d'amélioration du sort des prétendus défavorisés est mise en place une hiérarchie très stricte correspondant à l'échelle des PNB *per capita*. Les peuples extérieurs à l'Occident sont réduits au mieux à la condition d'assistés, au pire à
65 celle de morts vivants. La famine est la dernière scène d'un drame truqué. [...] La bourgeoisie européenne a fait, en effet, de l'élimination de la mort violente et misérable l'une des assises imaginaire de son pouvoir.

70 La conséquence pratique de l'érection de la famine à la hauteur d'un drame naturaliste représenté à guichet fermé est le maintien de l'ordre mondial. La misère, l'anarchie et la famine qui accablent nos frères du Sud ne sont-ils pas la "preuve" la plus
75 sensible et la plus démonstrative que les travailleurs d'Occident ont fait "le bon choix". [...] Tant que la richesse scandaleuse du Nord côtoie l'insondable misère du Sud, le désir du Tiers Monde d'utiliser les "recettes" qui ont fait fortune
80 au Nord en sort toujours plus renforcé. Mécanique infernale et bien rodée : ce qui engendre la misère est perçu comme le seul moyen d'en sortir...

La recherche du bien-être est bien la quête obsessionnelle d'un supplément d'être. [...] Si
85 l'homme est toujours à la recherche d'un supplément d'âme, les organisations traditionnelles ont proposé toutes sortes d'issues plus ou moins satisfaisantes à la soif de "plus-valeur". Potlatch, kula, marquages corporels, etc., participent de
90 cette recherche. L'accumulation de capacités de production matérielle proposée par l'Occident comme solution du problème serait un jeu tout aussi pittoresque et tout aussi dérisoire que les solutions inventées par les autres sociétés, si cette

95 compétition n'était pas *illimitée*. Comme toute
 recherche d'un plus-être, cette quête obsessionnelle
 est insatiable. La consommation, ou prétendue
 satisfaction des besoins "naturels", n'est qu'un
 prétexte à l'accumulation. Or celle-ci n'a d'autre fin
 100 que son élargissement infini. A la différence des
 autres sociétés, l'Occident n'a pas su ou n'a pas pu
 trouver des barrières "raisonnables" à cette course
 effrénée à la puissance. Petit à petit, toute
 l'humanité est conviée à participer à ce grand
 105 concours. Les nouveaux venus dans la division
 internationale du travail sont bien sûr les plus
 rapidement plumés.
 Le bien-être, qui sous sa fausse bonhomie
 épicurienne du "bien-avoir" cache une volonté
 110 sans fin de puissance et de domination, devient le
 désir d'une multitude déstructurée dont les valeurs
 ont été niées et la dignité bafouée. La misère
 manifeste leur déchéance. Elle la manifeste à nos
 yeux, mais aussi au bout du compte [...] aux leurs,
 115 car réduits à cette situation, ils n'ont plus d'autres
 yeux que les nôtres pour se voir et pleurer sur leur
 honneur perdu. [...] Le plus d'avoir devient
 manifestement bien-être puisque le moins-avoir est
 un mal-être indiscutable. La misère et la famine,
 120 en réduisant l'essence à l'existence, confinent au
 drame de la survie biologique. L'opposition bien-
 être/misère comme l'opposition développés/sous-
 développés, sous son apparente détermination

"objective" et quantifiée, est en réalité tout aussi
 125 "marquée" que l'opposition civilisé/sauvage dont
 elle prend la suite. Il s'agit encore et toujours de se
 valoriser au détriment de l'autre.
 [...] Poussant à l'extrême la métaphysique
 occidentale de la scission de l'être entre matière et
 130 esprit, l'économie réduit le pluralisme culturel au
 seul critère du niveau de vie. Le mode de vie se
 ramène en fin de compte à une quantité. La
 hiérarchie mondiale qui en résulte entraîne pour
 l'homme blanc des droits et des devoirs. La
 135 mission civilisatrice de l'Occident a donc une
 longue histoire sous des formes diverses :
 conquistadores, missionnaires, marchands,
 assistants techniques, etc. Toutes ces facettes de
 l'interventionnisme / paternalisme sont solidaires.
 140 De tous les facteurs qui enfoncent le Tiers Monde
 dans la sous-humanité, les "bons sentiments" ne
 sont pas les moindres. Il faut résister à cette forme
 de chantage. Apporter le bien-être contribue
 toujours plus à la négation même de l'être.

LATOUCHE Serge : Si la misère n'existait pas, il
 faudrait l'inventer. Réflexion sur le "bien-être" comme
 concept ethnocidaire, in RIST Gilbert et SABELLI
 Fabrizio : *Il était une fois le développement...*, Ed. d'en
 bas, 1986, pp. 143-152

145

REGARDER L'AUTRE

J.-J. Rousseau

Depuis trois ou quatre cents ans que les habitants de l'Europe inondent les autres parties du monde et publient sans cesse de nouveaux recueils de voyages et de relations, je suis persuadé que nous
5 ne connaissons d'hommes que les seuls Européens; encore paraît-il aux préjugés ridicules qui ne sont pas éteints, même parmi les gens de lettres, que chacun ne fait guère, sous le nom pompeux d'étude de l'homme, que celle des hommes de son pays.
10 Les particuliers ont beau aller et venir, il semble que la philosophie ne voyage point; aussi celle de chaque peuple est-elle peu propre pour un autre. La cause de ceci est manifeste, au moins pour les contrées éloignées : il n'y a guère que quatre sortes
15 d'hommes qui fassent des voyages de longs cours, les marins, les marchands, les soldats et les missionnaires. Or, on ne doit guère s'attendre que les trois premières classes fournissent de bons observateurs; et quant à ceux de la quatrième,
20 occupés de la vocation sublime qui les appelle, quand ils ne seraient pas sujets à des préjugés d'état comme tous les autres, on doit croire qu'ils ne se livreraient pas volontiers à des recherches qui paraissent de pure curiosité, et qui les
25 détourneraient des travaux plus importants auxquels ils se destinent. D'ailleurs, pour prêcher utilement l'Évangile, il ne faut que du zèle et Dieu donne le reste; mais pour étudier les hommes il faut des talents que Dieu ne s'engage à donner à
30 personne, et qui ne sont pas toujours le partage des saints. On n'ouvre pas un livre de voyages où l'on ne trouve des descriptions de caractères et de mœurs. Mais on est tout étonné d'y voir que ces gens qui ont tant décrit de choses, n'ont dit que ce
35 que chacun savait déjà, n'ont su apercevoir à l'autre

bout du monde que ce qu'il n'eût tenu qu'à eux de remarquer sans sortir de leur rue; et que ces traits vrais qui distinguent les nations, et qui frappent les yeux faits pour voir, ont presque toujours échappé
40 aux leurs. De là est venu ce bel adage de morale, si rebattu par la tourbe philosophique : « Que les hommes sont partout les mêmes »; qu'ayant partout les mêmes passions et les mêmes vices, il est assez inutile de chercher à caractériser les différents peuples; ce qui est à peu près aussi bien
45 raisonné que si l'on disait qu'on ne saurait distinguer Pierre d'avec Jacques, parce qu'ils ont tous deux un nez, une bouche et des yeux.

Ne verra-t-on jamais renaître ces temps heureux où
50 les peuples ne se mêlaient point de philosopher, mais où les Platons, les Thales et les Pythagores épris d'un ardent désir de savoir, entreprenaient les plus grands voyages uniquement pour s'instruire, et allaient au loin secouer le joug des préjugés
55 nationaux, apprendre à connaître les hommes¹ par leurs conformités et par leurs différences, et acquérir ces connaissances universelles qui ne sont point celles d'un siècle ou d'un pays exclusivement, mais qui étant de tous les temps et
60 de tous les lieux, sont pour ainsi dire la science commune des sages ?²

[...] Supposons que ces nouveaux Hercules, de retour de ces courses mémorables, fissent ensuite à loisir l'histoire naturelle, morale et politique de ce
65 qu'ils auraient vu, nous verrions nous-mêmes sortir un monde nouveau de dessous leur plume, et nous apprendrions ainsi à connaître le nôtre.

ROUSSEAU Jean-Jacques : *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755),

¹ "Je tiens pour maxime incontestable que quiconque n'a vu qu'un peuple, au lieu de connaître les hommes, ne connaît que les gens avec lesquels il a vécu." (ROUSSEAU, *Émile* cité par TODOROV Tzvetan : *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Seuil, 1989, p. 29)

² "Quand on veut étudier les hommes, il

faut regarder près de soi; mais pour étudier l'homme, il faut apprendre à porter sa vue au loin observer les différences pour découvrir les propriétés." (ROUSSEAU, *Essai sur l'origine des langues*, cité par TODOROV Tzvetan : *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Seuil, 1989, p. 29)

A. Jacquard

« Si je diffère de toi, loin de te léser, je t'augmente », Saint-Exupéry, *Lettre à un otage*. Cette évidence, tous nos réflexes la nient. Notre besoin superficiel de confort intellectuel nous

⁵ pousse à tout ramener à des types et à juger selon la conformité aux types; mais la richesse est dans la différence.

Beaucoup plus profond, plus fondamental, est le besoin d'être unique, pour « être » vraiment. Notre

¹⁰ obsession est d'être reconnu comme une personne originale, irremplaçable; nous le sommes réellement, mais nous ne sentons jamais assez que notre entourage en est conscient. Quel plus beau cadeau peut nous faire l'« autre » que de renforcer

¹⁵ notre unicité, notre originalité, en étant différent de nous ? Il ne s'agit pas d'édulcorer les conflits, de gommer les oppositions; mais d'admettre que ces conflits, ces oppositions doivent et peuvent être bénéfiques à tous.

²⁰ La condition est que l'objectif ne soit pas la destruction de l'autre, ou l'instauration d'une hiérarchie, mais la construction progressive de chacun. Le heurt, même violent, est bienfaisant; il permet à chacun de se révéler dans sa singularité;

²⁵ la compétition, au contraire, presque toujours sournoise, est destructrice, elle ne peut aboutir qu'à situer chacun à l'intérieur d'un ordre imposé, d'une hiérarchie nécessairement artificielle, arbitraire.

La leçon première de la génétique est que les

³⁰ individus, tous différents, ne peuvent être classés, évalués, ordonnés : la définition de « races », utile pour certaines recherches, ne peut être qu'arbitraire et imprécise; l'interrogation sur le « moins bon » et le « meilleur » est sans réponse; la qualité

³⁵ spécifique de l'Homme, l'intelligence, dont il est si fier, échappe pour l'essentiel à nos techniques d'analyse; les tentatives passées d'amélioration

biologique de l'Homme ont été parfois simplement ridicules, le plus souvent criminelles à l'égard des

⁴⁰ individus, dévastatrices pour le groupe.

Par chance, la nature dispose d'une merveilleuse robustesse face aux méfaits de l'Homme: le flux génétique poursuit son œuvre de différenciation et de maintien de la diversité, presque insensible aux

⁴⁵ agissements humains. [...] Transformer notre patrimoine génétique est une tentation, mais cette action restera longtemps, espérons-le, hors de notre portée.

Cette réflexion peut être transposée de la génétique

⁵⁰ à la culture : les civilisations que nous avons secrétées sont merveilleusement diverses et cette diversité constitue la richesse de chacun de nous. Grâce à une certaine difficulté de communication, cette hétérogénéité des cultures a pu longtemps

⁵⁵ subsister; mais, il est clair qu'elle risque de disparaître rapidement. Notre propre civilisation européenne a étonnamment progressé vers l'objectif qu'elle s'était donné : le bien-être matériel. Cette réussite lui donne un pouvoir de

⁶⁰ diffusion sans précédent, qui aboutit peu à peu à la destruction de toutes les autres.

[...] Lorsque l'on constate la qualité des rapports humains, de l'harmonie sociale dans certains groupes que nous appelons « primitifs », on peut

⁶⁵ se demander si l'alignement sur notre culture ne sera pas une catastrophe; le prix payé pour l'amélioration du niveau de vie est terriblement élevé, si cette harmonie est remplacée par nos contradictions internes, nos tensions, nos conflits.

⁷⁰ Est-il encore temps d'éviter le nivellement des cultures ? La richesse à préserver ne vaut-elle pas l'abandon de certains objectifs qui se mesurent en produit national brut ou même en espérance de vie ?

75 Poser une telle question est grave; il est bien difficile, face à cette interrogation, de rester cohérent avec soi-même, selon que l'on s'interroge dans le calme douillet de sa bibliothèque ou que l'on partage durant quelques instants la vie d'un de ces groupes qui nous émerveillent, mais où les enfants meurent, faute de nourriture ou de soins. Pourrions-nous préserver la diversité des cultures

sans payer un prix exorbitant ? Subi ou souhaité, un changement de l'organisation de notre planète ne peut être évité; la parole est donc aux « utopistes ».

JACQUARD Albert : *Éloge de la différence. La génétique et les hommes*, Seuil, 1978, pp. 206-9

Cl. Lévi-Strauss

Le regard éloigné

Il faudra admettre que, dans la gamme des possibilités ouvertes aux sociétés humaines, chacune a fait un certain choix et que ces choix sont incomparables entre eux: ils se valent. Mais alors surgit un nouveau problème: car si [...] nous étions menacés par l'obscurantisme sous forme d'un refus aveugle de ce qui n'est pas nôtre, nous risquons maintenant de céder à un éclectisme qui d'une culture quelconque, nous interdit de rien répudier: fut-ce la cruauté, l'injustice et la misère contre lesquelles proteste parfois cette société même, qui les subit. Et comme ces abus existent aussi parmi nous, quel sera notre droit de les combattre à demeure, s'il suffit qu'ils se produisent ailleurs pour que nous nous inclinions devant eux? [...]

On découvre alors qu'aucune société n'est foncièrement bonne; mais aucune n'est absolument mauvaise. Toutes offrent certains avantages à leurs membres, compte tenu d'un résidu d'iniquité dont l'importance paraît approximativement constante et qui correspond peut-être à une inertie spécifique qui s'oppose, sur le plan de la vie sociale, aux efforts d'organisation [...].

25 Mais surtout, nous devons nous persuader que certains usages qui nous sont propres, considérés par un observateur relevant d'une société différente, lui apparaîtraient de même nature que cette anthropophagie qui nous semble étrangère à la notion de civilisation. Je pense à nos coutumes judiciaires et pénitentiaires. A les étudier du dehors, on serait tenté d'opposer deux types de sociétés: celles qui pratiquent l'anthropophagie, c'est-à-dire qui voient dans l'absorption de certains individus détenteurs de forces redoutables le seul

moyen de neutraliser celles-ci, et même de les mettre à profit; et celles qui, comme la nôtre, adoptent ce qu'on pourrait appeler l'*anthropémie* (du grec *émeîn*, vomir); placées devant le même problème, elles ont choisi la solution inverse, consistant à expulser ces êtres redoutables hors du corps social en les tenant temporairement ou définitivement isolés, sans contact avec l'humanité, dans des établissements destinés à cet usage. A la plupart des sociétés que nous appelons primitives, cette coutume inspirerait une horreur profonde; elle nous marquerait à leurs yeux de la même barbarie que nous serions tentés de leur imputer en raison de leurs coutumes symétriques.

Des sociétés, qui nous paraissent féroces à certains égards, savent être humaines et bienveillantes quand on les envisage sous un autre aspect. Considérons les Indiens des plaines de l'Amérique du Nord qui sont ici doublement significatifs, parce qu'ils ont pratiqué certaines formes modérées d'anthropophagie, et qu'ils offrent un des rares exemples de peuple primitif doté d'une police organisée. Cette police (qui était aussi un corps de justice) n'aurait jamais conçu que le châtement du coupable dût se traduire par une rupture des liens sociaux. Si un indigène avait contrevenu aux lois de la tribu il était puni par la destruction de tous ses biens: tente et chevaux. Mais du même coup, la police contractait une dette à son égard; il lui incombait d'organiser la réparation collective du dommage dont le coupable avait été, pour son châtement, la victime. Cette réparation faisait de ce dernier l'obligé du groupe, auquel il devait marquer sa reconnaissance par des cadeaux que la collectivité entière – et la police elle-même –

l'aidait à rassembler, ce qui inversait de nouveau les rapports; et ainsi de suite, jusqu'à ce que, au terme de toute une série de cadeaux et de contre-cadeaux, le désordre antérieur fût progressivement
75 amorti et que l'ordre initial eût été restauré. Non seulement de tels usages sont plus humains que les nôtres, mais ils sont aussi plus cohérents, même en formulant le problème dans les termes de notre moderne psychologie: en bonne logique,
80 l'"infantilisation" du coupable impliquée par la notion de punition exige qu'on lui reconnaisse un droit corrélatif à une gratification, sans laquelle la démarche première perd son efficacité, si même elle n'entraîne pas des résultats inverses de ceux
85 qu'on espérait. Le comble de l'absurdité étant, à notre manière, de traiter simultanément le coupable comme un enfant pour nous autoriser à le punir, et comme un adulte afin de lui refuser la consolation; et de croire que nous avons accompli
90 un grand progrès spirituel parce que, plutôt que de consommer quelques-uns de nos semblables, nous préférons les mutiler physiquement et moralement. De telles analyses, conduites sincèrement et méthodiquement, aboutissent à deux résultats:
95 elles instillent un élément de mesure et de bonne foi dans l'appréciation des coutumes et des genres de vie les plus éloignés des nôtres, sans pour autant leur conférer les vertus absolues qu'aucune

La tolérance

L'humanité est constamment aux prises avec deux processus contradictoires dont l'un tend à instaurer l'unification, tandis que l'autre vise à maintenir ou à rétablir la diversification. La position de chaque
5 époque ou de chaque culture dans le système, l'orientation selon laquelle elle s'y trouve engagée sont telles qu'un seul des deux processus lui paraît avoir un sens, l'autre semblant être la négation du premier. Mais dire, comme on pourrait y être
10 enclin, que l'humanité se défait en même temps qu'elle se fait, procéderait encore d'une vision incomplète. Car, sur deux plans et à deux niveaux opposés, il s'agit bien de deux manières différentes de se faire.
15 La nécessité de préserver la diversité des cultures, dans un monde menacé par la monotonie et l'uniformité, n'a certes pas échappé aux institutions internationales. Elles doivent comprendre aussi qu'il ne suffira pas, pour atteindre ce but, de
20 choyer des traditions locales et d'accorder un répit aux temps révolus. C'est le fait de la diversité qui

société ne détient. Et elles dépouillent nos usages
100 de cette évidence que le fait de n'en point connaître d'autres – ou d'en avoir une connaissance partielle et tendancieuse – suffit à leur prêter [...].

Les autres sociétés ne sont peut-être pas meilleures que la nôtre; même si nous sommes enclins à le
105 croire, nous n'avons à notre disposition aucune méthode pour le prouver. A les mieux connaître, nous gagnons pourtant un moyen de nous détacher de la nôtre, non point que celle-ci soit absolument ou seule mauvaise, mais parce que c'est la seule
110 dont nous devons nous affranchir: nous le sommes par état des autres. Nous nous mettons ainsi en mesure d'aborder la deuxième étape qui consiste, sans rien retenir d'aucune société, à les
115 utiliser toutes pour dégager ces principes de la vie sociale qu'il nous sera possible d'appliquer à la réforme de nos propres mœurs, et non de celles des sociétés étrangères: en raison d'un privilège inverse du précédent, c'est la société seule à laquelle nous appartenons que nous sommes en
120 position de transformer sans risquer de la détruire; car ces changements viennent aussi d'elle, que nous y introduisons.

LEVI-STRAUSS Claude: *Tristes tropiques*. Paris, Plon (Terre humaine), 1955, p. 444-454

doit être sauvé, non le contenu historique que chaque époque lui a donné et qu'aucune ne saurait
25 perpétuer au-delà d'elle-même. Il faut donc écouter le blé qui lève, encourager les potentialités secrètes, éveiller toutes les vocations à vivre ensemble que l'histoire tient en réserve; il faut aussi être prêt à envisager sans surprise, sans
30 répugnance et sans révolte ce que toutes ces nouvelles formes sociales d'expression ne pourront manquer d'offrir d'inusité.

La tolérance n'est pas une position contemplative, dispensant les indulgences à ce qui fut ou à ce qui est. C'est une attitude dynamique qui consiste à
35 prévoir, à comprendre et à promouvoir ce qui veut être. La diversité des cultures humaines est derrière nous, autour de nous et devant nous. La seule exigence que nous puissions faire valoir à son endroit (créatrice pour chaque individu des
40 devoirs correspondants) est qu'elle se réalise sous des formes dont chacune soit une contribution à la plus grande générosité des autres.

Texte de LEVI-STRAUSS cité par LIAUZU Claude :
Race et civilisation. L'autre dans la culture occidentale.

Cl. Liauzu

Pour qu'une solidarité puisse s'affirmer, il est indispensable non seulement de reconnaître en l'Autre une part de soi, mais encore en soi une part de l'Autre, la seconde condition exigeant la critique de tous les ethnocentrismes.

[...] « A quoi bon aller en Inde, sinon pour contribuer à découvrir en quoi et comment la société ou la civilisation indienne, par sa particularité même, représente une forme de l'universel ? » (Louis Dumont, *Homo hierarchicus*).

[...] A l'évidence, l'Occident se définit par son ouverture à l'Autre, par cette ambivalence entre universalisme et eurocentrisme, entre des composantes inclusives et exclusives qui sont indissociables. Ainsi l'Occident a été colonialiste, il a été également anticolonialiste. L'antiracisme, le dreyfusisme, ou l'opposition à la guerre d'Algérie émanent de l'humanisme européen.

[...] La société mondiale en gestation ne sera pas viable sans un mouvement réconciliant

l'individualisation, qui s'effectue sur les décombres des vieilles relations de parenté, et les identités collectives, qui se redéfinissent dans les conditions du monde moderne. Faute d'une prise de conscience de la citoyenneté humaine, des droits et des devoirs qui lui sont afférents, les appartenances et conflits tribaux l'emporteraient. Faute d'une régulation de l'économie, l'impuissance d'un système se réclamant de la rationalité face à l'exclusion entraînerait la répudiation de la raison par les exclus et la montée de nouveaux obscurantismes.

Les possibilités de répondre à ces grands défis, de dépasser les limites de chaque culture et contrôler les transitions en cours existent, à condition de porter la vue au loin.

LIAUZU Claude : *Race et civilisation. L'autre dans la culture occidentale. Anthologie critique*, Syros, 1992, pp. 470-75

T. Todorov

Mais connaît-on jamais les autres?

[...] La compréhension d'une culture étrangère n'est qu'un cas particulier du problème herméneutique général : comment comprend-on l'autre ? Cet autre peut être différent de nous dans le temps, et alors sa connaissance relève de l'histoire; ou dans l'espace, et c'est l'analyse comparée qui s'en saisit (sous forme d'ethnologie, ou d'« orientalisme », etc.); ou simplement sur le plan existentiel : l'autre, c'est aussi mon prochain, mon voisin de palier, un non-je quelconque. Différences dans chaque cas spécifiques, donc, mais qui toutes mettent en marche cette opposition, constitutive du processus herméneutique, entre je et l'autre. Ce problème général a reçu des solutions variées, présentées parfois comme concurrentes, mais que je préfère pour ma part voir comme les phases successives

d'un seul et même acte, même si ce mouvement implique des retours en arrière; ou encore, comme des rapprochements progressifs vers un idéal immuable.

La première phase de la compréhension consiste en une assimilation de l'autre en soi. Je suis critique littéraire, et toutes les œuvres dont je parle ne font entendre qu'une seule voix : la mienne. Je m'intéresse aux cultures lointaines, mais elles sont, selon moi, toutes structurées comme la mienne. Je suis historien, mais dans le passé je ne trouve que la préfiguration du présent. Il y a bien un acte de perception des autres mais il n'apporte qu'une reproduction du même en plusieurs exemplaires; la connaissance s'enrichit quantitativement, non qualitativement. Il n'y a qu'une seule identité, et c'est la mienne.

La deuxième phase de la compréhension consiste

en un effacement du je au profit de l'autre. Ce geste peut être vécu selon des modalités fort différentes. Savant épris de fidélité et d'exactitude, je me fais plus Persan que les Persans : j'apprends leur histoire et leur présent, je m'habitue à percevoir le monde à travers leurs yeux, je réprime toute manifestation de mon identité originelle; en écartant ma subjectivité, je crois être dans l'objectivité. Historien de la littérature ou critique, je me flatte de faire parler l'écrivain que je lis, tel qu'en lui-même, sans rien y ajouter, sans rien en retrancher. Amoureux fervent, je renonce à mon moi pour mieux fusionner avec l'autre, je ne suis plus qu'une émanation d'elle ou de lui. Ici encore, il n'y a qu'une seule identité; mais c'est la sienne.

Lors de la troisième phase de la compréhension, je réassume mon identité, mais après avoir fait tout mon possible pour connaître l'autre. Mon exotopie (extériorité temporelle, spatiale, culturelle) n'est plus une malédiction; c'est au contraire ce qui produit la connaissance nouvelle — au sens maintenant qualitatif, et non plus quantitatif. Ethnologue, je ne prétends pas faire parler les autres, mais établir un dialogue entre eux et moi; je perçois mes propres catégories comme aussi relatives que les leurs. Je renonce au préjugé qui consiste à imaginer qu'on puisse renoncer à tout préjugé : je pré-juge, nécessairement et toujours, mais c'est en cela même que consiste l'intérêt de mon interprétation, mes préjugés étant différents de ceux des autres. J'affirme que toute interprétation est historique (ou « ethnique »), en ce sens qu'elle est déterminée par mon appartenance spatio-temporelle, ce qui ne contredit pas la tentative de connaître les choses telles qu'en elles-mêmes, mais la complète. La dualité (la multiplicité) prend la place de l'unité; le je reste distinct de l'autre.

Au cours de la quatrième phase de la compréhension, je me « quitte » de nouveau, mais d'une tout autre manière. Je ne désire plus, ni ne peux m'identifier à autrui; mais je ne parviens pas non plus à m'identifier à moi-même. On pourrait décrire le processus en ces termes : la

connaissance de l'autre dépend de mon identité à moi. Mais cette connaissance de l'autre détermine à son tour ma connaissance de moi-même. Or la connaissance de soi transforme l'identité de ce soi, et donc le processus tout entier peut recommencer : nouvelle connaissance de l'autre, nouvelle connaissance de soi, et ainsi à l'infini. Mais cet infini est-il indescriptible ? Même si le mouvement ne peut jamais trouver une fin, il a une direction précise, il tend vers un idéal. Imaginons ceci : j'ai fréquenté longuement une culture étrangère; cette fréquentation me fait prendre conscience de mon identité; et en même temps elle la met en mouvement. Je ne puis adhérer à mes « préjugés » de la même manière que précédemment, même si je ne cherche pas à me débarrasser de tout « préjugé ». Mon identité se maintient, mais elle est comme neutralisée; je me lis entre guillemets. L'opposition même entre dedans et dehors n'est plus pertinente; et le simulacre de l'autre que produit ma description ne reste pas non plus inchangé : il est devenu un lieu d'entente possible entre lui et moi. Par l'interaction avec l'autre, mes catégories se sont transformées, de manière à devenir parlantes pour nous deux, et, pourquoi pas, pour des tiers aussi. L'universalité, que je croyais avoir perdue, je la retrouve ailleurs : non dans l'objet, mais dans le projet.

Les expériences humaines sont infiniment diverses. L'étonnant, face à cet état des choses, n'est pas qu'il reste des sentiments intraduisibles, des spécificités incommunicables; mais, bien au contraire, que, pourvu qu'on y mette le prix, on parvienne à communiquer et à s'entendre : d'être à être, d'une culture à une autre. La mésentente va de soi; or l'entente existe; c'est donc elle qui est à expliquer. Les choses ne sont pas universelles, mais les concepts peuvent l'être : il suffit de ne pas confondre les uns et les autres pour que reste ouverte la voie de la recherche d'un sens commun.

TODOROV Tzvetan : *Les morales de l'histoire*, Grasset, 1991, pp. 37-40

Regarder les objets de l'Autre

Comment présenter les œuvres des autres continents ? Difficile de trouver deux conceptions aussi opposées que celles des nouvelles salles du

Louvre et du projet du Musée d'ethnographie à Genève. Cette opposition s'exprime de manière presque caricaturale dans le catalogue de

l'exposition *Le Monde et son double* (actuellement au Musée Rath) et dans celui du Pavillon des Sessions.

10 « A Genève comme à Paris, le débat autour des collections d'anthropologie et d'ethnologie est d'actualité ; et l'affaire devient particulièrement intéressante quand, après des analyses et des débats semblables, on s'oriente vers des décisions
15 totalement opposées. A Paris, le Musée des arts et civilisations prévu au quai Branly est original en ce sens que, sacrifiant tout à une esthétique commerciale, il préconise de mettre en sourdine l'information sur les sociétés et le sens des
20 objets. » [...]

« Un reliquaire Fang n'a pas de sens en dehors de son contexte funéraire, sans son panier de fibres et les ossements du défunt qu'il contient. En isoler la sculpture sur bois pour en faire une œuvre d'art, au
25 sens occidental du terme, est une trahison inadmissible de sa société d'origine. [...] Sortir un objet ethnologique de son contexte signifiant pour n'y voir qu'une valeur artistique, sinon une valeur marchande, est un geste de mépris vis-à-vis de sa
30 culture et de sa population d'origine¹. »

« Le temps du mépris est révolu. L'« art primitif » vient d'entrer au Louvre. [...]

Ce n'est pas l'histoire de l'œuvre qui fait le chef-d'œuvre. Le pays d'origine où elle a été
35 réalisée, comme son « pedigree », ne sont pas essentiels à son appréhension, si l'on souhaite se prémunir de toute espèce de « trafic d'influences ».

L'esthétique de la patine, l'ancienneté, la rareté d'une matière ne sont pas non plus des critères de
40 qualité, ni la monumentalité d'une sculpture, pour impressionnante qu'elle soit, car la monumentalité n'est pas un principe d'excellence.

Toutes ces tentations nuisent au jugement critique et ne favorisent pas l'accès à l'œuvre où devraient
45 uniquement transparaître l'intégrité de l'artiste, son projet, son geste. Pour cela, nul n'est besoin de traduction.

Ainsi, pourquoi recourir aux béquilles de l'ethnographie, à celles du primitivisme ou aux *a priori* de la pensée « étiqueteuse », source de
50 confusions ? Il n'y a pas de preuve en art². »

Textes cités par *Le Temps / Le samedi culturel*, 22.4.2000

¹ Extrait de LANGANEY André : Options pour un nouveau musée, in *Le Monde et son double*, ouvrage accompagnant l'exposition au Musée Rath, Genève

² Extrait de KERCHACHE Jacques : Au regard des œuvres in *Catalogue pour les salles consacrées aux sculptures d'Afrique, d'Asie, d'Océanie et des Amériques*, au Pavillon des Sessions, Musée du Louvre

CONCLUSION

Le devoir de l'historien

L'historien peut-il se permettre de porter un « jugement » ? Peut-il « prendre parti » ? Question oiseuse, puisque l'on juge toujours et que l'on prend toujours parti... mais il y a l'hypocrisie de
5 prendre position en silence et l'honnêteté de l'avouer... Se taire n'est pas faire preuve d'objectivité ; c'est tout simplement entretenir les uns dans l'ignorance, et pousser les autres à faire la sourde oreille. On pourra peut-être reprocher à ces
10 pages d'avoir fait de la « légende noire », mais taire les motifs de la « légende noire » n'est-il pas une manière de faire de la « légende rose » ?

Au-delà des préoccupations morales, il y a un autre niveau de raisonnement qui est extrêmement
15 important, et c'est un jugement général sur le monde enfanté par la conquista. Qu'il soit grand, important, épique même, comment le contester ? Mais un historien n'a-t-il pas le droit — et même le devoir — d'aller au-delà d'un simple constat ? Ne
20 doit-il pas essayer d'aller au-delà des « faits » qui se présentent à lui pour chercher une argumentation plus profonde et peut-être plus vraie que celle qu'il peut tirer du simple événement ? Ne peut-il juger si le prix payé est proportionnel au
25 résultat obtenu ? Si ce droit lui est accordé, il se

permettra de dire alors que les conquistadores ont créé, sur une base assurément épique, les prémices d'un monde fragile, malsain, vermoulu. Que de grandes et magnifiques villes aient été bâties,
30 comment le nier ? Que des écoles de peinture comme celles de Cuzco et Quito aient donné des œuvres dignes de figurer dans les plus grands musées du monde, comment le contester ? Que des formes culturelles d'une très grande valeur aient
35 émergé du monde américain, comment l'oublier ? Mais que tout cela ait coûté un prix exorbitant est une réalité que nul ne peut taire. Encore pourrait-on dire qu'il est difficile d'établir le prix d'une civilisation en termes de valeurs *matérielles* ;
40 mais on remarquera alors qu'au simple niveau des biens matériels, la conquista a jeté certaines (rien que certaines) prémisses d'un système économique dont tous les défauts, les inconsistances, les contradictions aujourd'hui encore sont flagrantes.
45 La faillite des conquistadores se fait encore sentir au niveau social et économique.

ROMANO Ruggiero : *Les conquistadores, les mécanismes de la conquête coloniale*, Flammarion (coll. Champs n° 256), Paris, 1972, p. 95

